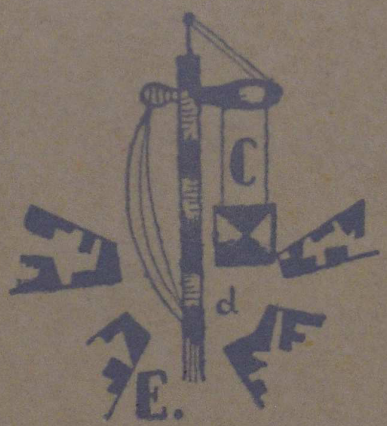
BIFUR



1

EDITIONS DU CARREFOUR

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 169, PARIS, VI'

Rédacteur en chef

G. RIBEMONT DESSAIGNES

Conseillers Étrangers

BRUNO BARILLI GOTTFRIED BENN R. GOMEZ DE LA SERNA
JAMES JOYCE BORIS PILNIAK WILLIAM C. WILLIAMS

Directeur

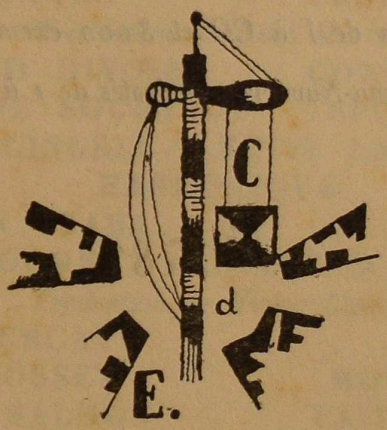
PIERRE G. LÉVY

ABONNEMENT A SIX CAHIERS

	France.	Union postale.	Autres pays.
Alfa Lafuma-Navarre.. . .	100 »	125 »	150 »
Vélin Canson-Montgolfier. .	350 »	400 »	450 »

Les abonnements doivent être envoyés à M. le directeur de BIFUR, 169, boulevard Saint-Germain, Paris, VI^e^. — Tél. : Littré 0.79. — C. c. p. : Paris 875.92.

BIFUR



1

EDITIONS DU CARREFOUR

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 169, PARIS, VI^e^

Il a été tiré de ce Cahier deux cents exemplaires sur Vélin pur chiffon des Papeteries de Canson-Montgolfier numérotés de I à CC et 3 000 exemplaires sur Alfa de Lafuma-Navarre numérotés de 1 à 3 000.

N° 1787

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
Après un délai de 6 mois, les manuscrits non insérés seront tenus dans nos bureaux à la disposition des auteurs.

SOMMAIRE

GOTTFRIED BENN ÉLÉMENT PREMIER
Traduction d'Ivan Goll.
BLAISE CENDRARS POMPON
HENRY MICHAUX ECUADOR
L. PIERRE-QUINT LE JEU DE LA GAZETTE DU FRANC
ISAAC BABEL TROIS CONTES
Traduction de René Martel.
FERNAND DIVOIRE CONJURATIONS
PHILIPPE SOUPAULT SPORTS & Cie
CH.-A. CINGRIA PETIT LABYRINTHE HARMONIQUE
TRISTAN TZARA POÈME
JEAN TOOMER LETTRE D'AMÉRIQUE
Traduction de Victor Llona.
JEAN LURÇAT FLY-TOX
PAUL ROSSET MOUVEMENTS
ANDRÉ SALMON FAITS DIVERS
BRUNO BARILLI LETTRE SUR PARIS
Traduction de Jean Chuzeville.
G. LIMBOUR LA MAIN DE FATMA
I. EHRENBOURG LA CONJURATION DES ÉGAUX
Traduction de Madeleine Étard.
G. RIBEMONT DESSAIGNES LE BIEN ET LE MAL

Photographies par G. Krull, A. Kertesz, Eli Lotar, Moholy-Nagy, M. Tabard.

ÉLÉMENT PREMIER

Une clarté sans pareille m'inonda, lorsque j'eus atteint le faîte de la vie. Je contemplai cette journée qui ressemblait sans distinction à toutes les journées, dans le retour des temps : un commencement de novembre, assez frais, déjà les signes de l'automne traînant dans la rue, la terre s'en accommodait frivolement, sans y prêter plus d'attention.

Je fus surpris de tant de légèreté, j'en fus ému. Étaient-elles ainsi, les choses du monde, et moi avec elles, transparentes dans la chute des temps. Va et vient, désir et refus, et intangible le sentier de l'être. Le commencement indéchiffrable, la fin d'un mythe, une flaque qui s'évapore, l'Aujourd'hui, l'Ici. Au lointain, évanouies les années de jeunesse, les chevauchées ardentes, la maladie des grands vols. Évanouis les doux bocages : « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. »

Les siècles de l'antiquité déclinante nous offrent un visage bizarre. Les gens de l'empire romain avaient l'impression que les fleuves et les montagnes baissaient ; sur l'océan, l'Etna ne paraissait plus si loin qu'autrefois, et l'on en disait autant du Parnasse et de l'Olympe. Le cosmos était en décadence, prétendaient les géologues. Et c'est ce niveau plus bas que je ressentais. On voyait partout à travers les troncs d'arbre. Où jadis, émerveillé, je dressai l'oreille,

m'accueillait un vacarme de cris. Je pouvais voir très loin le pays, comme en topographie, et l'espace me recouvrait d'une plasticité anormale, d'une proximité lointaine.

Il en était ainsi à la campagne, quand j'excursionnais le dimanche, il en était ainsi en ville, où ma demeure planait au-dessus de tout. Au-dessus de cette décade d'après-guerre. Au-dessus de quarante années de Nietzsche, le début de la psychologie expérimentale. Au-dessus des cent ans qui marquent l'époque, où ma ville vit le premier bec de gaz, où l'Europe reçut son réseau de chemin de fer continental, ses lignes transatlantiques, le télégraphe, la photographie, de meilleurs microscopes et les moyens de forcer le sommeil.

Et cette ville qui certes n'était pas remplie de rosée et de chants d'oiseaux, mais au contraire de la cohue des choses, comme elle me semblait légère et silencieuse. Au dehors, si l'on y prêtait attention, il y avait bien la vie, le chaos, le paradoxe ; l'antiquité et les expériences, des stades et des névroses, des atavismes et l'ubiquité. Instant bizarrement épique : collectivisme, où même les chalands s'organisent et les boutiques de foire donnent des dividendes ; cinq prolétaires dans un lit, mais le couple de griffons doit ressembler au visage de Madame, parfum de truffes, grillade de cœur de palmier. L'éducation universelle ? Un cinquième des enfants pauvres vont à l'école, l'estomac vide, tandis que les instituts de luxe de Dahlem érigent pour des millions un *boardinghouse* pour recevoir les visiteurs étrangers. On fait la conquête du ciel, on projette des autos vers la lune, les aviateurs circonscrivent les étoiles — et le dernier fiacre s'en va de Wannsee à Fontainebleau, femme et enfants le suivent dans une charrette à chiens ; deux garçons de café vont à pied, en habit et cravate blanche, de Brandenburg à Genève, pour déposer une couronne au pied d'un monument ; trois Hindous s'approchent, ils pédalent autour du monde, — toutes ces choses ne sont-elles

mémorables et bien réelles? Mais chez moi, elles s'assourdissent et se taisent.

Trois des pièces de mon appartement donnent sur la rue, une sur la cour. D'un café chantant, également sur la cour, m'arrivaient souvent les mélodies entraînantes. Lorsque la nuit j'entrais dans ma chambre à coucher, la musique m'assaillait. J'ouvrais la fenêtre et éteignais la lumière. Je me taisais et humais les sons. Je restais longtemps ainsi, debout. Je regardais dans la nuit, qui n'avait plus de secrets pour moi, plus rien que l'ombre de mon cœur, d'un cœur qui vieillit: air vague, délassement des sens, vous donnez, vous vous rendez esclave, mais donner et devenir esclave, comme c'était loin de moi.

Les autres pièces recueillaient les rougeoiments de la ville. N'ayant pu voir Ninive, avec son fond de jaspe et de rubis, n'ayant pu voir Rome dans les bras des Antonins, je contemplai celle-ci, recélant le mythe qui prit naissance à Babylone. C'était une ville mère, le ventre d'époques lointaines, aux nouveaux frissons du step et d'injections. Les révélations que les moines cherchèrent dans les livres d'heures et l'exégèse, que les rationalistes réclamèrent au moyen de spéculations cosmogoniques, aujourd'hui nos danseuses aux genoux élastiques nous les livrent: dans les arcanes de la danse s'exprime le destin de tant de peuples. Une chose inconnue s'infiltre dans notre chair, dans notre pierre. Elle arrache des inconnus à leurs champs, des blocs communaux à leurs flancs, et barbouille d'asphalte les forêts pour une humanité prolifique. Masse humaine, qui au dernier siècle fit plus que doubler son poids vivant augmente annuellement de douze millions d'individus et qui dans moins de cent ans, se trouvera au da capo avec cent pour cent. Ce seront des centres gigantesques. Surpopulation. Le pain plus cher que le bœuf. Des melons dans les égoûts, des pommes de terre dans les jardins — ainsi sera le monde longtemps après moi, après mon

époque, après cette heure, en cette nuit de novembre, dont l'embrasement et le silence me comblent.

Après des années de lutte pour parvenir à la connaissance des choses ultimes, j'avais compris qu'il n'y a pas de choses ultimes. Je dois dire que cette sagesse me fut en partie révélée par le contact avec un vieux monsieur qui se présenta un soir chez moi ; il était mon compatriote, spécialiste pour maladies des oreilles, directeur d'une clinique, médecin-major supérieur dans l'armée bavaroise. Il me parla d'un tas de connaissances communes, de jeunes gens qui avaient fréquenté sa maison paternelle, tous des vauriens, des fruits secs, des paresseux, des ivrognes, disparus depuis longtemps de la circulation. Il y a quelques années, il avait rencontré l'un d'eux par hasard et s'était offert de lui trouver une place dans un journal — mais l'autre n'était même pas venu au rendez-vous, et lorsqu'il se présenta quelques jours plus tard, à son domicile, complètement ivre, il l'avait fait mettre à la porte ; quelques semaines après, le delirium emporta le malheureux. C'est ainsi que mon visiteur nous rappela le passé. Il était, lui, supérieur au disparu par sa façon de vivre, de s'habiller et de s'imposer dans le monde, il avait plus d'honneurs, un rang militaire plus élevé, et se trouvait à la tête d'une clinique — mais cela prouvait-il que l'ami de jeunesse était mort, dans un néant total, sans symbole, sans avoir servi à rien, sans que l'immensité de la vie fût apparue dans sa course, sans que les insatiables désirs et ivresses, puis son indifférence envers lui-même et la débâcle de sa chair eussent laissé de traces ? Tout cela ne l'emporta cependant qu'après des années d'enfance certainement angéliques !

Alors, celui qui présidait à une clinique pour les maladies d'oreilles, avait-il vraiment une vie plus profonde et plus secrète que l'autre ? Je ne pouvais pas me décider à lui donner raison. La vie, s'étant intensément acharnée sur le mort, avait certainement

imprimé ses signes dans cette existence, qui, aux yeux du major, était de moindre qualité. Mais je ne pouvais pas non plus distinguer ces signes.

Et il me vint cette idée : j'avais à défendre ici l'unité de la vie contre une attaque. La vie veut se maintenir, mais elle veut aussi disparaître : cette force chthonique se révéla à moi avec plus de lucidité. Me tournant vers le règne animal, vers l'espèce où naissent et disparaissent les types, je vis que le débordement des mers avait délogé des races entières en un temps géologiquement court, que les pluies de cendres des volcans avaient étouffé des communautés entières d'animaux : mais ce qui était sûr, c'est que ces phénomènes géologiques n'avaient jamais amené la disparition totale des races et des unités. La disparition d'une race, accompagnée de l'évolution concordante d'une nouvelle, est un fait géohistorique, qui donne l'impression d'une cause intérieure uniforme. Dans l'histoire des espèces nous voyons surgir en même temps que les plantes florescentes les papillons et autres insectes qui se nourrissent de leurs sucs, ou d'autre part certains coraux en même temps que les diverses espèces de coquillages et crustacés qui vivent étroitement dans leurs récifs, pour ensuite disparaître ensemble. Sans se fonder sur des événements élémentaires, sans relation directe avec les changements de milieu, sans autre explication : phénomènes tout unilatéraux ! On pouvait constater une lente extinction des formes, un vieillissement, une décroissance d'une part, puis une éclosion de l'autre : bref une polarité des développements, une corrélation intérieure entre les formes. La vie semblait reposer dans deux plateaux tenus par les dieux ; si l'un contenait plus d'eau, l'autre contenait plus de terre, ici un corail, là un coquillage ; tout se mouvait autour de l'homme, qui exhalait des animaux, repiquait des plantes, lui-même inextricablement soumis aux puissances des développements, aux porteurs de plateaux à leur distance — voilà

donc à quoi aurait succombé le disparu, et l'immense continuité des formes se manifestait dans une jeune tombe. Cause minime, suite d'idées tout à fait personnelle. Cependant l'événement m'amena à mieux observer cet homme, ce monsieur à l'apogée de son époque, le chef des couches profondes, le dépositaire d'une idée positive, le penseur créateur de causalités. Je le vis devant moi, muni de ses instruments, le sthétoscope, la pince aseptique et nickelée et loin derrière lui, l'époque mauresque, l'ère des tailleurs de hernies et de calculs, la nuit galénienne, la mystique de la Mandragore. Je vis sa clinique pimpante et astiquée, combien différente des herboristeries et des alambics des marchands d'orviétan du moyen âge. Sa voix sonore et encombrante m'enveloppait plastiquement de son charme suggestif et hypnotique et annihilait complètement le souvenir des entretiens et chants des Wals que j'avais lus, ou des prêtresses des Cimbres qui s'adonnaient à une soi-disant médecine, en robes de toile blanche et ceintures d'airain. Toutefois je songeais que l'humanité avait continué à exister, bien qu'on n'eût pratiqué jusqu'à nos jours la science obstétricale qu'en secret, sous les robes, qu'elle avait duré en dépit de la lèpre, des pestes, des épidémies, des vers et des bactéries que depuis peu de temps seulement notre représentant s'imaginait combattre, et mes idées se portèrent sur cette hypothèse surprenante des plus récents savants américains qui prétendent que pour la plupart des hommes le moment de la mort est fixé par hérédité, et qui démontrent que dans quatre-vingts cas sur cent, la maladie n'a pas une influence décisive sur la durée de la vie, la loi de l'hérédité régissant ainsi une grande part de notre destin individuel. Et lorsque, confirmant cette hypothèse, je découvrais d'autres singularités statistiques, comme par exemple, que la durée de la vie idéale calculée par la science moderne, équivalait au chiffre de mortalité, le chiffre normal, le chiffre standard constaté, en Angleterre, en s'appuyant sur des statistiques contrôlées pen-

dant un siècle entier, sur la base de lustres, pour 276 districts — qu'on avait donc réussi à établir des chiffres égaux pour le premier tiers du XIX^e siècle, à une époque bien lointaine de là soi-disant victoire de la biologie moderne, comment m'étonner qu'en présence de ce spécialiste pour les oreilles et de sa pince, en sentant plus profondément les liens qui unissent l'humanité et les maladies, je ne pouvais m'empêcher de songer aux baguettes runiques des magiciens et aux saints sacrifices de nos ancêtres.

J'avais là devant moi le biologue, le marxiste des germes, l'exportateur d'aniline, l'agglomérateur de villas, au visage d'agneau et à la langue de dragon. L'ère de Bacon, la virilité de la pensée, siècle d'airain qui ne sculptait plus ses dieux avec la hache, mais des diables dans les hauts-fourneaux : 400 millions d'individus parqués sur un continent minuscule, 25 peuples, 30 langues, 75 dialectes, velléités inter- et intranationales de se détruire, ici la lutte pour augmenter de deux sous les salaires, là-bas les matchs du Carlton-Club à Cannes embaumé de fleurs ; des princes traînant dans les égoûts et les trimardeurs se faisant dictateurs, orgie des trusts verticaux, fièvre du négoce, qui fait fructifier les richesses du continent économiquement, c'est-à-dire par des plus-values.

Dissolution des systèmes classiques de l'Oural jusqu'à Gibraltar. Capitalisme effréné : un tremblement de terre dans le midi promet aux entrepreneurs de bâtiment et aux architectes décorateurs un essor triomphal ; les trafiquants de fer et acier implorent la bénédiction du Mont-Athos, pour ensuite envahir joyeusement la vallée de la Maritza. Officiellement nous pleurons les victimes, et secrètement nous escomptons les profits encadrés de deuil : dans l'article de fond la fragilité de ce monde, et aux annonces la santé des courants économiques. Socialisme : approvisionnements en règle, immortalité du corps, pérennité des aptitudes au travail : rêves des Hespérides de la caisse de secours en cas de maladie.

Mais là-bas c'était le grand pays du mythe de Philadelphie où l'on défonça le crâne d'un homme avec une barre de plomb parce que le 14 mai il portait un chapeau de paille. Saint-Aloysius de Delaware, martyr, vierge, qui voulait porter un chapeau de paille, quand ce n'était pas la saison. — Lequel, à trente ans, eut un plus considérable compte en banque : Dempsey ou Hœlderlin ? — Où sont les bourgeois les plus éminents de New-Salem ? demanda Lincoln en entrant dans la ville. On lui répondit : New-Salem n'a pas de bourgeois éminents ; ici chaque bourgeois est éminent ! Tel était leur credo de l'égalité, qui va de l'ice-cream à la coupe du pantalon.

Idoles de l'Unité, ombres au pas de parade, marchandises stockées. Culte aux projecteurs, Cène avec jazz, Gethsémané extase de record. Le Christ un entrepreneur qui réussit, lion de salon, chef de publicité génial, fondateur de la vie commerciale moderne, qui sut sauver les apparences aux Noces de Cana avec un médiocre jus du Jourdain, le manager-né, qui à une époque où personne ne voulait une nouvelle religion put inviter à dîner le riche Nicodème. Car le dollar était une institution divine, la possession du sol, une affirmation morale. Aussi fallait-il des leçons de catéchisme pour empêcher l'abolition de l'état de fait, et le Pentateuque contre les spéculateurs de terrains. Le prophète du Keepsmiling du Nouveau Monde et le métaphysicien de l'aniline du Vieux Continent échangent par-dessus l'Atlantique des saluts et des cablogrammes concernant des actions et l'exégèse des pétroles. Knockout Mitropa — voici le nouvel homme dont les signes s'imposent au monde : tel ce pont suspendu de Manhattan au Fort Lee qui sera terminé en 1932, d'une longueur de 1067 mètres, tenu par quatre câbles de 914 millimètres, épaisseur jamais encore atteinte, celle des câbles du pont de Brooklyn, construit en 1888 n'ayant mesuré que 400 millimètres — différence 514 ! Par ses vols et ses feux il comprime les zéniths, il vainc l'espace et le temps, drôle d'espace, drôle de temps, catégories à courroies, phi-

losophie du travail : il améliore l'espace et le temps, les éléments premiers.

Tel est mon siècle ! Que ne fût-ce mon siècle — hélas ! C'était l'Eon, c'était l'histoire, la horde, Aurignac, la croissance obscure, l'immensité de la nuit créatrice. Autrefois le verdoiement des forêts de houille, autrefois les invasions des vertébrés dans les mers antédiluviennes, autrefois cette race descendue des glaciers d'Asie, la mémoire, voilée, intrépide et raccourcissant même les périodes terrestres.

Une masse quelconque gisait dans l'inconscient, puis soudain fut portée vers les réalisations de sa force. Puissances invétérées ! Les grands quartiers de l'industrie diluvienne en France et en Autriche, très proches des modernes : Creusot et Skoda, maîtrise merveilleuse ! La dentelle en feuilles de lauriers de la culture solutréenne — chef-d'œuvre de l'art de la pierre. Au chaud milieu des ères glaciales la beauté de Willendorf, style primaire, construction autochtone. Dans les couches de loess de l'Europe 25 000 objets ouvrés et 900 squelettes de mammouths. Lorsque le Magdalénien passa de la taille des pierres à la sculpture des os ce fut l'aurore d'une époque nouvelle, l'avènement du chasseur quaternaire muni du harpon de corne.

Désirs et refoulement. Aujourd'hui technique. Hier mécanique. La première pirogue a eu des répercussions sociales bien plus profondes que les sous-marins et les fokkers. La première flèche fut plus meurtrière que le phosgène. L'antiquité a connu les W. C. à eau courante, les lifts, les moufles, les montres, les avions, les automates ; la monomanie des tunnels, des souterrains, des conduites d'eau et des aqueducs : termites souffrant de la névrose de l'espace.

Masse en gésine. Bulles de cervelle dans les égouts, bourgeons des parterres de fleurs, vitellus des horizons. Héritier de culminations et d'ivresses, incendie astral, chute océanique. Crises, panachages

troisième siècle, Baal muni de l'éclair, fouet du dieu romain, bonnets phrygiens sur le Tibre, Aphrodite du Liban — réalités en équilibre, courants qui se métamorphosent.

Vieilles soifs de foules sans âges dans le tumulte des mers et la chute de la lumière. La vie veut vivre, mais la vie veut aussi périr, force et faiblesse, jeux de la nuit. L'individu anéanti, le moi aboli ! Dans une indifférence de degrés lourds, dans une fatigue congénitale, sommeil par persuasion, hélas, qu'est-ce qu'une œuvre ? un fantôme pour les médiocres ; qu'est-ce que la grandeur ? un spectacle pour les badauds, un râlement pour râteliers en or ; sciences : méthodes banales de voiler les faits, religion, cette invective — dithyrambes de la jeunesse, à bas ! à bas !

Je vis son Moi, le regard de ses yeux, j'écarquillai ses pupilles, je m'y plongeai, m'en écartai. Oh ! ces yeux : faibles d'expression, flairant seulement, flairant un danger, un bien vieux danger. Catastrophes latentes, catastrophes avant le Verbe, immondes souvenirs du sexe, l'ambigu, l'animal, le sphinx du visage primitif. Je me rappelai les prétextes de certains sages qui prétendaient qu'il serait pernicieux de dévoiler tous ce qu'ils savaient. Je songeai à ces paroles bizarres, dont il fallait se refuser à rechercher le sens suprême, dont le seul retentissement ferait crouler ciel et terre. Je flairai les masques, je râlai les runes, je pressai les démons, ces brutes endormies, avec l'instinct du mythe dans une impulsion antiverbale de neurones préhistoriques : et je commençai à comprendre, j'eus une vision : monisme rythmé, foule en délire, désirs et refoulements, Ananke du moi.

Une lucidité insolite s'empara de moi en voyant la vie en quelque sorte vaincue. C'était donc à cela qu'avait servi la flotte aux mille navires, demandai-je suivant les discours funèbres des derniers Romains ; aux enfers blanchissaient des squelettes d'ombres célèbres, la mâchoire de Narcisse et le bassin d'Hélène : c'était donc à cela

qu'avait servi la flotte aux mille navires, la mort de tant d'inconnus, la chute des villes ! Pour cela tous ces héros, fondateurs, fils de dieux, Tuisco et Mannus, et les chansons à leur gloire ! Rien n'est resté d'eux qu'une ombre, une brise. La vie était une loi meurtrière inconnue ; les hommes, aujourd'hui comme jadis, ne purent jamais faire davantage que de l'accepter sans larmes. Jadis il y eut le verdoiement de la forêt de houille, jadis ce fut l'invasion des vertébrés dans les mers archaïques — éternel retour des choses.

Retour même de cette heure nocturne. J'étais debout et écoutais, longtemps respirant les sons. La vie voulait durer, mais elle voulait aussi mourir — rythmes longs, longue respiration de la nuit, qui en jouant pouvait unir ou disperser. Elle se donnait, s'offrait et se reprenait, les dieux eux-mêmes se taisaient, Daphné tremblait dans les lauriers, les hermes sommeillaient au bord de la mer d'Amphitrite.

Et partout faiblesse et rêve. Quelque chose d'inconnu remuait les bûches : feux de l'âtre, cercueils précoces, sièges de vieillards ci et là. La vieille randonnée, crépuscules, coquelicots, un escalier qui descend, et des eaux lointaines qui murmurent.

Gottfried Benn.

(Traduit de l'allemand par Ivan Goll).

POMPON

. . . . . .

Il n'y a aucune raison pour que l'on ne débrouille pas dès aujourd'hui à l'écran l'écheveau complexe d'un caractère humain comme on tourne au ralenti la germination, la croissance, l'épanouissement, la floraison et la mort des plantes.

L'objectif est même prêt à emmagasiner la configuration, la constitution, la constellation les plus intimes des cellules.

Avec un éclairage latéral au cent-millionième il arriverait même à surprendre la saturation du micelle comme le télé-objectif a déjà ramené à notre portée le grand drame des taches solaires.

Pourquoi ne saisirait-il pas sur le vif la vie cérébrale, les réactions chimiques du cerveau, le bain d'argent de l'association des images, la sur ou sous-exposition d'une idée-force et les merveilles de l'afflux du sub-conscient, ce révélateur ?

Ce sont les jolies filles, les sportives, les mondaines, les professionnelles, les stars qui ont tué le cinéma. Les costumiers, les perruquiers, les peintres. Les commanditaires, les auteurs de scénarios. Tous ceux qui veulent faire riche ou sensationnel. Combien une humble servante qui lave la vaisselle *en ne pensant à rien* est plus photogénique, à la condition qu'elle se laisse surprendre à son insu par l'objectif, que toutes les métamorphoses pénibles d'une

Mary Pickford *qui n'arrive pas à s'oublier* malgré les 150.000 volts qui l'aveuglent.

Je donne toutes les vedettes du monde pour un animal à l'écran, car ce n'est pas un individu qui vit sous nos yeux, mais la race dans toute son ingénuité et l'espèce.

Ce n'est pas la robe, ni les bijoux, ni la couronne historique de la reine qu'il faut cinématographier, mais sa métrite ou l'ulcère qui ronge son âme ou sa langueur d'insatisfaite ou son inquiétude de jouisseuse ou cette insupportable attente qui constitue neuf fois sur dix la vie des femmes.

La grandeur du ciné est toute en surprises, grâce à ces correspondances entre l'irréfléchi, l'inerte, l'indéchiffrable, l'informe, l'informulé (les peintres n'ont aucune notion de tout cela) et les aspects les plus connus (les peintres diraient plastiques) de l'existence. Le regard est un végétal, le cœur un animal et le visage humain se classe dans la minéralogie.

Tout est à une autre échelle, est sur un autre plan.

On touche la réalité du doigt.

Le rôle du cinéma dans l'avenir sera de nous redécouvrir des hommes, nous-mêmes, de nous redémontrer, de nous remontrer à nous-mêmes, de nous nous refaire voir, de nous nous faire accepter à nous-mêmes, sans rancœur et sans dégoût, tels que nous sommes, avec la vie de nos ancêtres et celle de nos enfants en nous, sans chiqué, en dehors de toute convention, en pleine fatalité, en plein atavisme, en pleine évolution, comme les bêtes ivres ou bonnes ou raisonnables ou méchantes. Ce que l'astrologie a mis des siècles à esquisser, les horoscopes, les lignes de la main, l'interprétation des songes, les bosses du crâne, la forme des ongles, les chiffres et les formules magiques du cœur, les évocations noires de la sensibilité, la conjuration des sens, les fantasmes de l'imagination, le symbolisme de l'esprit, l'analogisme du langage, l'inassou-

vissement pharamineux des désirs, le cinéma est prêt à nous en livrer la clef dès demain. Sa seule justification c'est de nous arracher la peau et de nous montrer nus, écorchés, dépouillés dans une lumière plus réfrigérante que celle qui tombe de l'Étoile d'Absinthe.

C'est l'évidence même, toujours inavouée, qu'il met en relief.

L'homme.

Tel qu'il est.

La seule réalité.

Il ne suffit donc pas de faire de l'acrobatie, ou de savoir nager, ou d'avoir battu des records d'altitude et de vitesse en aéroplane ou motocyclette, ou d'avoir une garde-robe bien garnie, ou d'être la protégée d'un banquier, ou d'avoir des beaux seins ; pour être photogénique il faut avoir de la gueule, de la personnalité, être secret et vivre en communion intime avec la vérité de son âme.

Il paraît que j'ai répondu un jour à un jeune esthète qui me demandait ce qu'était la photogénie : — La photogénie, Monsieur, c'est un mot cul-cul-rhodendron, mais c'est un grand mystère.

Mais tout est mystère et cul-cul-rhodendron aujourd'hui, les phonos, la science, les télescopes qui canonnent les tours d'ivoire, les danses nègres, M. Henry Ford, le métro, l'avion, les assurances sur la vie, les rentes viagères, l'anglais en 24 leçons, les déplacements, les villégiatures, tout ce qui est journellement à vendre dans les journaux, les livres qui paraissent, les crimes politiques, les assassinats, les découvertes, les explorations, les inventions, le cubisme, l'art toltèque, la Genèse babylonienne, l'histoire inédite de l'Atlantide.

Nous savons trop de choses, nous avons trop de choses, tout nous est trop facile, trop aisé, nous voyageons trop rapidement dans le passé, dans le futur, en haut, en bas, à gauche, à droite, obliquement, en arrière, j'ai sous les yeux, en feuilletant distraitement un illustré, la photographie de la nébuleuse amorphe N. G. C. 6992

CYGNI, je sais où aller voir le cerveau de Goethe dans un bocal, tout est par trop indolore pour que l'homme ne bute pas enfin sur soi-même et ne reste en panne, un beau matin, en nouant sa cravate.

Un coup d'œil dans la glace. Quelle révélation ! Non ! c'est moi, ça ?

Lumière ! On tourne !

Écarquillez les yeux, vous êtes penché sur un petit miroir biconvexe, vos doigts crispés font crever un point noir qui vous sort de la tempe. Gros plan. Personne ne vous voit. On tourne !

Lumière !

C'est le cinéma ! Un rien dans les ténèbres. Une mouche qui caque à l'écran, des chevaux sauvages dans les prunelles, les cheveux du vent, cent mille hommes comme des feuilles d'herbe, tes mains craquelées comme les cratères lunaires avec le gros intestin sous l'ongle, c'est moi, ça, tout ça ? — C'est toi ! — Mais je ne me reconnais pas ? — Enfin !

Regarde, mais regarde bien, l'objectif l'a tellement enflé que ton visage est comme un abcès.

C'est toi.

C'est la maladie.

C'est la maladie qu'est la vie.

De la pourriture vivante.

Les taches solaires.

(Les pensées sont peut-être les taches solaires de la matière grise.)

C'est toi la vie.

Toi-même.

Toi.

Nouveauté d'aujourd'hui.

Révélation.

Tu te connais.

Mystère.

Communie !

C'est toi.

Ce sang épais, cette fleur en souffrance, ce diamant comme un ballet, ce sourire plein de détentes et d'à-coups comme la circulation d'une grande ville, cette nouvelle ombre dans la lumière, ce noyau, ce cerne, ce trait noir, cette fente dans l'analyse spectrale, ce haricot, c'est toi. N'hésite pas, bouge ! Tu es mort, bouge ! Tu es enroulé en spirale, défends-toi ! Tu vas revenir au jour dans la vérité du ciné, bouge ! saute ! et gare à la matrice !

Ce n'est plus Monsieur Un Tel, c'est toi.

Ce n'est plus Madame Une Telle, c'est toi.

Toi, toi-même, toi, anonyme comme tu l'es pour toi-même, vivant, mort, mort-vivant, églantier, angélique, hermaphrodite, humain, trop humain, bête, minéral, végétal, chimie, papillon rare, un résidu dans un creuset, la racine de l'arc voltaïque, une seconde au fond des abysses, deux nageoires, un évent, mécanique et spirituel, plein d'engrenages et de prières, aérobie, thermogène, pied célèbre, lion, dieu, automate, embryon, phoque avec du peyotl dans les yeux.

C'est toi, toi dans l'instantané.

C'est toi, toi dans l'éternité.

En plein devenir.

C'est toi dans la durée.

Dans l'histoire de l'univers l'existence des êtres vivants n'est qu'une phase, fugitive, et dont nous ne connaissons pas la durée. Par rapport à la durée de la vie des hommes, l'origine de la vie se perd dans le passé géologique du monde et même les débris fossiles les plus reculés sont loin de nous mener aux origines. La fin de la vie se perd également dans le futur des temps...

Regarde, le temps, c'est toi, la vie, c'est toi, tu es la durée.

Ephémère de toujours, tu ne te reconnais pas ? Enfin !

C'est toi, toi aujourd'hui.

Ah ! si Pompon l'avait voulu quel drame, quels drames (au singulier et au pluriel) je n'aurais pas tourné et tournés avec elle ! Je l'aurais prise sous les feux du studio, je l'aurais maintenue dans le champ de l'appareil, je l'aurais plantée au bout d'un projecteur comme on épingle un insecte et j'aurais braqué sur elle tous mes objectifs, le 170, « Dallon-Téléphoto », qui vous capte un individu et le ligote brusquement comme au lasso, le 120, « Dallmeyer », qui le doppe, le leurre et le transforme en patient, le 100, « B-&-L-Tessar », qui l'endort comme au chloroforme et le désanime, le 75, « Carl Zeiss-Matched », qui fend et écartèle les muscles, le 50, « Vérito », qui griffe et pince les nerfs, le 28, « Ultrastigmate », qui lit, qui colore les pensées et le 12, « Goerz-Hypar », qui compénètre insensiblement votre victime, pour se substituer à sa personnalité. Alors, intervenant en toute hâte avec mon Akeley-Camera, comme un chirurgien armé de son bistouri ou un bourreau chinois de son grand sabre, en pratiquant de larges coups de panoramique incisive et en me servant avec dextérité des diffuseurs, des tamiseurs, d'un jeu complet de lampes et d'éclairages truqués, j'aurais bien su le mettre rapidement au jour, l'extérioriser, le désespoir de Pompon. A elle cela lui aurait fait du bien comme si on l'eût débarrassée d'un kyste ; elle aurait pu se remettre à vivre, à jouir de la vie ; en tout cas, elle aurait pu gagner beaucoup d'argent et, qui sait, devenir rapidement célèbre (Ce qui ne l'aurait pas empêchée de souffrir, mais plus pour elle seule).

Je le lui disais souvent :

— Pompon, si tu le voulais, tu serais encore mieux que Lilian Gish (la Gish de « Broken Blossom ») ou que Louise Fazenda (la femme la plus prodigieuse révélée par l'écran).

Mais Pompon, butée dans son cauchemar, ne voulait pas

entendre parler de faire du cinéma ; alors, ne pouvant plus supporter son mutisme, son humeur lourde et chagrine, et voulant à tout prix faire quelque chose pour elle pour la tirer de là, l'amuser, la distraire, je l'installai dans une boutique via Veneto, une boutique de modiste, « Au Chapeau de Paris », boutique moderne qui fut bientôt le rendez-vous de toutes les élégantes romaines.

Chiffonner de mignons petits feutres, assortir, nuancer de tendres rubans, semblait rendre Pompon heureuse, mais cela ne devait pas durer, car, à peine quelques mois plus tard, le jour de l'entrée des fascistes à Rome, une Chemise Noire se détacha de la troupe qui défilait via Veneto, sortit du rang pour venir enfoncer d'un coup de matraque la vitrine de la petite boutique française. Pompon eut la tête scalpée par la glace qui lui dégringola dessus.

Quand elle sortit de la maison de santé, Pompon était défigurée. Un éclat de verre lui avait fendu perpendiculairement le front, le nez, les lèvres, le menton. Elle avait le facies d'un bouledogue.

. . . . . .

Blaise Cendrars.

Rio, 1927.

ECUADOR[1]

A

L'Equateur est le pays le plus inégalement chauffé du globe terrestre. Ce lui serait un bien grand supplice si au lieu d'un terrain c'était une tête vivante.

Le climat ne tiendrait-il qu'à la chaleur, il y en aurait cent mille. Il y suffit de moins de 200 mètres de différence d'altitude pour modifier la température d'un degré ; elle s'abaisse quand vous montez et s'élève quand vous descendez.

Or l'Équateur est des plus montagneux, allant jusqu'à 6 200 mètres, est aussi de plaine puisqu'il vient à la mer et y a de longues côtes ; et habité se trouve partout, très peu il est vrai.

Vous descendez, vous avez des orangers ; vous descendez, vous avez des palmiers ; vous remontez, vous avez des eucalyptus ; vous remontez, vous avez du désert ; vous remontez, vous avez des glaces éternelles ; et ce passage c'est dans le temps d'une journée.

Néanmoins, l'Équateur est tranché en deux régions qui se méprisent profondément et s'ignorent plus encore.

L'une, ce sont les hauts plateaux froids ; gens trapus, courte

1. Copyright by Librairie Gallimard.

respiration, la terre noire ou au moins sombre, tristesse, écrasement, esclavage des Indiens.

L'autre, c'est la plaine, la forêt tropicale, le triomphe du végétal, de la pluie et de la chaleur, et un sentiment de liberté certain.

L'Indien des hauts plateaux est triste, l'Indien de la forêt est gai.

L'Indien des hauts plateaux est triste, parce qu'il est triste ; il est triste parce qu'il travaille la terre ; puis il est triste parce qu'on l'a volé. On ne vole que les propriétaires. L'Indien vit de maïs, le maïs est une de ces plantes, type blé, pour laquelle il vous faut embêter, labourer, planter, semer, et récolter une grande étendue de sol et à son sujet se mettre dans l'anxiété chaque année pendant une année... pour n'avoir pas à mourir de faim. Eh bien ! ce terrain était à lui, maintenant il est aux blancs (L'Indien se vendait avec la terre il y a peu de temps encore).

L'Indien de la forêt au contraire a toutes les facilités de se déplacer et d'être insouciant ; il n'est pas toujours nomade. Il en a la possibilité, il en use parfois. Quand le père meurt dans une cabane, les enfants s'en iront et en feront une autre plus loin. Parfois ils se déplacent aussi pour d'autres régions, et très nombreux.

L'Indien a des fruits toute l'année, banane, ananas et une sorte de melon. Du palmiste il y en a partout (il y a aussi du poisson), et ce qu'il plante vient vite, sans qu'on ait à s'en occuper et viendra aussi bien ailleurs. Le sol est bon partout. Il mange surtout de la Yucca ; c'est la racine qui est l'aliment. Sous forme de Chicha. Chicha : fermentation légère, analogue à celle qui fait de la pomme du cidre. Mais une seule chose fait fermenter la Yucca c'est la salive. Or donc, ils donnent la racine à leurs femmes ; et, par exemple, s'ils partent en voyage elles resteront là pendant deux jours, rien qu'à mâcher et recracher ça dans un récipient (C'est pourquoi, même toutes jeunes, elles ont les dents fort abîmées, les hommes, les gardant fort belles). Cette provision est précieuse ;

Photo Tabard

Photo Tabard

PERSPECTIVE HUMAINE

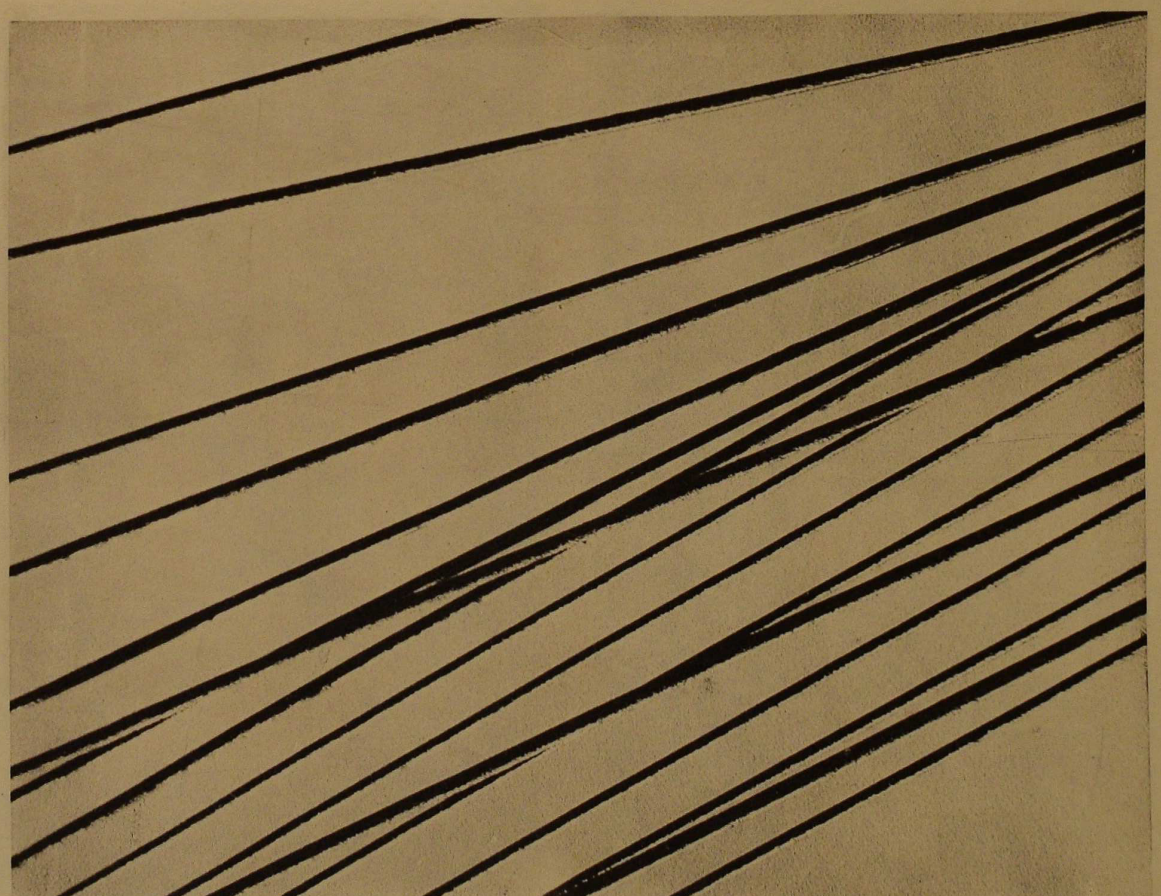


Photo Eli Lotar

FILS

Photo Germaine Krull

MARCHÉ, à AMSTERDAM

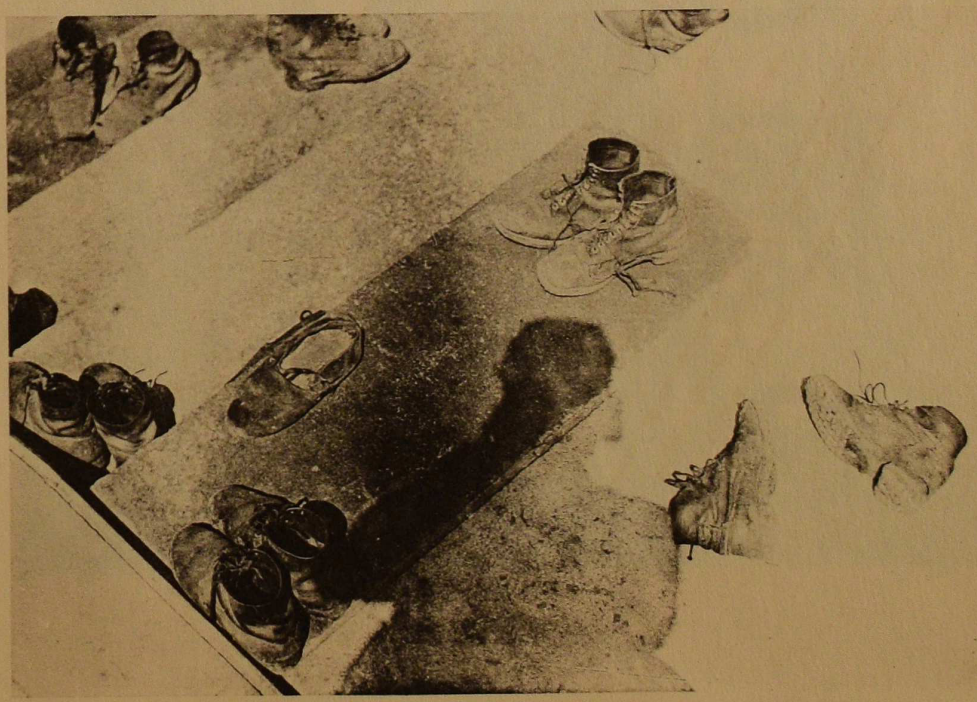


Photo Eli Lotar

ABANDON

Photo André Kertész

GARAGE

mêlée à l'eau, c'est une boisson, ou plutôt un potage ; ça se prend froid, ça a l'odeur des laiteries mal entretenues, c'est blanc, ça ressemble à du gros riz bien cuit. Avec cinq kilogrammes de Chicha, l'Indien vivra un mois.

L'Indien des hauts plateaux froids est écrasé comme on le serait par la forte chaleur[1]. L'Indien de la forêt tropicale est alerte, sec, vivant, rieur comme on le serait dans un climat plus froid. Il ressemble fort aux Japonais. Moins toutefois la femme. Il sourit toujours, il vous tend la main avec grand naturel et sans aucune bassesse. Ce sont les seuls mendiants que j'ai vu mendier avec joie — mendiants glorieux — et comme faisant une chose correcte et harmonieuse.

L'Équatorien né dans la cordillère considère comme un gros risque de perdre la vie que d'aller dans la forêt. Senor Por dios ! quo no se vaya. — Pour l'amour de Dieu, n'y allez pas.

B

LA CABANE DE L'INDIEN DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

La cabane de l'Indien n'est pas un chalet modeste. C'est quelque chose de parfaitement répugnant. Mais lorsqu'on y a vécu quelques mois, on n'arrive à songer à demeurer ailleurs sans frémir, tant est grande son intimité.

La cabane de l'Indien est aux yeux du blanc la preuve irrécusable de sa bêtise. En effet, elle n'a pas de cheminée ; elle manque encore de bien d'autres choses. Mais le *manque* d'une chose est nécessaire à l'*avoir* d'une autre chose. C'est pourquoi la cabane

1. Mais c'est la hauteur, qui fait ça ; ils sont pareils dans l'Himalaya. On croirait que la montagne va porter l'homme. Aucunement, elle l'écrase.

de l'Indien a un avoir considérable, elle regorge. On y entre en brassant on ne sait quoi en épaisseur ; elle regorge d'obscurité, une obscurité bien matelassée et qui à son tour regorge de fumée... (Les blancs dans une pièce cherchent l'extérieur : les fenêtres.)

Rien, rien du dehors, regorge de soi-même : voilà la cabane de l'Indien. Cette fumée vient du maïs qu'on grille pour le repas. Orange et noir où la flamme le touche. Cette fumée vous bouche et vous embrasse, puis sort lentement par la porte pour laisser la place à une autre fumée, plus chaude, plus récemment sortie du bois.

Regorge d'asphyxie, de présences et de bruits, de familles et d'animaux.

L'Armée du Salut songe, paraît-il, à envoyer des idiots dévoués là-bas pour enseigner aux Indiens à percer des cheminées. Mais que lui restera-t-il à l'Indien ? il a besoin d'être riche.

L'intimité en est absolument incomparable : car ne possédant pas d'endroits différenciés pour dormir, manger, s'asseoir, et d'autre part il y a chez lui cette paresse invraisemblable à qui n'a pas voyagé et il est fort salace aussi l'Indien, c'est dans toute sa cabane, dans tout ce sol de la cabane que réside spirituellement lit, fauteuil, etc...

Autre chose aussi est connaître la terre debout, la tenir en respect par les pieds et la connaître étendu. Il faut la connaître étendu. A même la terre.

C'est encore un lieu, sa cabane, parfaitement propre à faire de la musique. Ils soufflent dans une sorte de flûte de Pan *El rondador* et s'enchantent d'une phrase musicale répétée plusieurs fois et qui en dit plus long sur eux-mêmes que n'importe quoi d'autre qu'ils font, ou travaillent et que leurs poteries... Voici comment elle est constituée : d'abord un groupe de trois notes, dont la première ne

va pas bien haut (les Arabes partent plus haut avec emportement), dont la seconde est plus haute, la troisième plus basse, et basse autant l'autre est haute — intervalle qui est souvent d'une tierce — puis un autre groupe de trois notes plus basses, mais semblablement constituées, avec la première comme pivot, la deuxième plus haute et la dernière la plus basse ; et puis d'autres groupes de trois avec de très rares et insignifiantes fioritures, et le tout après quelques tentatives d'élévation, qui constituent la diversité des phrases musicales, retombe et va à cette note profonde qui en est la fin, ou plutôt le suicide ou encore le mortel épuisement : l'eau ouverte où il fallait sombrer.

...d'ailleurs l'Indien aime la saoulerie comme pas homme au monde et la fumée dans sa cabane n'en est que la petite monnaie quotidienne nécessaire. On dit que c'est une brute. Possible. Mais il s'y connaît en fait d'ivresse.

D'abord, pas se saouler un soir ou deux ; non, il se saoule trois semaines durant, en partant par exemple de la San Juan, sans s'arrêter un instant. Et sa femme lui verse dans la bouche dès qu'il n'est plus complètement « noir ». Il ne cherche pas de petites émotions de détail, à être plus gai, plus agile, plus rieur, plus des tas de petites bricoles comme en aime le blanc. Non. Il se centre d'abord ; avec ce centre il s'attaque à la boisson, la surveille, la pousse, la bouscule, la culbute ; avec courage, sang-froid, abnégation, et une attitude surtout de fermeté qui emporte l'admiration.

Il a décidé de prendre de l'alcool. Bien. Alors il se fait traiter à fond.

Souvent vous ne le verrez pas broncher pendant des journées, mais vers la sixième ou septième, tout à coup il tombe les bras en croix ; j'ai vu ainsi tout un hameau les bras en croix, ils causaient de l'effroi à mon cheval. Il y en avait de roulés dans leurs pon-

chos, mais plus rares. Il devait y avoir aussi dans le nombre quelques cadavres.

A toutes les drogues, ils demandent la même chose. Et comme ils savent attendre, toutes pour finir lui donnent la même chose. Ils se moquent des préliminaires, ils veulent que l'ivresse s'épaississe et les abatte, ils veulent être vaincus.

Boissons usuelles : les *Chichas* (ayant la force du vin), Chicha de maïs, Chicha de riz, Chicha de Morocho, Chicha de chonta ruro (palmier), Chicha de Yucca.

Avec l'eau-de-vie de canne à sucre, l'ivresse est plus vite obtenue. Ils prennent aussi dans la forêt équatorienne de l'*Aya-Guachca* qui donne des hallucinations visuelles et surtout auditives (Peyotl), mais ils ne le prennent jamais qu'avec d'autres plantes pour avoir une ivresse plus substantielle.

C

Il y a des individus et des civilisations qui acceptent le maximum possible d'événements de la vie et il y a d'autre part des individus et des civilisations qui cherchent des biais le plus possible.

Sans doute la pirogue est déjà un biais et il suffisait d'avancer sur un tronc d'arbre, ou à la nage ou se contenter de ce qu'on a autour de soi. Il n'est donc pas de race d'hommes absolument philosophique, puisque toutes ont trouvé et utilisé des engins propres à donner du confort (même la lance est confortable considérée du point de vue guerre). Néanmoins, la civilisation blanche contemporaine me paraît la civilisation qui cherche le plus de biais possible : le confort : accommoder l'extérieur à soi pour qu'il convienne à votre intérieur, plutôt qu'accommoder son intérieur de façon que l'extérieur lui convienne. Les Indiens de la forêt sont une race qui a accepté presque tout de la vie. Presque ; ils trouvent seulement

qu'elle serait mieux s'il y avait un peu moins de fièvre, un peu moins de souffrance. Oh ! seulement un peu moins. Il peut résister à beaucoup.

La civilisation européenne vient dans ses environs, puise dans son stock à biais ; l'Indien vient voir, il y a là des autos, les smokings, des maisons, des églises, des tableaux, des machines à écrire. Que les blancs sont bêtes, se dit-il. L'Indien n'a besoin de rien de tout ça, on lui envoie aussi des Jésuites, et la vraie foi ; il n'a pas besoin de rien de tout ça ; seulement un peu moins de fièvre.

Cependant, dans son grand stock à biais, la civilisation blanche a cherché : Quinine Aspirine.

Avec un kilogramme de poudre de quinine on est encore nommé roi et je fais le pari de traverser l'Amérique sans difficulté. Les missionnaires ne vont pas autrement aux indigènes. Et pourtant l'Indien est dur à la souffrance. De tous les biais qu'elle possède, c'est la pharmacie européenne qui fait le plus *contre* les autres civilisations. La souffrance est vraiment la chose que ni l'animal ni l'homme ne peuvent accepter, et ceux qui y ont réussi ce n'a été qu'en perdant les attributs biologiques courants : le saint, par exemple, au prix de son sexe.

D

TATOUAGES

Les Indiens de la forêt ne se tatouent pas à proprement parler, ils n'introduisent pas de marques dans la peau.

Ils se font un dessin sur le visage pour aller déjeuner chez leurs amis et l'effacent en rentrant. Tout le monde a remarqué comme cela habille. Certaines couleurs sont fort salissantes, ce serait un

inconvénient pour nous. Les Turcs avaient habilement observé comme la figure est indécente. Ça se jette au-dessus des vêtements et les regards en sortent comme des fous. Tout ce que la peau a de malsain, de bestial, disparaît dès qu'il s'y trouve quelques traits ou grilles. Le visage devient non pas intelligent, plutôt intellectuel, devient d'*esprit*. Cela repose immédiatement. J'avais toujours l'impression quand mes Indiens étaient tatoués que maintenant nous allions pouvoir parler ; cela sauf le cas où le dessin suit stupidement en les grossissant les contours du visage et de ses éléments.

Je ne suis pas grand prophète en disant que la race blanche sous peu adoptera le tatouage. On me dit que l'état d'esprit actuel est nettement opposé à cela et d'autres choses. Les prophètes disent : « Vous verrez », ça leur suffit, comme je fais aussi.

J'ajoute seulement que le tatouage comme tous les ornements s'il peut faire apparaître une surface, peut beaucoup plus facilement faire disparaître cette surface comme une tapisserie fait disparaître l'étendue d'un mur. Or il est temps de faire disparaître la figure, cette gêneuse. Je signale encore qu'il est impossible d'avoir l'air modeste à moins qu'elle n'ait été spécialement arrangée pour cela.

E

PIROGUES

« Un long creux qui préserve de l'eau », disait cet explorateur. Maintenant, par-dessus, on vous met un autre long creux, celui-ci fait de branches et de feuilles, le tout strictement étanche[1], qui vous

1. Les averses abondantes alternant avec un soleil très fort ne permettant pas qu'on s'en passe.

préserve de la pluie et du soleil et aussi de toute vue du ciel et des eaux, de la rive droite et la rive gauche, de l'arrière de votre homme de poupe, de toute vue à l'exception de l'avant et de toutes communications verbales ou pédestres ; et la vue devant, encore n'est-ce qu'une ouverture pas bien grande, presque circulaire. On se croit dans une lunette. Ça s'appelle le *pamakari*. Un tunnel, quoi, bas, écrasant. Un tunnel muré à l'arrière, qui n'a qu'une issue, qui s'abaisse en pente douce jusqu'aux deux tiers de l'embarcation qu'il bouche hermétiquement. On s'engage dans cette impasse comme dans une grande gueule. Du reste les pirogues ont cet aspect de gueule, qui va se fermer. On vit là-dedans des dix-huit heures par jour, couché, sans remuer, couché, il faut être couché, c'est trop bas pour qu'on y soit assis. On est là, en sandwich, entre quilles et pamakari, emprisonné, ignorant de tout, on enrage ou on dort. C'est ce que les Européens prennent de loin pour la liberté !

F

LE CONTINENT MONOTONE

En gros l'Amérique du Sud est composée de trois régions immenses et parfaitement monotones : La forêt vierge, la Cordillère des Andes et les Pampas.

Descendez pendant 6 000 kilomètres l'Amazone, depuis l'endroit où ce fleuve ne s'appelle encore que Marañon jusqu'à son embouchure, remontez les bords de cette énorme vallée successivement par chacun de ses affluents, pénétrant ainsi dans tout le détail du Brésil, grand comme l'Europe et aussi dans le Pérou, l'Équateur, la Colombie, le Vénézuela, la Guyane, le Paraguay et la Bolivie. Vous avez devant vous la même forêt, la même.

Quant à la Cordillière des Andes, elle va d'un bout à l'autre de l'Amérique, très fidèle à elle-même sur partout une largeur considérable.

La Pampa[1], terre à vaches, dit tout ce qu'elle a à dire en un mètre carré mais le répète sur des milliers et des milliers de kilomètres qui font la partie la plus considérable de l'Argentine, de l'Uruguay et se trouvent aussi en Colombie.

Quand je songeais à descendre l'Amazone, depuis le Pérou jusqu'à l'Atlantique, on me disait : « Mais enfin vous avez été jusqu'à Méra, vous avez vu la forêt. Eh bien c'est partout la même chose. » J'eus tort de ne pas les croire, mais j'eus raison de faire le parcours. L'Amérique est une terre de la dimension, de la multiplication et qu'il faut connaître comme telle ; n'apporte pas de pittoresque à chaque tournant, mais une étendue infatigable.

On fut bien étonné en lisant Lautréamont, il y avait là un confort dans la grandeur, on se demandait d'où cela venait. Cela venait de lui, mais il avait été dans un pays qui par son attitude donnait autre chose que petitesse, petitesse, petitesse, comme font toutes nos provinces européennes, et cela compte aussi. L'Amérique pauvre et déclamatoire.

H

LA CORDILLÈRE DES ANDES

Voici quel a été le sort de la terre : elle a été abîmée, détériorée, plantée, creusée, bousculée, battue, pavée, ridiculisée et recouverte de toutes parts, et en Europe disparaît de plus en plus. Et qui a fait cela ? On. Chacun selon ses forces et ses moyens fit ce qu'il put. Hommes et plantes. Il semble qu'il n'y ait pas pour elle de quoi

1. Je ne connais guère les Pampas, mais les *paramos* de l'Équateur y ressemblent fort — plus arides.

être fière. C'est pourquoi il est bien émouvant, ce spectacle de protestation qui traverse l'Amérique, où vous est mis en évidence à 4 000 mètres de hauteur cet énorme tas de terre qu'est la chenille des Andes qui va du Nord au Sud de ce long demi-continent sans s'affaisser le moins du monde, avec une largeur à l'avenant, n'a rien à vous montrer que de la terre, ne se décourage pas de n'avoir que cela à vous montrer.

« Mais enfin, c'est tout ce qu'il y a?

— Parfaitement de la terre, de la terre, de la terre. »

On est fort mal à l'aise au début, car l'homme peut se passer d'animaux, mais il lui faut des plantes. Il y a dans le végétal un certain jus qui lui plaît et la couleur verte.

Combien différent fut le sort de l'Océan. Bien sûr tout le monde y a passé, les Phéniciens, les Chinois ; les galères romaines y étaient, *le Mauretania* il y a une heure.

Mais il ne garde pas la trace. Cette putain est encore vierge.

La terre d'Europe paraît toujours petite, parce qu'elle est interrompue ; sans doute elle reprend après cette maison, mais l'esprit ne reprend pas.

I

LA MONOTONIE

Il y a dans la monotonie une vertu bien méconnue ; la répétition d'une chose vaut n'importe quelle variété de choses, elle a une grandeur très spéciale et qui vient sans doute de ce que la parole ne peut que difficilement l'exprimer ni la vue s'en rendre compte. Une forêt de chênes est bien autre chose qu'un chêne.

La difficulté est de décrire tant d'arbres différents, qui demanderaient une somme tellement grande d'attentions de temps et de peines qu'après tout ils ne valent pas cela, comparés avec les autres choses

de la vie qui sollicitent également notre attention et partagent également notre temps ; on ne peut examiner une forêt pendant un an. Elle s'impose néanmoins et peut-être sa grandeur est-elle l'insuffisance même où nous nous sommes sentis vis-à-vis d'elle.

Cela ne se produit pas si les éléments sont plus nettement dissemblables. Si au lieu d'avoir 50 sapins, vous avez 50 arbres d'espèces et d'allure différentes qui aident notre esprit en matière de distinction (alias pittoresque).

Quel pays vous pourrait donner une impression plus grande qu'un pays par exemple exclusivement planté de réverbères, réverbères identiques à perte de vue. Et se représente-t-on ce que serait la Prusse entièrement et exclusivement couverte de tonneaux. J'ai bien tort de chercher des instruments encore relativement compliqués.

Si un être d'une grande force s'était proposé de faire quelque chose d'intéressant à la vue avec seulement un peu d'eau, ses compagnons, à supposer qu'il en aurait eu, n'eussent pas manquer de le tourner en ridicule. En effet l'eau est bien la chose la plus nulle, et inconsistante qui soit. Néamoins c'est avec ça qu'il aurait fait l'Océan. L'Océan, c'est la répétition d'un peu d'eau, la répétition considérable...

Or, rien sur notre planète n'est attachant comme la mer. On se voue à la mer comme à une religion ; quelle est la Suisse qui en dira autant. Dans le même sens, la vie la plus monotone, serait la plus attachante et même la plus miraculeuse.

Sans doute l'ermite qui répète chaque soir son retour à sa cabane, ne voit pas sa cabane répétée en surface, il n'en voit pas 250 000 l'une à côté de l'autre parce qu'il y est entré 250 000 fois, mais d'avoir eu 250 000 impressions successives si rapprochées l'une de l'autre sans toutefois être jamais pareilles, il se sent chaque fois « tout chose » tout troublé, et l'importance pour lui d'une cabane

250000 fois présente en lui, restant « une » et « extérieure » malgré tout...

Il est superflu de constater combien les voyageurs quand ils écrivent sont dépourvus de grandeur (causes et effets sont mêlés ici) et combien elle est courante chez les philosophes, qui « ne connaissent rien de la vie », et même chez les métaphysiciens ; chez ceux-ci on en trouve qui tellement pris de cette passion de la répétition ont fini par ne plus voir que l'être en chaque être et y arrivent de bonne foi. Sa femme, un chien, un hibou, un saule : être, être, être, être.

Bien sûr, il voit leur différence mais l'*être* répété l'enivre par-dessus toute différence ; le voyageur cherche le dissemblable, le philosophe trouve sa joie dans le semblable.

K

LES VOLCANS DE L'ÉQUATEUR

Le seul bien de la flore équatorienne dans les hauts plateaux : les volcans, grandes et belles fleurs blanches. Ils ont un air tellement inoffensif, la plupart, on s'en rapproche petit à petit, chaque année un peu plus, on les couvre de blé, ils ne disent rien et tout d'un coup d'abord, comme le Cotopaxi dernièrement, vous inonde en une après midi sereine quinze villages sous des hectomètres cubes [1] de boue, de boue sans plus, et puis jetant à plein feu son bouquet, la tête huilée de lave et noire maintenant devenue de si blanche et immaculée qu'elle était autrefois, lançant au-dessus de l'aérosphère tout son enflammé jusqu'à des cinquante kilomètres de hauteur et

1. Cette boue provient de la neige et terre subitement dégelées par le feu qui se trouve sur les hauts bords du volcan, cette neige sur la surface du cône peut facilement couvrir à certaines époques de l'année RP kilomètres carrés de superficie.

lui-même si grand, maintenant paraît bien petit. Autrefois il paraissait complet également comme peut paraître une seringue à un enfant qui ne sait pas encore qu'elle est un instrument à jet.

Le *Cotopaxi* ressemble à s'y méprendre au Fusi-Yama.

Le *Chimborazo* le plus haut du monde : Le père de la Patrie. (A l'air de donner des bénédictions c'est le type du vieil inoffensif).

L'*Antisana* : Un anthrax ; ou plutôt il a l'air d'avoir été canonné par le haut, dynamité. Une ruine de forteresse planétaire, accablée par les Saturniens... qui daterait de... avec l'inscription « Ici les Saturniens dictèrent l'armistice de...

L'*Altar*.

Le *Tunguragua* ; Dans une vallée basse et étroite le Tunguragua, énorme, ventru, écrase toute une région. L'air sombre et peu disposé aux accommodements, c'est le Volcan le plus véritable.

Les volcans ne se découvrent que par temps très clair. Même invisibles cependant on les reconnaît, on les reconnaît aux nuages dans le ciel. Chaque volcan a son groupement spécial de nuages qui l'entoure. Cette forme qu'ils prennent est constante.

L'Équateur est bondé de cratères. Ce pays est visiblement sous le règne de la lune.

L'unique colonie qu'il possède, qui est à 1 200 milles en mer, et complètement déserte n'est que cratères. De petits cratères à hauteur d'homme, dans une terre basse (mais cette terre, c'est lave qu'il faut dire) pressés les uns contre les autres, bourgeonnant, et par leur faible taille seraient presque familiers. Les îles *Galapagos* : La contrée la plus lunatique qui soit.

On en prendrait des vues en ballon, on en ferait de très bons faux clichés de cirques lunaires. On projetterait ça aux cours du soir et dans les universités populaires. Il faudrait des années avant qu'on s'aperçoive de la supercherie.

L

HOSPITALITÉ

L'Équateur est un pays qu'on peut encore traverser sans autre argent que d'être caballero. Avoir un cheval de race, un domestique monté et des « *usages* ». L'Équatorien n'est pas seulement hospitalier jusqu'à l'inouï. Il aime donner.

En voyage, l'Équatorien paie à boire à tout le navire, et, les navires faisant la même route avertis par T. S. F., il voudrait les inviter aussi...

On m'a montré plus d'un Équatorien ruiné qui fut archi-millionnaire, et ruiné seulement à donner. L'un surtout m'a frappé : modeste, poli, effacé, un homme sans passion ; eh bien il avait autrefois six millions de sucres (un sucre = 5 francs) et quand il voyait quelqu'un, il fallait qu'il lui donne. Un cheval ? Un tapis ? une bague ? Si vous ne répondiez pas immédiatement « Non, merci » il disait « Ah, je pensais bien que cela vous plairait, » et dès ce moment, pas un soufflet ne l'aurait fait revenir sur sa décision.

Quand on avait la distraction ou l'habileté de trouver à haute voix une chose jolie, « elle est à vous » répondait-il. Jamais quelqu'un ne sortit de chez lui comme il y était entré et c'était même un mot courant quand on voyait dans la rue plusieurs porteurs ou charrettes à bras conduites par quelqu'un, « il revient de chez B... » disait-on.

J'en ai connu d'autres qui seront évidemment ruinés dans peu de mois.

Il y a des Saints qui se sont spécialisés dans le « donner ». Pour eux la religion c'était ça. N'est-ce pas simplement une machine à bonheur, un « truc » ? Celui qui donne, forme en lui au fur et à mesure qu'il donne une conception de plus en plus massive du

bonheur. Il est évident que la représentation de bonheur qui gît dans les objets dont nous sommes propriétaires est bien mince et s'amincit plus nous en avons jusqu'à devenir quasi-zéro. Mais neutres et gris et dépourvus de pouvoir bienfaisant, s'ils sont donnés à une personne qui en a besoin, la valeur de bonheur nous est restituée par l'expression même de bonheur que nous apercevons chez cette personne.

Or tout ce que nous possédons a une valeur, il suffit de trouver, le pauvre, l'enfant, l'être qui l'y trouve. Cette conception d'existence consiste à amasser des spectacles de bonheur, et en ce qu'on devient une usine à bonheur. Cette passion est si forte que plusieurs ont mendié pour pouvoir donner ensuite. Peupler le monde de bonheurs ne semble pas à chacun la solution du problème, pas assez directe, cinéma du bonheur : oui, mais les gens ont tellement besoin d'images qu'un homme heureux sans images extérieures de bonheur serait sans doute par ce seul fait fort malheureux.

La joie de donner n'est pas comme on l'a cru nécessairement bonté. A Para (Brésil) au jardin zoologique, il y avait un ouvrier que les animaux adoraient. Il leur donnait à manger ; entre autres animaux, un chimpanzé du plus loin qu'il l'entendait siffler, sautait à terre (farouche d'ailleurs avec tout le monde, ne lançant un regard au dehors que quand il lui plaisait, peut-être pas cinq en un jour), l'homme s'approchait, le chimpanzé lui saisissait la tête avec des mains qui la lui eussent aussi bien arrachée, mais avec une grande délicatesse l'appuyait contre les barreaux et la baisait beaucoup, beaucoup, puis tout d'un coup repartait s'asseoir sur sa caisse et n'en bougeait plus. Le manger que lui offrait parfois l'homme (parfois : car il n'était en rien régulier) il ne le prenait que longtemps après le départ de celui-ci.

Ce spectacle par tout ce que je n'arrive pas à en dire ni même à en penser m'a ému comme aucun autre. Quand cet ouvrier me vit

ainsi ému, il me dit — j'y allais tous les jours, c'est pourquoi il était familier ; moi je passais mon temps à donner des coups de cannes dans les yeux des caïmans. — Il me dit, « Je les méprise, ces bêtes, ça prend tout au sérieux ! »

Ainsi donc, il donnait, cet homme, sans arriver à être impressionné par le spectacle de bonheur. Peut-être aussi ne donnait-il pas assez, peut-être au contraire était-il en progrès : il avait un air louche, un air mauvais bougre. Peut-être aussi avait-il cette sensation de l'amant qui sent qu'on colle à lui, il devait se sentir lié ; le chimpanzé, c'était clair, s'il ne le revoyait pas, serait mort de chagrin. Je ne sais si j'ai pu assez l'exprimer mais l'entente entre ce chimpanzé et l'homme était tout à tait extraordinaire, unique..... et cet homme avait un air mauvais...

Henry Michaux.

■

ÉVÉNEMENTS

Arthur Eméry, 10 ans, de la Nouvelle Philadelphie (Ohio), sortant de prison après avoir purgé une condamnation de deux ans de détention que lui avaient value ses nombreux cambriolages, a récidivé aussitôt. Amené de nouveau devant le juge, qui était assisté en l'occurrence par un médecin, Arthur a avoué qu'il ne se trouvait enclin à voler que lorsqu'il avait un fort mal de tête. Le médecin, l'examinant, remarque qu'il porte en permanence un abcès sur le côté postérieur droit du cerveau. Une opération fut immédiatement effectuée, et le jeune Arthur se trouva aussitôt délivré de sa kleptomanie. Il n'a jamais, depuis, récidivé, puisqu'il n'a plus de maux de tête.

LE JEU
DE LA « GAZETTE DU FRANC »

Petit événement d'actualité, le « krach » de la « Gazette du Franc ». « Krach » qui n'a encore rien fait craquer définitivement. Comptables et experts travaillent avec méthode et ardeur : ce n'est que dans six mois ou un an que les juges pourront connaître l'état du passif et de l'actif de cette vaste société anonyme. Rien n'est plus difficile et complexe que de contrôler le fonctionnement d'un grand établissement financier, en relation avec des milliers de clients, qui occupait des centaines d'employés et où circulaient les millions. Vérifier la comptabilité d'un tel organisme, c'est quelque chose d'analogue au travail qui consisterait, dans une compagnie de taxis automobiles, à rechercher si chacun des « chauffeurs », depuis plusieurs années, a conduit sa voiture selon les règlements, à retrouver le chemin parcouru par chacun d'eux chaque jour, le nombre de courses qu'il a faites, les personnes qu'il a « chargées », l'essence qu'il a consommée, les réparations du moteur auxquelles il a procédé... Encore le « krach » ne concerne-t-il, pour le moment au moins, que la « Gazette du Franc ». D'autres sociétés[1], créées autour de celle-ci, dirigées à peu près par les mêmes per-

1. *La Compagnie Générale Financière et Foncière*, entre autres.

sonnes, ne sont pas l'objet d'enquêtes de justice et peuvent continuer normalement leurs opérations commerciales.

Cependant, durant un mois environ, toutes les affaires du groupe de la « Gazette du Franc » ont été considérées — ô crédulité des honnêtes gens, jobarderies des probes journalistes — comme les plus certaines et les plus monstrueuses escroqueries du siècle. Aujourd'hui, la justice semble n'avoir plus que des présomptions ; elle sera obligée de patienter longtemps encore avant d'obtenir des preuves. C'est la presse qui, en quelques jours, est parvenue à faire croire à l'ensemble du pays que ces affaires étaient, sans aucun doute possible, les plus criminelles de notre temps. Quelques fausses informations, publiées sur trois colonnes en première page des quotidiens, ont suffi à convaincre l'opinion : il a été dit, par exemple, qu'aucune comptabilité n'existait alors qu'à l'heure présente, on constate qu'il faudra des mois pour revoir celle qui s'y trouvait ; il a été affirmé que tout actif manquait alors qu'en espèces seulement, des centaines de milliers de francs, peut-être des millions, ont été peu à peu découverts dans les semaines qui ont suivi la publication de ces nouvelles erronées.

Le lecteur ne résiste pas à son journal. Il déclare parfois, pour montrer son esprit de finesse, qu'on lui a « bourré le crâne ». Mais il se contente de cette déclaration, purement verbale, et il accepte ce qu'il lit, comme il accepte la vie et la mort. Le prestige du papier imprimé, du noir qui repose sur le blanc, comme dit l'élève de Faust, est illimité. Certains écrivains, qui ont raté la carrière officielle, celle des hautes fonctions et des honneurs, veulent nous révéler le « dessous des cartes » et les mensonges quotidiens de la presse. Alors, ils racontent d'autres fantaisies : il y a une vérité des gens qui se disent bien informés et en relation avec de « hauts personnages », une vérité transmise par « le tuyau de l'oreille » ou par les petits journaux d'échos et qui est aussi manifestement absurde

que la vérité orthodoxe. La légende accréditée par les dirigeants officiels et acceptée par les masses naïves a pour contre-partie la légende créée par ceux qui sont rejetés du pouvoir et que préfèrent les esprits qui se croient malins.

En fait, la vérité a, par elle-même, une force de propagande plus intense qu'on ne le pense d'ordinaire. Elle se manifeste presque toujours après un certain temps, avec plus ou moins de publicité. Si l'on parcourait les recueils de journaux, on trouverait, après avoir feuilleté plusieurs collections, la plupart des événements rétablis dans leur juste teneur. Ainsi le plus incroyable maquillage des faits, la plus extraordinaire excitation des passions les plus viles, cet invraisemblable « truquage » de l'histoire, qui a eu lieu, dans tous les pays, en juillet 1914, est déjà, à l'heure actuelle, en grande partie ouvertement dévoilé ; les événements sont replacés dans leur exacte atmosphère. En France, le ministre des Affaires Étrangères a déclaré que, dans l'enchevêtrement des actions diplomatiques qui a précédé la guerre, chaque nation s'est figurée défendre sa liberté contre un soudain ennemi. Seulement le public a oublié à peu près complètement qu'il y a quinze ans son journal lui affirmait que notre pays, innocent mouton, était attaqué par une meute de loups enragés. Comment ne l'aurait-il pas cru alors que, dans tous les Parlements, les socialistes votaient, non la grève générale comme ils l'avaient tous juré, mais les crédits de guerre demandés par leur gouvernement ? Les déclarations de la presse ne sont qu'une suite de palinodies, que le public semble ne pas remarquer et d'où ressort lentement la vérité. En 1917, Caillaux était le traître. On avait trouvé dans ses coffres la « preuve » qu'il avait touché des fortunes de l'ennemi. En 1926, il était ministre des Finances : on avait foi en lui comme en un magicien. En 1930, que sera devenue l'affaire de la « Gazette de Franc » ?

C'est que le lecteur d'un journal perd, s'il en a jamais eu, toute

faculté critique. L'affirmation du moment se transforme chez lui en un état sentimental. Quand un amour s'est éteint, nous avons de la peine à comprendre notre passion et, si nous revoyons la femme jadis aimée, nous ne la reconnaissons pas. De même, pour la nouvelle que le journal nous donnait il y a trois ans, il y a quinze ans : elle a perdu toute réalité. Cependant un amour déçu, trompé n'empêche pas d'aimer à nouveau. C'est sur ce phénomène que repose tout le système des fausses nouvelles.

D'où viennent ces perpétuels mensonges du journal ? Non seulement, de l'universelle bêtise du public, mais de celle des journalistes, des directeurs de journaux, des hommes politiques, des policiers. Une incapacité totale à se servir de leur intelligence, un ancestral besoin de croire les amènent, comme le simple lecteur, à propager tantôt la thèse officielle, tantôt l'envers de cette thèse, aussi invraisemblables l'une que l'autre. Ce n'est qu'en dernier lieu qu'il faut parler de ceux qui trompent sciemment le public. Leur rôle serait impossible sans la complicité inconsciente et involontaire d'une armée d'exécutants et sans la bonne volonté du lecteur.

En Italie, en Russie, en Espagne, la presse est dans les mains du gouvernement. En France, elle appartient à un groupe occulte de quelques hommes, financiers, politiciens, agents de publicité. Leur nom est inconnu du peuple. Leur photographie est introuvable. Leur numéro de téléphone n'est pas à l'annuaire. En Suisse, en Allemagne, un journal est vendu entre 50 centimes et 3 francs le numéro. La discussion entre ceux qui veulent établir, en France, son prix à 10 ou à 25 centimes reste donc une polémique académique. On sait qu'aucun journal, ici, ne peut équilibrer son budget, d'autant plus que la publicité intensive répugne à l'industrie française. Avarice de l'acheteur au numéro, avarice du commerçant : le journal se donne au public et se vend au financier-politicien. Le *Quotidien,* qui a voulu résister à cette simonie généralisée, a convié soixante mille

Français à lui apporter leurs économies : ces quelques millions de francs n'ont pas suffi. Le *Quotidien* s'est vendu... à la « Gazette du Franc ».

Un journaliste chantait chaque matin, dans sa feuille, les louanges du grand Comptoir National X... Celui-ci lui dépêcha un de ses représentants : — Que me voulez-vous, demanda le journaliste ? Je répète que le Grand Comptoir National est la plus honnête des banques. — C'est entendu, lui répondit-on. Mais combien vous faut-il pour vous taire ? C'est, avant tout, le silence de la presse qu'achètent les groupes occultes. Ce silence est, en partie, officiellement organisé. Chaque fois qu'une banque lance un titre nouveau, elle a un budget, dit de publicité. En fait, ce budget est « distribué » à l'ensemble de la presse, proportionnellement à l'importance des journaux, uniquement pour que ceux-ci n'élèvent pas de critiques à l'encontre de l'émission et de l'organe financier qui la patronne. De même, les gouvernements étrangers achètent le silence des journaux, et plus cher celui des plus « sérieux » : quand éclate au dehors des frontières quelque scandale honteux, il est résumé en quatre lignes dans un articulet dissimulé en cinquième page. C'est ainsi que pendant vingt ans, on a ignoré en France l'histoire intérieure de la Russie.

Les collaborateurs subordonnés des journaux, quand ils ne sont pas des imbéciles, ont une âme domestique, de domestique honnête, d'ailleurs. Ils font partie de la classe dite des intellectuels (Pauvres intellectuels !). Ce sont eux les plus pitoyables et les plus révoltants. Chaque jour, ils prennent les « directives » du « patron ». Ils savent ce qu'il ne faut pas écrire et ce qu'il faut étaler. Parfois on leur donne une « documentation » toute préparée pour faire une étude « objective ». Même les critiques littéraires sont appelés dans le cabinet de leur directeur qui leur explique ce qu'ils doivent « penser » sur telle pièce de théâtre. Sans doute, ils espèrent ainsi

parvenir eux-mêmes à une situation qui les mettra directement en rapport avec les hautes puissances et qui leur donnera la fortune et la gloire. Dans notre société, chaque groom ne peut-il espérer parvenir à la position d'un Cognacq ou d'un Rockfeller? Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, chez qui la probité est aussi naturelle que la sujétion, ne se rendent pas compte qu'ils sont manœuvrés.

Vu l'existence de cette organisation, il est fort possible que le scandale de la « Gazette du Franc » n'ait été qu'un épisode dans la lutte des groupes financiers. Ceux qui détiennent à l'heure actuelle une sorte de monopole, monopole des grandes banques, lié au monopole de la grande presse (car les cinq quotidiens les plus importants sont réunis en un « Consortium », rattaché lui-même à une agence de publicité : Havas), ces propriétaires d'une puissance systématiquement concentrée n'ont pas dû voir sans inquiétude les succès impressionnants, extraordinaires dans leur progression, de la « Gazette du Franc ». Celle-ci allait, peu à peu, détenir à elle seule un pouvoir bientôt comparable au groupe adverse. Elle se spécialisait dans la constitution des affaires financières et elle devait émettre, dit-on, l'emprunt roumain (gain de cinquante millions en perspective), qui aurait échappé ainsi aux quelques établissements bénéficiaires d'ordinaire de ce genre d'opérations. Grâce à l' « Interpresse », elle jouait le rôle des grandes « Agences Économiques », soutenait ses propres valeurs, renforçait, par ce circuit fermé, par ce commencement de trust de l'opinion, les forces de confiance qui étayaient l'ensemble du monument. D'autant plus, que l' « Interpresse » avait obtenu la publicité financière de plusieurs quotidiens et pouvait donc, grâce à eux, faire entendre sa voix. Des négociations étaient même entamées en vue d'obtenir la publicité du *Petit Parisien,* qui se serait ainsi détaché, dans une certaine mesure, du « Consortium ». Un des piliers de l'édifice adverse, Havas, aurait été ébranlé. Ce n'est pas tout. Jouant également le rôle des établis-

sements de crédit, leur faisant une concurrence directe, la « Gazette du Franc », aux succursales multiples, drainait des fonds énormes : une armée de démarcheurs parcourait la France et ramassait des millions. Et la base de l'affaire reposait sur cet afflux d'argent frais.

Le rôle du démarcheur était d'éveiller l'appât du jeu chez les gens des villages et de la campagne. La tâche ne devait pas être aisée. Elle reposait sur quelques règles classiques. Plus l'appât est élevé, invraisemblable, plus la méfiance instinctive diminue. Ébloui par la possibilité d'un monstrueux gros lot, tout l'être se raccroche à cet espoir, et l'irruption soudaine de cet espoir l'emporte sur toutes les forces, qui inhibent, de prudence et de routine. Les démarcheurs de la « Gazette du Franc » déclaraient que le revenu de l'argent qui leur était confié ne serait pas inférieur à 8 pour 100 et ne *dépasserait* pas 48 pour 100. Jeu de mot habile qui laissait entrevoir au malheureux rentier une fortune doublée en deux ans ; jeu de mot prudent, car la juste observation des lois n'est qu'une question de forme : les dirigeants de la « Gazette du Franc » se rappelaient une condamnation ancienne à une peine correctionnelle. Ils avaient vendu des flacons d'alcool de menthe annonçant : trois gouttes suffisent à *stériliser* l'eau, alors qu'ils auraient dû dire : pour *assainir* l'eau. Autre règle du démarcheur : il doit se faire passer pour un spécialiste de la finance. Le voici aussitôt revêtu de prestige. La confiance est en raison directe de l'incompréhension. L'homme n'adore que ce qui le dépasse. Or, tout ce qui sort du domaine de sa petite activité quotidienne lui paraît d'une science devant laquelle son esprit n'a qu'à trembler en s'inclinant. C'est ainsi que devant le médecin, le militaire ou le financier, il abdique l'intelligence critique la plus élémentaire : là, tout lui semble devoir être miracle. S'il perd sa fortune, il n'accusera que la chance et jamais sa bêtise. Plus le titre qui lui est proposé est lointain, inconnu, mine d'or

d'une province africaine dont il n'a jamais entendu le nom, plus il lui paraîtra alléchant. L'éternel besoin de croyance repose éternellement sur le mystère.

Les démarcheurs de la « Gazette du Franc » avaient d'ailleurs une force toute particulière : après avoir fait jouer le mirage d'affaires aux secrets occultes et merveilleux, ils s'appuyaient sur le patronage de noms familiers : Poincaré et tous les grands personnages de la République, qui, comme journalistes, collaboraient, de bonne foi, à la « Gazette » ; les ministres des pays étrangers, aussi bien M. Austen Chamberlain que Mussolini, qui avait dédié sa photographie à « son ami » Lazare Bloch. Évidemment, tous ces imprudents ignoraient que leur signature autographe servait à faciliter des opérations financières : « La Gazette du Franc et des Nations » avait mis en avant, au moment opportun, l'idée de paix de Locarno et, en politique, s'appuyait sur la propagande que dégageait par lui seul le mot de « Genève ».

Une fois l'argent de la clientèle ramassé, le rôle du vrai spéculateur est relativement assez facile : il joue contre la masse des porteurs de titres. C'est pourquoi la « contre-partie » est interdite en Bourse. Elle consiste simplement à ne pas exécuter l'ordre des clients. Un banquier qui laisse un client à lui-même est certain que le client finira, s'il joue, par perdre ses fonds peu à peu. Le plus sûr moyen, pour le banquier, de gagner serait donc de ne pas effectuer réellement les opérations que lui ordonne son client. Ici, c'est la règle des moutons de Panurge qui s'applique. Dès que la « Bourse » baisse, le plus souvent pour des raisons absurdes sinon sur de fausses nouvelles, les petits joueurs vendent et ils achètent quand tous les titres montent, ou plutôt quand ils ont tous monté. Le spéculateur informé « joue contre la tendance ». La tendance, c'est un bélier qu'on jette à la mer : le troupeau suit. Ce mouvement boursier de haut et de bas est habilement manœuvré par des

groupes occultes, qui ont des « attaches » dans la presse et la politique. La grande majorité au Parlement est composée, d'ailleurs, comme la majorité dans le journalisme, d'innocents, d'imbéciles ou de laquais pleins de bonne foi. Quelques-uns seuls, esprits remarquables et exceptionnels, dirigent : une trinité de qui procèdent la finance, la presse et les hauts personnages du gouvernement, ces derniers jouant souvent le rôle de victimes.

Le groupe de la « Gazette du Franc », qui constituait une trinité de ce genre, avait une originalité : il voulait que sa clientèle participât à ses propres bénéfices. Il jouait pour le compte de celle-ci. L'organisme a été arrêté trop tôt pour qu'on ait pu juger ses résultats. Sans doute, ses directeurs, à l'origine, ont trafiqué dans des affaires louches. Peut-être continuaient-ils à vivre d'escroqueries. Cependant ils auraient pu réussir. Le succès d'argent aurait consacré leur puissance. Dans le mois où la police est intervenue, un dossier était constitué dans un des grands ministères, en vue d'accorder la Légion d'Honneur à M^me^ Hanau... C'est la prison qui l'a reçue.

Dans notre société, le destin de bien des hommes chemine entre les honneurs et la déchéance. Le monde capitaliste repose sur le risque. Ceux qui ont quelque force de caractère jouent. Les autres bêlent. Quelques-uns se révoltent. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il n'y ait pas de « scandales » (autant qu'on puisse juger de si loin) dans une société communiste, qui, pourtant, elle, ne s'appuie pas sur l'intérêt individuel. C'est que le jeu est un des ressorts essentiels de la vie sociale des hommes. Le régime capitaliste le favorise ouvertement. Il dépasse cependant une forme particulière d'organisation économique : on le retrouve dans tous les pays à toutes les époques de l'histoire.

Les gens vertueux s'indignent. Certains journalistes, et surtout ceux qui font une courte chronique quotidienne, c'est-à-dire

quelques lignes jetées en pâture au bon sens du peuple, ont raillé Mme Hanau, et notamment parce qu'elle s'était plainte de manquer dans sa prison d'un minimum de soins hygiéniques de toilette. Rien n'est plus cruel qu'une foule morale et plus bête qu'un chroniqueur. Ils croient au mensonge des mots. Démocratie : gouvernement par les masses. Justice : équité. La justice n'est pourtant, avant tout, qu'un appareil que la société a organisé pour sa propre conservation. La démocratie n'est aujourd'hui que le gouvernement par les puissances économiques. Si l'idéal ne se retrouve pas dans l'institution, le besoin d'idéal n'en existe pas moins chez l'homme. Dans tout individu, les forces égoïstes et altruistes coexistent. Les dirigeants de la « Gazette du Franc » voulaient réellement enrichir leurs clients. Le conseil des ministres, en déclenchant la justice contre eux, a cru, non pas céder au groupe des grandes banques et du « Consortium », mais faire « œuvre de salubrité publique ». Celui qui veut triompher par l'action dans notre société doit tenir compte de toutes ces passions contradictoires. Rien n'est acquis. Tout est à refaire sans cesse dans l'incessante mobilité du courant vital. Rares sont ceux chez qui la victoire est complète. La roulette sociale tourne et les numéros sont nombreux. Mme Hanau n'est pas encore condamnée. Ses complices sont déjà relâchés. Certaines de ses affaires tiennent encore debout. La lutte continue. A qui le tour ? C'est le jeu.

Léon Pierre-Quint.

2 avril 1929.

TROIS CONTES

LIOUBKA LA COSAQUE

Dans le faubourg de Moldavie, au coin des rues de Dalny et de Balkov, se trouve la maison de Lioubka Schneeweiss. Dans cette maison s'entassent un débit de vin, une auberge, une boutique où on vend de l'avoine et un pigeonnier pour cent paires de pigeons de Knioukov et de Nicolaïev. Ces boutiques et le lot n° 46 dans les carrières d'Odessa appartiennent à Lioubka Schneeweiss surnommée Lioubka la Cosaque ; le pigeonnier seul est la propriété du gardien Euzel, soldat médaillé en retraite. Le dimanche, Euzel va au marché au gibier et vend des pigeons aux fonctionnaires de la ville ou aux petits drôles du voisinage. Outre le gardien, on compte encore dans la cour de Lioubka Pesia Mindl, qui est à la fois cuisinière et entremetteuse, et l'intendant Tsoudetchkis, un petit Israélite dont la taille et la barbiche ressemblent à celles de notre célèbre rabbin de Moldavie Ben Zakharia. Je connais beaucoup d'histoires sur Tsoudetchkis. La première raconte comment il devint intendant de l'auberge de Lioubka, surnommée la Cosaque.

Il y a dix ans Tsoudetchkis procura à un hobereau une batteuse à chevaux et amena son client, le soir venu, chez Lioubka, y fêter son acquisition. Son acheteur avait des embryons de moustaches et

portait des bottes neuves vernies. Pesia Mindl le fit souper d'un poisson farci à la juive, puis lui donna une très belle demoiselle qui s'appelait Nastia. Le hobereau passa la nuit, et le lendemain matin Euzel réveilla Tsoudetchkis qui avait couché en chien de fusil sur le seuil de la chambre de Lioubka.

« Voilà, dit Euzel. Vous vous êtes vanté hier soir que le hobereau avait acheté, par votre intermédiaire, une batteuse : sachez donc qu'après avoir passé ici la nuit, il a pris la fuite à l'aube, comme le dernier des dégoûtants. Maintenant sortez-moi deux roubles pour les hors-d'œuvre et quatre pour la demoiselle. Vous êtes un vieux malin, cela se voit. »

Mais Tsoudetchkis ne donna pas d'argent. Euzel le poussa alors dans la chambre de Lioubka et l'y enferma à clé.

« Voilà, dit le gardien, tu vas rester là, puis Lioubka rentrera de la carrière, et, avec l'aide de Dieu, elle t'arrachera l'âme du corps. Amen.

— Galérien ! répondit Tsoudetchkis au soldat, en commençant à s'orienter dans sa nouvelle chambre. — Tu ne connais rien à rien, galérien, à part tes pigeons, mais moi j'ai encore confiance en Dieu pour me tirer de là comme il a tiré tous les Israélites de l'Égypte d'abord, du désert ensuite... »

Le petit courtier voulait encore exposer bien d'autres choses à Euzel, mais le soldat emporta la clé et sortit, au milieu d'un grand bruit de bottes. Alors Tsoudetchkis se détourna et vit, près de la fenêtre, la maquerelle Pesia Mindl qui lisait « les Merveilles du cœur de Baal Schem ». Elle lisait un livre hasside à tranche dorée et balançait du pied un berceau de chêne. Le fils de Lioubka, le petit David, était couché dans ce berceau et pleurait.

« Je vois qu'il y a fameusement d'ordre dans cette Sakhaline ! dit Tsoudetchkis à Pesia Mindl, — voilà un petit enfant couché qui se met en pièces, que cela fait peine à voir, et vous, grosse femme,

vous êtes assise là comme une pierre dans la forêt, vous ne pouvez pas lui donner son biberon...

— Donnez-lui donc, vous, un biberon, répondit Pesia Minld sans lâcher son livre, — si seulement il l'accepte de vous, vieille fripouille, ce biberon : voici qu'il est déjà grand comme un Moscovite, et il ne veut boire que le lait de sa petite maman ; mais sa petite maman galope dans ses carrières, boit du thé avec des Israélites à l'auberge de l'Ours, achète au port de la contrebande et pense autant à son fils qu'à la neige tombée l'an dernier...

— Oui, se dit alors à lui-même le petit courtier, te voilà entre les mains du Pharaon, Tsoudetckhis. » Il se dirigea vers le mur de l'Orient, murmura toute la prière du matin avec ses litanies et prit dans ses bras l'enfant qui pleurait. Le petit David le regarda d'un air perplexe, agita ses petits pieds couleur de framboise où perlait la sueur de l'enfance. Et le vieillard commença à se promener à travers la chambre. Balançant son corps comme un Inspiré à la prière, il entonna une prière interminable.

« Ah ! Ah ! Ah ! commença-t-il à chanter. — Voilà, tous les enfants n'auront pas ça, mais notre petit David chéri aura des croissants pour qu'il dorme jour et nuit. Ah ! Ah ! Ah ! tous les enfants auront le poing... »

Tsoudetchkis montra au fils de Lioubka un petit poing agrémenté de poils gris et commença à ressasser ses « pas ça » et ses croissants jusqu'au moment où le gamin se fut endormi, jusqu'à ce que le soleil eût atteint le zénith du resplendissant. Il arriva au zénith et se mit à trembler comme une mouche épuisée par la grande chaleur. De rudes moujicks de Néroubaïsk et des femmes tatares, qui s'étaient arrêtées à l'auberge de Lioubka, se glissèrent sous les charrettes et s'y endormirent d'un rude sommeil où ils sombraient ; un artisan ivre alla jusqu'à la porte, jeta sa varlope dans la poussière, et s'effondra sur le sol : il s'effondra et se mit à ronfler

au centre d'un monde tout plein des mouches d'or et des éclairs de juillet. Tout près de lui, au frais, avaient pris place des colons allemands aux joues ridées, qui avaient, de la frontière de Bessarabie, amené du vin à Lioubka. Ils allumèrent leurs pipes et la fumée de leurs longs tuyaux recourbés commença à se prendre aux soies d'argent de leurs vieilles joues hirsutes. Le soleil pendait du ciel comme la langue rose d'un chien qui a soif, une mer gigantesque houlait au loin vers Peresyp, et les mâts de lointains navires s'agitaient sur les eaux d'émeraude du golfe d'Odessa. Le jour se balançait dans une nacelle de fête, le jour voguait vers le soir, et, quand il le rencontra, à cinq heures seulement, Lioubka revint de la ville. Elle arriva juchée sur une petite jument noire et grise, à gros ventre et longue crinière. Un gars à fortes jambes, vêtu d'une chemise d'indienne, lui ouvrit la porte et Euzel s'empara de la bride de son cheval. Tsoudetchkis cria alors à Lioubka, de sa prison :

« Mes respects, Madame Schneeweiss, et le bonjour ! Voilà que vous avez donc été partie trois ans pour affaires et vous m'avez collé dans les bras un marmot affamé !

— Paix, gueulard, répondait Lioubka au vieillard en glissant de sa selle. Qui bâille donc là à ma fenêtre ?

— C'est Tsoudetchkis, le vieux malin », répondit à la patronne le soldat médaillé et il commença à lui raconter toute l'histoire du hobereau : mais il ne put l'achever parce que le courtier, l'interrompant, commença à glapir de toutes ses forces :

« Quelle impudence ! piailla-t-il en jetant sa calotte à terre, quelle impudence de coller dans les bras d'un étranger un marmot et de filer soi-même pendant trois ans. Allons, donnez-lui son tété.

— Voilà, je viens près de toi, spéculateur », marmotta Lioubka en se précipitant dans l'escalier. Elle entra dans la chambre et sortit son sein de son caraco couvert de poussière.

Le gamin se tendit vers elle, mordilla son téton monstrueux, mais n'en tira pas de lait. Une veine se gonfla sur le front de la mère et Tsoudetchkis lui dit en brandissant sa calotte :

« Vous voulez tout accaparer pour vous, avide Lioubka. Vous attirez à vous le monde entier comme les enfants qui tirent à eux la nappe couverte des restes de pain. Il vous faut le meilleur froment et les meilleurs raisins : vous voulez faire cuire des pains blancs où le soleil est le plus chaud, et votre petit enfant, un enfant qui ressemble à une petite étoile, doit crever privé de lait.

— Quel lait peut-il y avoir là, cria la femme en pressant sa poitrine, quand le « Plutarque » est entré aujourd'hui au port et que j'ai fait quinze verstes en pleine chaleur ? Mais vous, vous avez entonné une bien longue chanson, vieil Israélite, — donnez plutôt six roubles. »

Mais Tsoudetchkis, derechef, ne donna pas d'argent. Il releva sa manche, dégagea son bras et enfonça dans la bouche de Lioubka son coude maigre et sale.

« Bouffe, canaille », dit-il en crachant dans un coin.

Lioubka garda dans sa bouche le coude de l'homme, puis elle l'enleva, ferma la porte à clé et alla dans la cour. Elle y était attendue par Master Trottibern qui ressemblait à une colonne de viande rouge. Master Trottibern était le chef mécanicien du « Plutarque ». Il avait amené avec lui à Lioubka deux matelots, l'un Anglais, l'autre Malais. Tous trois hâlaient dans la cour de la contrebande rapportée de Pord-Saïd. Leur caisse était lourde, ils la laissèrent tomber par terre et il s'en échappa des cigares empaquetés et de la soie du Japon. Une quantité de paysannes se précipita vers le coffre et deux tsiganes, déjà arrivées, se balançant dans un cliquetis de bronze, commencèrent à s'approcher de côté.

« Au large ! gueusaille ! » leur cria Lioubka. Elle conduisit les marins à l'ombre, sous un acacia : ils s'y assirent à une table,

Euzel leur apporta du vin et Master Trottibern déballa ses marchandises.

Il tira d'un ballot des cigares et des soies fines, de la cocaïne et des limes, du tabac de Virginie sans vignettes et du vin noir acheté dans l'île de Chio. Le prix de chaque marchandise était indiqué, on arrosait chaque chiffre d'un vin de Bessarabie qui sentait le soleil et les punaises. L'ombre envahissait déjà la cour, elle l'envahissait comme la vague vespérale s'étend sur une large rivière et le Malais ivre, plein d'étonnement, touchait du doigt la poitrine de Lioubka. Il la toucha d'abord avec un seul doigt, puis avec tous les doigts, l'un après l'autre. Ses yeux jaunes et tendres éclairaient la table comme les lanternes en papier d'une rue chinoise : il entonna un refrain d'une voix à peine distincte et tomba à terre quand Lioubka le frappa du poing.

« Voyez quelle instruction il a ! dit, en parlant de lui, Lioubka à Master Trottibern : il fera tarir ma dernière goutte de lait, cet Indien ! et voilà que cet autre Juif m'a déjà fait une musique à cause de ce lait... »

Et elle montra Tsoudetchkis, qui, debout à la fenêtre, ôtait ses chaussettes. Une petite lampe charbonnait dans la chambre de Tsoudetchkis, sa cuvette était pleine de mousse pétillante : il se pencha à la fenêtre en pressentant qu'on parlait de lui, et cria avec désespoir :

« A l'aide, bonnes gens ! » et il se mit à gesticuler.

« Paix, gueulard, dit Lioubka en éclatant de rire, paix ! »

Elle lança une pierre au vieillard mais sans l'atteindre du premier coup. La femme saisit alors une bouteille vide. Mais Master Trottibern, le chef mécanicien, lui prit la bouteille, visa et la lança dans l'ouverture de la fenêtre.

« Miss Lioubka, dit le chef mécanicien, en se levant et en rassemblant ses jambes ivres, beaucoup de gens très bien viennent

chez moi, miss Lioubka, chercher des marchandises, mais je n'en donnerai à personne, ni à Master Kouninzon, ni à Master Batiou, ni à Master Kouptchik, à personne, sauf à vous, parce que votre conversation m'est agréable, miss Lioubka. »

Et, après s'être affermi sur ses jambes flageolantes, il saisit par l'épaule ses matelots, l'Anglais et le Malais, et s'en fut danser avec eux dans la cour rafraîchie. Ils dansaient, les gens du « Plutarque », dans un silence plein de profondes pensées. Une étoile orange, qui avait roulé jusqu'au bord extrême de l'horizon, les regardait de tous ses yeux. Puis ils touchèrent leur argent, se prirent par le bras et sortirent dans la rue en se balançant comme se balance une lampe suspendue dans un navire. De la rue ils pouvaient voir la mer, l'eau noire du golfe d'Odessa, des drapeaux minuscules comme des joujoux flottaient aux mâts noyés, et les feux allumés alignés dans des perspectives infinies. Lioubka accompagna ses hôtes qui dansaient jusqu'au passage. Elle resta seule dans la rue déserte, éclata de rire à ses pensées et revint chez elle. Le gars ensommeillé à la chemise d'indienne ferma les portes derrière elle. Euzel apporta à sa patronne la recette de la journée et elle monta chez elle se coucher.

Pesia Mindl, la maquerelle, sommeillait déjà là-haut et Tsoudetchkis agitait de ses pieds nus le berceau de chêne :

« Comme vous nous avez tourmentés, sans conscience de Lioubka ! dit-il en sortant le petit du berceau. Mais voilà, prenez modèle sur moi, mauvaise mère. »

Il attacha un peigne fin à la poitrine de Lioubka et lui mit son fils dans son lit. L'enfant se pencha vers sa mère, se piqua au peigne et se mit à pleurer. Alors le vieillard lui fourra dans la bouche un biberon, mais le petit David s'en détourna.

« Quels sorts me jetez-vous, vieille canaille ? marmotta Lioubka en s'assoupissant.

— Silence, mauvaise mère, lui répondit Tsoudetchkis. Silence et instruisez-vous, que le diable vous emporte !... »

L'enfant se piqua au peigne une fois encore, saisit avec irrésolution le biberon et commença à le sucer avec avidité.

« Voilà ! dit Tsoudetchkis en éclatant de rire. J'ai sauvé votre enfant. Mettez-vous à mon école, Dieu vous damne ! »

Le petit David, couché dans son berceau, tétait son biberon en bavant comme un bienheureux. Lioubka se réveilla, ouvrit les yeux et les referma. Elle voyait son fils et la lune entrée effrontément chez elle par la fenêtre. La lune bondissait dans de noires nuées comme un veau égaré.

« Allons, bien, dit alors Lioubka. Ouvre la porte à Tsoudetchkis, Pesia Mindl, et qu'il vienne demain chercher une livre de tabac américain... »

Le jour suivant, Tsoudetchkis vint chercher sa livre de tabac de contrebande qui venait de l'état de Virginie. Il reçut, en outre, un quart de thé par-dessus. Une semaine plus tard, quand j'allai chez Euzel acheter des pigeons, je vis un nouveau gérant dans la cour de Lioubka. Il était tout petit comme notre rabbin Ben Zakharia. Le nouveau gérant était Tsoudetchkis. Il exerça ces fonctions pendant quinze ans et j'ai appris, sur son compte, pour cette période, une quantité d'histoires. Si je puis, je vous les raconterai toutes, dans l'ordre, parce que ce sont des histoires très intéressantes.

CHEZ NOTRE PETIT PÈRE MAKHNO

Six partisans de Makhno avaient violé, la nuit dernière, une servante. Faisant, le matin, une enquête à ce sujet, je décidai de voir quelle mine avait la femme après un viol six fois répété. Je la

trouvai à la cuisine. Elle savonnait, penchée sur un cuveau. C'était une grosse femme aux joues épanouies. La vie sans hâte de la fertile terre de l'Ukraine peut seule gonfler une Juive de tant de sucs bovins, et lui enduire le visage d'un vernis aussi gras. Les pieds de la jeune fille, larges, de couleur brique, gonflés comme des globes, exhalaient une puanteur fade qui rappelait celle d'une viande fraîchement découpée. Il me sembla que de sa virginité d'hier elle n'avait gardé que ses joues, plus enflammées que de coutume, et ses yeux qui fixaient le sol.

Outre la servante, il y avait encore, assis dans la cuisine, un galopin, Kikin, planton à l'état-major de « notre petit père Makhno ». Il avait, à l'état-major, la réputation d'un imbécile, et il ne lui coûtait rien de marcher sur la tête à la minute qui était le plus inopportune. Il m'arriva souvent de le surprendre devant un miroir. Les jambes cambrées sous son pantalon troué, il se faisait de l'œil à lui-même, claquait sa panse nue de gamin, entonnait des chants guerriers et se tordait en grimaces victorieuses dont il était le premier à mourir de rire. L'imagination de ce garçon travaillait avec une vivacité extraordinaire. Je le surpris, aujourd'hui encore, en train de se livrer à un travail original : il collait, sur un casque allemand, des bandes de papier doré :

« Combien en as-tu soulagé hier, Roukhlia? » dit-il, et, fermant à demi les yeux, il considéra son casque décoré.

La jeune fille resta silencieuse.

« Tu en as soulagé six, continua le gamin, mais il y a des bonnes femmes qui peuvent soulager jusqu'à vingt hommes. Nos copains en ont donné à une propriétaire de Krapivno, ils lui en ont donné, ils en ont craché les gars, mais elle était plus forte que toi. »

« Apporte de l'eau, » dit la jeune fille.

Kikin apporta, de la cour, un seau d'eau. Faisant claquer ses

pieds nus, il alla ensuite au miroir, enfonça sur sa tête son casque orné de rubans dorés et considéra avec attention son image. Ce qu'il vit dans le miroir le séduisit. Après avoir fourré ses doigts dans ses narines le gamin suivit avec avidité les métamorphoses de la déformation de son nez sous la pression intérieure.

« Je quitterai l'expédition, dit-il en se tournant vers la Juive, mais ne le dis à personne, Roukhlia. Stetzenko me prendra dans son escadron. Là au moins il y aura un équipement, de l'honneur, je trouverai des camarades de combat, ce ne sera pas comme ici, un corps de miteux en guenilles. Hier, quand on t'a attrapée, je te tenais la tête et je dis à Matvéï Vassilitch : « Quoi donc, voilà le « quatrième qui passe, et moi je la tiens toujours, je la tiens tou- « jours ! Voilà déjà la seconde fois que vous y allez, Matvéï Vassi- « litch, et parce que moi je suis un gamin tout jeune et pas de « votre compagnie chacun peut m'offenser... » Toi, Roukhlia, tu as bien sûr entendu ses paroles. « Nous, qu'il dit, Kikin, nous ne « t'offensons nullement. Une fois, vois-tu, que tous les hommes « de jour auront passé, tu auras ton tour toi aussi. » De fait ils m'ont permis d'y aller moi aussi... C'était quand on t'a déjà eu entraînée dans le petit bois, alors Matvéï Vassilitch me dit : « Vas-y, « Kikin, si tu en as envie. » — « Non, dis-je, Matvéï Vassilitch, je n'ai pas envie de passer après Vaska pour en avoir regret toute ma vie. »

Kikin renifla avec colère et se tut. Il était couché par terre et il s'étendit de tout son long, pieds nus, très long, tout chagrin, le ventre à l'air, le casque brillant coiffant ses cheveux paille.

« Ah ! le peuple fait des récits sur les hommes de Makhno, sur leur héroïsme, prononça-t-il d'un air morose ; mais, si peu qu'on mange de sel avec eux on s'aperçoit qu'ils ont chacun une pierre en réserve. »

La Juive leva du cuveau son visage injecté de sang, jeta un coup

d'œil rapide sur le gamin et quitta la cuisine du pas lourd du cavalier qui, après une longue traite, pose à terre ses jambes gonflées. Resté seul, le garçon promena autour de la pièce un regard ennuyé, soupira, plaqua ses paumes sur le sol, lança ses jambes, et, sans remuer ses talons saillants, s'élança rapidement sur ses mains.

LA LIGNE ET LA COULEUR

J'ai vu, pour la première fois, Alexandre Fedorovitch Kerensky, le 20 décembre 1916, dans la salle à manger du sanatorium Olila. Nous fûmes présentés l'un à l'autre par un avocat assermenté du Turkestan, Zatzareny. Je savais de Zatzareny qu'il s'était fait circoncire à l'âge de 40 ans. Le grand duc Pierre Nicolaïevitch, un fou tombé en disgrâce et qu'on avait relégué à Tachkent, tenait à l'amitié de Zatzareny. Ce grand duc allait tout nu dans les rues de Tachkent, il épousa une Cosaque, il allumait des cierges devant le portrait de Voltaire comme devant l'image de Jésus-Christ, il assécha les plaines infinies de l'Amou-Daria. Zatzareny était son ami.

Ainsi donc — Olila. A dix kilomètres de nous étincelaient les granits bleus d'Helsingfors. Oh ! Helsingfors ! amour de mon cœur ! O, ce ciel, qui roulait au-dessus de l'esplanade et s'envolait comme un oiseau !

Ainsi donc — Olila. Des fleurs du Nord pourrissent dans des vases. Des cornes de cerf s'étendent sur les sombres plafonds. La salle à manger sent le pin, la poitrine fraîche de la comtesse Tychkevitch et le linge de soie des officiers anglais.

A table, à côté de Kerensky est assis un Juif converti, un Juif poli du département de la police. A sa droite il a le Norvégien

Nikkelsen, qui possède un bateau pour chasser la baleine, à sa gauche, la comtesse Tychkevitch, belle comme Marie-Antoinette.

Kerensky a mangé trois entremets et est parti avec moi dans la forêt. Nous avons été frôlés par Freken[1] Kirsti, filant sur ses skis.

« Qui est-ce ? a demandé Alexandre Fedorovitch.

— C'est la fille de Nikkelsen, Freken Kirsti — ai-je dit — comme elle est bien... »

Puis nous avons aperçu un Finlandais, le vieux Johannès.

« Qui est-ce ? a demandé Alexandre Fedorovitch.

— C'est le vieux Johannès, ai-je dit, il amène d'Helsingfors du cognac et des fruits. Ne connaissez-vous pas le cocher Johannès ?

— Ici je connais tout le monde, a répondu Kerensky, mais je ne vois personne.

— Vous êtes myope, Alexandre Fedorovitch ?

— Oui, je suis myope.

— Il faut porter des lunettes, Alexandre Fedorovitch.

— Jamais. »

Alors j'ai dit avec une vivacité juvénile :

« Pensez un peu, vous n'êtes pas seulement aveugle, vous êtes presque mort. La ligne, la ligne divine, qui possède le monde, vous a fui à jamais. Je marche avec vous dans un jardin enchanté, dans cette forêt finlandaise impossible à décrire. Jusqu'à notre dernière heure nous ne connaîtrons rien de meilleur. Et voilà que vous ne voyez pas les bords glacés de rose de la cascade, là-bas, dans la rivière. Ce saule pleureur penché sur la cascade, vous n'en voyez pas la découpure japonaise. Les troncs rouges des pins sont poudrés de neige. L'éclat de givre scintille sur les neiges. Il commence par une ligne morte, serrée contre l'arbre, qui ondule au sommet, comme une ligne de Léonard couronnée par le reflet des

1. Freken : Mademoiselle, en finlandais. N. d. T.

nuages enflammés. Mais le bas de soie de Freken Kirsti et la ligne de sa jambe déjà formée ? Achetez des lunettes, Alexandre Fedorovitch, je vous conjure...

— Enfant, répondit-il, ne gaspillez pas votre poudre. Le demi-rouble de mes lunettes, voilà l'unique demi-rouble que je veux économiser. Je n'ai que faire de votre ligne, cette ligne basse comme la réalité. Vous ne vivez pas mieux qu'un professeur de trigonométrie, tandis que moi je baigne dans des merveilles, même à Kliazma. A quoi bon apercevoir des taches de rousseur sur le visage de Freken Kirsti quand moi, en la distinguant à peine, je devine dans cette jeune fille tout ce qu'il me plaît de deviner ? A quoi bon voir des nuages dans ce ciel de Finlande quand je vois un océan déferler au-dessus de ma tête ? A quoi me servirait la ligne — quand je possède la couleur ? Le monde entier, pour moi — est un gigantesque théâtre où je suis le seul spectateur qui n'ait pas de jumelles. L'orchestre joue le prélude du troisième acte, la scène est loin de moi, comme dans un rêve, mon cœur se gonfle d'enthousiasme, je vois le velours pourpre de Juliette, la soie lilas de Roméo et pas la moindre fausse barbe... Et vous voulez m'aveugler, pour un demi-rouble, avec des lunettes... »

Le soir je partis pour la ville. Oh ! Helsingfors ! hâvre de mon rêve...

Mais je revis Alexandre Fedorovitch un an et demi plus tard quand il était le commandant suprême des armées russes et le maître de nos destins.

Ce jour-là le pont Troïtzki[1] avait été coupé. Les ouvriers des usines Poutilov marchaient sur l'arsenal. Les voitures des tramways culbutées sur le côté, gisaient dans les rues comme des chevaux crevés.

1. A Leningrad (Le Pont de la Trinité). N. d. T.

Un meeting avait été annoncé au Narodni Dom [1]. Alexandre Fedorovitch fit un discours sur la Russie mère et épouse. Les passions de cette foule en peaux de mouton l'étouffaient. Que voyait-il dans les peaux de mouton hérissées, lui — l'unique spectateur sans jumelles ? Je ne sais. Mais après lui Trotzky monta à la tribune : il tordit sa bouche et, d'une voix qui ne laissait plus place à aucune espérance, il dit :

— Camarades et frères...

Isaac Babel.

Traduit du russe par René Martel.

1. La maison du Peuple. N. d. T.

■

ÉVÉNEMENTS

Un nouveau vol a été commis aux dépens du bureau postal de la City, et la police londonienne pense qu'il en faut attribuer la responsabilité à « Chicago Jim », qui depuis quelques années parvient à tenir en échec tous les détectives de Scotland Yard. Ce « Chicago Jim » est inconnu même de ceux qui travaillent sous ses ordres. La police le connaît mieux : on l'a fait suivre à plusieurs reprises, on l'a même arrêté et interrogé, mais les seuls détails qu'on est parvenu à découvrir sont les suivants : il est Anglais, il a habité longtemps Chicago et il possède des rentes. On pense que « Chicago Jim » gagne une moyenne de cinq milles livres par an rien qu'avec les vols qu'il organise aux dépens de la poste. Mais il s'occupe aussi, croit-on, d'escroqueries financières et de cambriolages ordinaires. Il est très élégant, cultivé, il voyage beaucoup, faisant de fréquents séjours à Paris, à Berlin, à Vienne et à Rome ; sa résidence préférée est la Riviéra. Il a été impossible de relever aucune preuve contre lui, depuis cinq années, c'est-à-dire depuis qu'on connaît son existence.

CONJURATIONS

ÉCHELLE

Le difficile n'est pas de monter le long de l'échelle de Jacob.
Le difficile est d'avaler l'échelle.

Monter sans avaler les barreaux, cela ne change pas un homme.
Êtes-vous plus intelligent au Gaurisankar qu'au niveau de la mer ?

Si vous avez avalé l'échelle, tous les anges de Jacob sont descendus en vous.

GRACE

...Comme on entend la pluie sur les feuilles avant qu'elle ne tombe.

RIEN

O mon Dieu, qu'est-ce que je vous demande ?
Rien, si ce n'est de me maintenir en humilité

MESURE

Il viendra un moment où l'on ne sera plus qu'un bouchon mou livré à la furie des courants, livré à tout cela par quoi on se sera laissé habiter.

Alors, une pensée, si nous pouvons l'avoir, nous suffira peut-être à nous délivrer.

Alors, une prière, nous pourrons mesurer l'élan de montée.

Mais aurons-nous encore la volonté de prier ? Aurons-nous encore en nous quelque chose à quoi pourrait aussi s'accrocher ce que nous nommons volonté ? Aurons-nous la pensée et la force de prier ? Peut-être vaudrait-il mieux prier tout de suite.

SALUT

S'agit-il de donner une récompense égale à des êtres inégaux ?
Mais, hors certain fonctionnement cérébral, sommes-nous inégaux ?

PENSÉES

Savais-tu que toutes les pensées sont des méditations ?
Savais-tu que tu te colores dans tes méditations comme le pain trempé dans le vin ?
Prends garde à tes pensées.

« KARMA »

Freud est cousin des propagandistes du Karma.
Attention au raisonnement.
Que dit Freud : que l'homme a tendance à réaliser ses images, qu'il souffre de ses images non réalisées, qu'elles s'éternisent en lui et le rongent.
Que dit le Karma : la même chose, à savoir que tout ce qui est en nous s'imprime en nous, s'y éternise, s'y retrouvera après la mort avec ses forces d'enfer et de félicité qui se joueront mille jeux d'addition et de soustraction.

Le contraire de Freud aussi car, en bon langage Karma, nos gestes s'inscrivent comme nos pensées dans notre balance commerciale.

Avec Freud, il suffirait peut-être de liquider par quelques bons stupres, meurtres, etc... toutes nos pensées détestables pour parvenir à la béatifiante innocence.

MAL

Le bien, le mal... Il n'y aurait plus de mal si l'on pouvait d'abord vous apprendre de quel côté est la joie.

Et ce qui donne joie.

POURTANT

Il y a deux choses qui ne sont pardonnées qu'au saint : la science et la joie.

(Je veux parler ici du Saint qui se tourne vers la lumineuse puissance, non de l'humble saint passif.)

BONTÉ

On leur enseigne la bonté. Déjà !

Je me dis : « On ne devrait leur parler de bonté que lorsque la bonté serait au seuil de leurs âmes. Parler tout de suite de bonté, c'est commencer par le plus difficile. C'est faire entendre une langue incompréhensible. Parle-t-on du Saint-Esprit aux premières communiantes ? »

Mais j'ai tort.

La bonté est un palais sans portes et qui n'a qu'un étage.

Il ne serait pas bon *de ne pas parler tout de suite de la bonté. De ne pas dire : un palais existe, qui vous est ouvert.*

Ainsi le pire méchant peut rêver de bonté.

CITATION

« 25 août. — Je viens de contempler le ciel. Quelle belle nuit !

« Seigneur, pardonnez-moi. Je suis mauvais. Aidez-moi à devenir bon et heureux. Seigneur, pardonnez-moi. Des étoiles dans le ciel. Bombardement à Sébastopol. Musique dans le camp. »

C'est de Tolstoï. Il a bien fait de parler de bonté. Je suppose qu'il est mort bon.

EXAMEN

Tu veux que j'invente une petite histoire ? Ecoute.

Le Grand Archange entend l'ange à qui il a donné charge des âmes humaines.

L'ange lit son rapport. Un peu inquiet, l'ange. Il craint de ne plus pouvoir les *sauver.*

Mais il propose un remède. « Seigneur, il faut abaisser la moyenne, *» dit-il.*

PROGRÈS

— Un homme cesse de prendre intérêt à sa marotte : astronomie, collection de timbres. Il a fait un progrès.

— Et si sa marotte est la métaphysique ?

— Peut-être. J'appelle progrès une vue d'horizon qui s'élargit.

CONJURATIONS

Ton intention est-elle pure ?
Ton but est-il sans orgueil ?
Ta compassion est-elle toujours vivante ?
Oui, dis-tu.

Alors pourquoi te cacher du bonheur comme d'une chose volée ?
Dresse ton temple aussi beau, aussi parfait que tu le peux.
Et n'aie pas la sottise de celui qui, au temple de Nikkô eut l'idée de faire une sculpture à l'envers pour éviter la jalousie divine et la malédiction qu'aurait attirées une œuvre trop purement sublime.
Quelle haute idée de la pierre sculptée et du génie humain !
Quelle piètre idée des dieux !
Va plus haut. Et encore ! Et ne crains pas d'être trop haut.
Tu traînes encore dans la crotte, O Saint personnage.
Ce n'est pas au-dessus de soi qu'il faut mettre les barrières.

VERITÉS

Il n'y a pas de faux dieux.

SOUVENIR

Demain, je ferai telle chose
Je dois me le rappeler.
Je me rappelle que demain je ferai telle chose.
Demain, c'est déjà du souvenir.

Fernand Divoire.

SPORT & C^ie

« Longchamp — cinq francs — Longchamp — cinq francs — Longchamp — cinq francs — ! » Les aboyeurs répètent inlassablement leur offre. D'immenses cars se gonflent de turfistes. Un énorme nuage d'espoir flotte au-dessus de la gare Saint-Lazare.

Chaque jour, malgré le soleil et la pluie, je vois ces gens optimistes se bousculer pour arriver avant la première course. La plupart d'entre eux brandissent un journal.

Je regarde ces hommes. Ils vont sur le champ de courses pour assister à six arrivées. La lutte dure à peine quelques secondes. Je sais bien qu'en réalité ils vont surtout pour risquer. Ils espèrent gagner et ils n'ignorent pas qu'ils ont environ quatre-vingt-dix chances pour cent de perdre. Il est inutile de leur faire remarquer que ce pourcentage est bien faible : ils le savent beaucoup mieux que quiconque.

Dans quelques heures ils auront tout perdu. Et le lendemain ils recommencent.

*
* *

Près de la gare Saint-Lazare, le dimanche on entend encore gueuler « Longchamp — cinq francs ! » et encore « Colombes, voilà Colombes ! ».

Les gens qui « prennent d'assaut » les cars automobiles, ces cars qui servent pour les mariages (plusieurs portent sur l'arrière cette inscription tentante les Mariages Modernes), tous ces gens essouflés sont les amateurs de rugby ou de football.

Les voyageurs discutent les chances d'une équipe et reprennent, à la façon des perroquets, les arguments vaseux des journalistes sportifs.

Quelques-uns ont parié, mais les autres vont à Colombes pour le seul plaisir de gueuler.

*
* *

Il y a encore les fidèles du Vel' d'Hiv ! Ceux-là sont les plus résignés. Aucun d'eux ne songerait à nier que toutes les courses de « vélos » sont truquées. « Du chiqué » ! disent-ils en souriant. Mais ils applaudissent quand même.

En pénétrant dans ce Vél' d'Hiv. qui pue le bois pourri, la sueur, le vin sec, on s'étonne de constater que cette « immense enceinte » est « pleine à craquer ». Et ça gueule là-dedans, tant que ça peut.

Des insectes tournent. On tire de temps en temps des coups de revolver. Et très loin, perdus dans la fumée, des types se battent pour le plaisir.

*
* *

Tout le boulevard est noir de monde devant le Cirque d'hiver. Il y a le mardi soir un match de boxe. Le champion du Nord défend son titre. Et avant le grand combat, des petits matchs... Depuis six heures du soir des « zèbres » font la queue avec l'espoir souvent déçu d'avoir une place derrière une colonne.

Au centre du cirque, sous une lumière verte qui fait mal aux yeux, deux corps ivres se jettent des poings à la figure. Ils sont si loin qu'on croirait les voir par le petit bout de la lorgnette.

Et cependant les populaires hurlent, tous, au même instant : « Vas-y Alfred » ou « Tue-le Gustave ».

Des singes se précipitent sur les boxeurs toutes les trois minutes et agitent des serviettes.

On éclate de chaleur.

Tous les spectateurs savent que le résultat du match est fixé à l'avance. Les boxeurs qui se tapent dessus le savent aussi.

L'enthousiasme est fou.

Les grands matchs ne durent souvent que quatre ou cinq minutes, parfois même quarante-huit secondes.

Alors l'enthousiasme devient du délire.

*
* *

Plus rarement la « foule sportive » va assister à un « meeting » d'aviation.

Les cent ou deux cent mille spectateurs qui de tous les coins de Paris se dirigent à leurs risques et périls vers Vincennes, ne voient absolument rien.

Parfois un avion, dans un bruit de tonnerre, apparaît puis va se perdre dans un nuage.

Les cent ou deux cent mille personnes hurlent de joie.

Les hauts-parleurs annoncent que le record de France d'acrobatie est battu. Les cent ou deux cent mille applaudissent pendant dix minutes.

Debout, les spectateurs attendent qu'il se passe quelque chose.

Parfois il pleut. Très loin on entend pétarader un moteur. Enfin la nuit tombe. C'est fini. Les deux cent mille spectateurs se ruent vers les autobus, les cars, les tapissières.

Ils liront le soir dans le journal les prouesses des aviateurs auxquelles ils auraient pu assister.

*
* *

Dans tous les pays du monde des hommes et des femmes n'hésitent jamais lorsqu'il s'agit d'assister à une manifestation sportive quelconque.

Il y a ceux, bien plus nombreux, qui ne peuvent pas se déranger mais qui sont plus passionnés encore, si cela est possible, que les spectateurs. Ils connaissent par cœur les performances, les records, les pédigrees, les carrières des champions qu'ils appellent le plus souvent par un tendre diminutif : « Toto... Gégène... l'écurie Cohn... Pivolo... etc... »

Il y a des gens, beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit, qui ne s'intéressent qu'aux sports. Et les statistiques prouvent que chaque année ces enthousiastes deviennent plus nombreux. Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour que ce nombre ne s'accroisse pas.

Un jour viendra où la civilisation européenne (il ne faut pas oublier les Etats-Unis et le reste de l'Amérique) sera uniquement sportive. Déjà le langage est farci d'expressions inventées par les journalistes sportifs.

Le plus grave est que le nationalisme s'en mêle,

Les hymnes nationaux sont des hymnes sportifs.

Vous entendrez parler à tout bout de champ, du muscle italien, de l'élevage anglais, de l'équipe de France, de l'aviation espagnole, de la combativité portugaise, de l'esprit sportif de la Suède, de l'Autriche, de la Finlande, des îles Canaries et du Groënland. L'impérialisme sportif.

Vive le sport, nom de Dieu.

Philippe Soupault.

Photo André Kertész

DEVANTURE

Photo André Kertész

LE BAISER QUI TUE

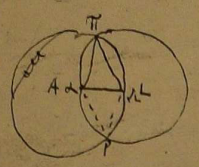


Fig 1, bass,

F, icoule en tristresse,

^ no 1, bass, Esaup's Cottages,

behalf of an oldest ablished ⁄rma of winebakers Lagrima and Gemiti, later on called by the unirish title Grindrugs og Nash, the One and Only, Unic bar None, of Saint Yves by Landsend corner, man — ship me Silver!, it must have been, faw!, a terrible mavrue mavrone, such a finalley, as flat as his fut, for whowhowho ? the poour girl, a lonely peggy, given the bird, so isoladed as Crampton's peartree (she shall curn bitter bed by ~~shirt~~ sweet of her face!), and short wonder so many of the tomthick and tarry members in all there subsequions ages tipped to console with her till the ives of Man', the O'Kneels and the O'Prayins and the O'Hyens of Cochlaunstown and the O'Hollerins, of Stameybooter Hollyboys, all, burryripe, who'll bay ? in jewelletry and kicky-choses and madornaments and that's not the finis of it (would it were!) — but to think of him foundling a nellika the second also clipt-buss where the kid and when he did, retriever to the last-escapes my forgetness ~~how~~ was it dustcovered on ~~Parse~~ or street ondown — for merry a valschood whisprit he to marry a illying earling; and to ~~follyon~~ to analyse that ambo's pair of bracelleans akwart the ~~Bar~~ — trying to amarm all of that miching micher's bearded but insensible virility into her limited (*tuff/tuff, qué tu es pitre!*) lapse at the same ~~slap~~ for towelling ends in their dolightful Sex-sex home. Somchow-at-Sea, (O little oily head, sloper's brow and prickled ears!) as though he, a notoriety, a foist edition were a wrigular writher neonovene babe! — weel, diarmuee and granyh, if that in what lamoor that of gentle breast rathe is intaken seems circling towards our yondest heaven help his hindmost and, mark me, ~~A~~agins to pear like it par my fay and there is no use for your pastripreaching for to cheesse it, bither or praying fresh fleshblood claspers of Young catholick throuts on Huggin Green to take warning by the prispast, why ?, bycows they wonet do ut; and an you could peep inside the cerebraliised sancepan of this fer goodfornobody you would see in

for the locustth instant

F, if the dioreins in Spice and Westend Woman are our indices,

Rout.

Waterlow

marry

rollyon

With his sinister

O He Must Suffer.

With a pigon, Jacun Jrunc and a croak click' cluck.

And my faccade kink and kurkle trying to make keek peep.

since a foot made you in dimentionable! My Lourde! And a superposition!

My Lourde! You must come nearnear for fun? Let's have at it! Pink! We carefully if she pleats, lift by her hem like thousands done before) the maidapron of our A. L. P. fearfully, till its nother nadir is where its naval's narrex will have to beandbe. Waaaaaa. The! Pla! And the redneckly maiden of the stream's your muddy old deltaffor you now. Not first of all usqui- literal brignions and Allaph Quaran's bell und bier. Quicks herit hassyending. O, dear me, look at that now! What a quincidence! As Ollover Cromleck said when he slepped over his graunyamother. But you're all mooxed and gaping up the wrong palce. You blessed simpletop domefoot! You must lap down the blushing reflection below. This! Well, well, well; well; well! O Dee, O Dee, that's very lovely! very lively entirely! You know, you were always one of the bright ones, fakes. You know, you're the devil's own smart gossoon, so you are, hoax! You know you'll be damned, so you will, but you will be, carrotty.

Whereapool, gayed that he would have ever the lothst word, with a sweet me ah err eye ear magic to reat from the jacob's and a shypull at the slidepage would and dissing. P. Kevin wont to nibble his mum to me in bewonderment of his chipper chutlor's graffiking Cyclopes after trigamies pursuiting their selves and godolphing in fairlove to see, around the waste of no land's browne jesus (thur him no quartos!) till that on him so poorrin sweat the juggaleer's veins (quench his quill!) in his scrag stud out burstright tamquam taughtropes. From this misbelieving free maker to his non credible fancy flame. Ask for Bosthoon, late

F This it is an her. You see her it. Which it is whom you see it her het.

F one of these invornal days

Inequal to yourself and unequo to another

for Mass, pray for blaablaablack sheep! (Sure, you could rite any pippap passage, Eye bet, as foyne as that moultylousy Erewhig, yerself, mick!) Dear and he went on to scripple gentlemine born, milady bread, he would pelt for her, he would pine for her, how he would patpun fun for all with his frolicky frowner

F, the no niggard spot of safety valve,

F, its a his

F Quef!

F holy

F as if you was seeheeing a ghoats,

F dampned

F nibbleh ih

F threeingles

F to fress up the rinnerung and to ate by Hart,

F peacemaker peacemaker

F own consciously

With his muffletee cuffs

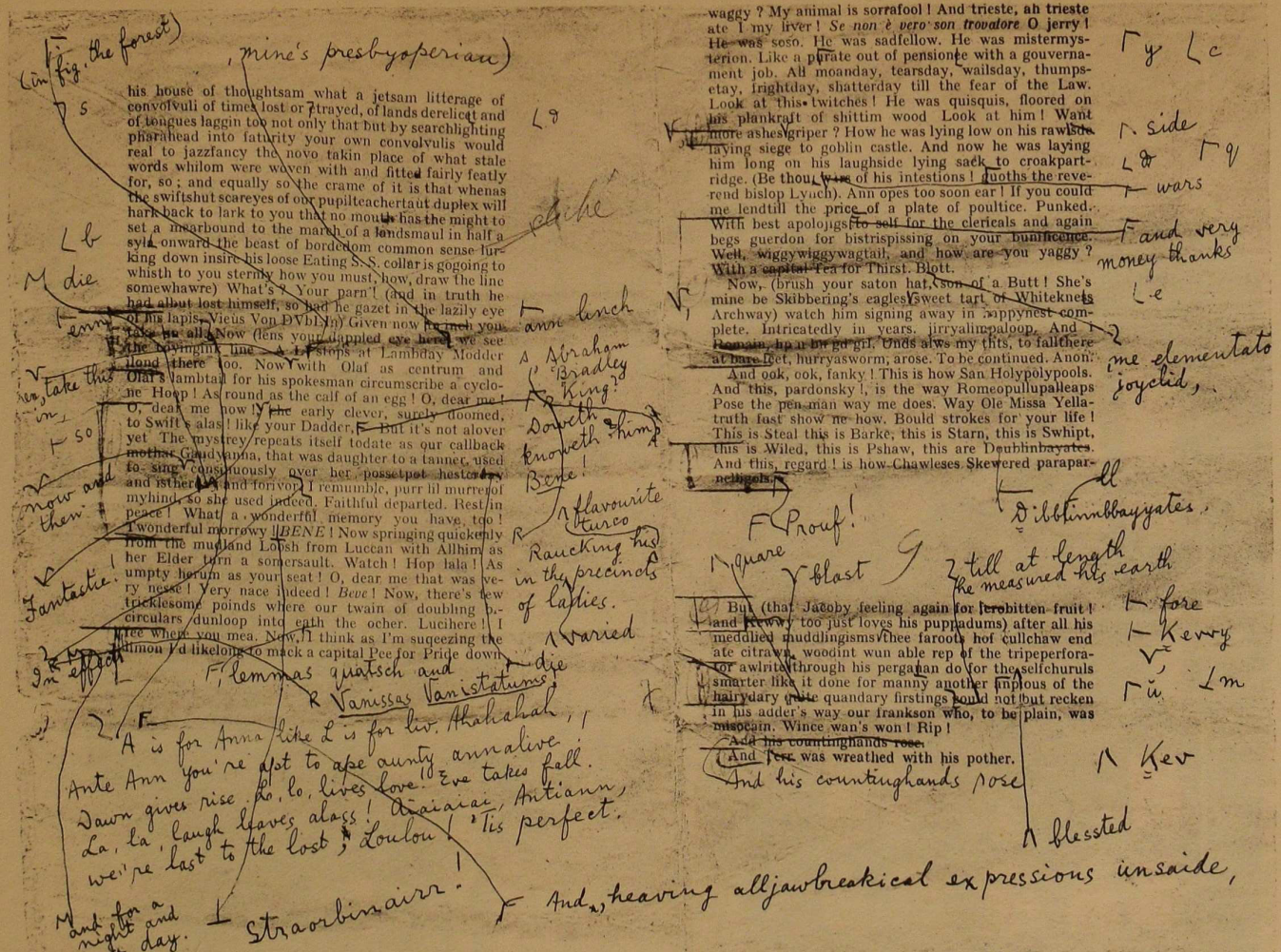
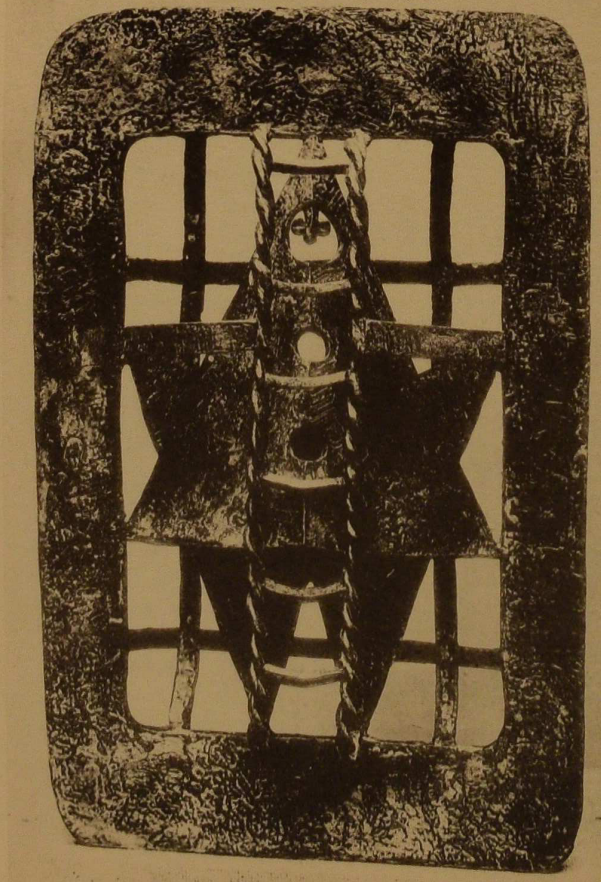
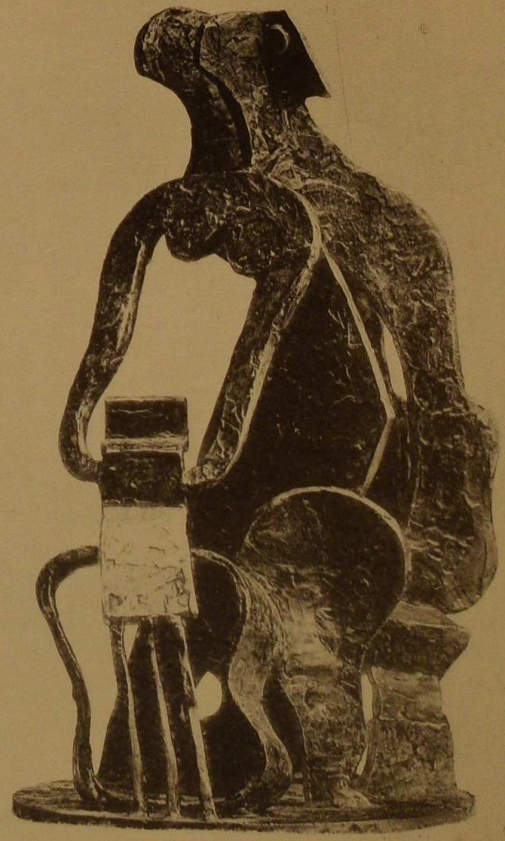


Photo Barry

Épreuves de WORK IN PROGRESS de JAMES JOYCE





DEUX SCULPTURES de JACQUES LÉPCHITZ

PETIT LABYRINTHE HARMONIQUE

CELLE-LA QUI INVITE ASSISE

Notre ami nous avait donné bien du souci. Tout le mercredi il avait fait des imitations avec des masques, quelques-uns à têtes de bêtes ou de dieux. Au début c'était amusant, même intéressant. Nous étions loin de prévoir ce qui allait arriver. Cependant à trois heures — trois heures de la nuit — il bavait encore dans ce carton. A plusieurs reprises D. m'avait regardé, et je commençais à comprendre. Je n'avais pas mangé, D. non plus, ni personne. Il n'y avait rien à la maison. « Je m'en vais : je meurs de faim », avais-je déclaré. Lui continuait toujours. Cela devenait inquiétant, au surplus insupportable. « Je m'en vais » — « Attendez, je viens avec vous ». Son masque s'était cassé en deux et il écumait dessous.

« Pourquoi vous mettez-vous dans de tels états ? » lui avais-je dit dans l'escalier. Vite, il était remonté prendre des poignards empoisonnés qu'il avait mis dans toutes ses poches. « Pourquoi ces poignards ? » Il m'avait regardé avec une flamme sombre.

Au restaurant ouvert toute la nuit j'avais mangé seul. Lui avait déclaré ne rien vouloir prendre. « D'abord je n'ai pas d'argent »... « j'en ai très peu. Mangez »... « Non, mangez, vous : moi je ne mange pas. La nourriture me fait horreur. »

Cependant, petit à petit, comme il voyait venir les gélatines appétissantes, il s'était décidé. Il avait aussi bu un peu.

ORANGE BLEU ET OCRE

Le lendemain, j'étais revenu, et il était encore dans le même état. Continuellement il sortait de ses bagages des palmes ou des étoffes et il mimait le παρακαταπογή de Bornéo, William Smith, Mistinguett, Dranem, enfin tout ce qu'il avait entendu dans sa vie. Il était pénible. — et D. éprouvait le même sentiment. — de voir un être si beau s'échauffer pareillement. Mais le 14 cela devait changer. Brusquement, à partir de neuf heures, il ne fut plus possible de lui tirer un mot. Il était devenu de la couleur de la terre. Le grand sommeil noir avait replié ses ailes sur lui et il nous regardait comme un animal qu'on dérange. Enfin le 15 il disparut.

Paris est une ville incomparable. Il suffit de savoir parler. D. est un véritable monsieur. Vous dire ce qu'il se dépensa en téléphones, en visites aux différents districts ! Partout on le reçut admirablement. Avec moi il n'en aurait pas été ainsi. Dieu sait comme j'aurais balbutié ! On m'aurait — cela est hors de doute — demandé à quel titre je faisais ces démarches ; on m'aurait demandé mes papiers, et je n'en ai pas — D. non plus, lui, non plus — et j'aurais été bien embarrassé. Avec D. il en devait aller tout autrement.

Le 16, donc, nous eûmes ces nouvelles qu'on l'avait retrouvé assis sur le bord d'un trottoir, dans un état d'amnésie complète. Il s'était laissé mener au poste où on l'avait doucement fait asseoir ; et il était resté là six heures, ne disant rien, au milieu de ces messieurs aimables, entrant, sortant, s'offrant entre eux et lui offrant, aussi à lui, des cigarettes, mais il secouait sauvagement la tête ; après quoi une infirmière mandée par ses parents était venue, l'avait emmené à l'hôtel, puis en train de luxe, immensément vite à travers des sables,

des saules, des viaducs tourbillonnants, des villes de briques et leurs banlieues à fours à chaux à n'en plus finir, des prés, et puis ce brusque et implacable remous noir : les sapins, des heures, des heures, et puis des bouleaux et puis des cèdres, jusqu'à ces lieux de sable blanc où le renne galope maternellement quand le train passe ; et encore ce n'est pas là puisqu'on va en train dans le bateau et que ça recommence.

LE MARAIS OVI DESCEND

Privé de ce compagnon, je ne savais que devenir,

Le soir, poutant, j'avais brossé mes habits pour aller au Français voir *l'Avare*.

Il y a dans ce quartier trop de galeries donnant sur des cours et d'autres par trop de furtives rues fauves où le goudron incendie l'âme. Certaines de ces cours sont à moitié commercialisées, c'est-à-dire qu'il y a encore ces bouts de pourpre et ce cuivre immuable des clubs depuis Bonaparte ; et alors là c'est fermé ; mais aussi, tout de suite, des caisses, le gaz, des enfants jouant à la balle à la lumière.

Allant ainsi et découvrant toujours, l'âme ardente, je m'étais insensiblement perdu mais je ne voulais pas demander ma route. J'avais aperçu tout d'un coup la Lune charmante, et mon esprit, ascendant de moi-même, s'était installé dans la fraîcheur ; et je m'étais alors senti si bien que, renonçant à voir *l'Avare*, je m'étais demandé ce qui avait bien pu m'entraîner à faire cas de ces spectacles fétides (non Molière : ces actrices à rires d'actrices et surtout cette méconnaissance des typographies à odeur où les *s* sont comme des *f* : (.. *Elle fort... fois affusurée Fraffine de ma reconnoiffance... ces foins pleins de tendreffe que vous fites éclater après m'avoir tiré de l'eau, et les hommages affidus, etc.*)

J'avais vécu cela entièrement étant petit. Qu'est-ce que j'avais à recommencer modestement avec ce monde faux ? Où avec ces élites,

ces jeunes arrivés tard et sans rien, me croyant trop heureux, me faisant la grâce, avec leurs coqs, leurs pierrots russes, leurs petites sucreries élégiaques, leurs choses *à la page* ou *plus à la page* moi qui ai un lieu, une vieillesse d'autres, des thérébinthes, d'immenses biens, des flottilles de lourd cèdre où passent de fantomatiques fastueux poissons, au fond de la mer, mais qui suis ailleurs, seul avec ce plectre à faire chuter les étoiles ; ne voulant pas, ne pouvant plus, me laissant vivre : de rien : de bonjours, de bonsoirs, de verres et de réciprocités de verres à droite et à gauche, de bouts de pain trouvés chez moi sous des caisses ; m'avilissant, me faisant aimable alors que je suis tueur, me faisant pittoresque alors que je suis roi ; allant dans des endroits affreux, buvant des mélanges qui se payent des prix fous et que personne n'aime, vivant mal et pauvre et sale dans un tout petit logement où j'entends le bruit de tous les gens qui vont au cabinet ; enfin devenant rangé, content de peu, aimable par désespoir, élogieux, paraphraseur, complimenteur, accompagnateur, victimes de gens croyant se tromper, ne m'accordant pas le droit de n'être pas arrogant, m'invitant à dîner, ne m'invitant plus à dîner, me faisant grâce en me réinvitant à dîner, me présentant à des grandes dames, à des vraies, à des fausses moins vulgaires que les vraies, à des êtres tyranniques dans la débauche, me faisant passer la nuit dehors, insulter des cadavres, payer, de guerre lasse, des porte-manteaux, des riens sauvant l'honneur et accomplissant ma ruine.

Telles avaient été les années 1923, 24, 25, 26.

GRANDE GRILLE

Qu'est-ce que tout cela. Me sentais-je le moins du monde atteint ? J'avais retrouvé un frère pendant trois jours.

Je m'étais ressaisi, regardant tout, comme lui avec ses yeux neufs.

Hélas ! Il ne fallait pas, car il s'était dissipé, fondu, entré en bouillie, comme sur l'injonction d'une fatalité méchante, m'en donnant au préalable l'avertissement par ces masques, ces danses, puis le faisant disparaître atrocement. Et alors je n'avais plus eu que celle-là qu'on voit par-dessus le toit dont le sourire est la croûte du lait ou bien des cratères, tournant toujours et recouvrant un peu, beaucoup, passablement, pas du tout, avec le temps qui recommence, son blanc visage qui fait s'éventrer les poètes et les chiens, mais qui ne veut rien dire, qui ne doit rien dire.

TÊTE ET QUEUE DU DRAGON

Ce n'était pas le désespoir. Après avoir marché longtemps je l'avais encore revue. J'avais alors compris que si elle n'a pas le droit de répondre, nous avons, nous, lui supposant une compassion, celui d'élever vers sa blancheur, un torrent de choses rimées et tendres.

Et j'étais dans cet état ; et, ces choses, il aurait bien fallu les écrire, car je n'ai le don d'expression qu'à de très rares moments. Aussitôt cela vient, aussitôt cela fuit. Mais je n'avais pas mon encrier portatif. J'avais bien un tout petit crayon. Je l'avais avec du tabac dans ma doublure. Et, en faisant un trou dans le satin, j'avais réussi à l'extraire, mais il aurait fallu le tailler, et je n'avais rien. Alors avec les dents j'avais essayé. J'avais réussi à dégager la mine. Aussitôt elle avait fui.

Je n'avais pas essayé de chercher par terre. Quand je fais cela je ne trouve jamais.

D'ailleurs, m'étais-je dit, quelle folie que d'écrire ? Écrire pour qui ? Écrire pour quoi ? Écrire des pièces ? Il y en a déjà. Des nouvelles ? Il n'y a rien de nouveau. Et puis, dans ce terrible quartier sourd, noir, est-ce que l'on écrit ? Et même ailleurs est-ce que le

monde n'est pas plein d'êtres d'une valeur immense qui pensent, agissent, aiment, tuent et qui n'écrivent jamais ? Dans le fond n'est-ce pas toujours par vanité, pour montrer que l'on est peuplé de séraphins et que d'autres n'ont pas cela ? Est-ce que d'ailleurs, ce calcul n'est pas faux ? Tels ou tels ne se sont-ils pas ridiculisés pour les générations qui vont venir ?

Est-ce que les grands éducateurs ont été des littérateurs ? Est-ce que Cicéron, fin de compte, n'a pas eu la tête tranchée sur le trou des cabinets ? Enfin celle-là dont l'hilarité suave est des cratères, n'en a-t-elle pas vu de toutes les couleurs, quand trente-six billions de trilliards de fois qu'il y a eu des êtres — des esprits chutés de Dieu liés à des corps de bêtes et que peu à peu, dans ce mélange, ils ont réinventé les encriers — divers impressionnismes et romantismes et classicismes, textuellement aux mêmes degrés, ont perdu et repris consistance ?

DESCENTE DE LIT

Un peu honteux mais humble et alors meilleur, j'avais laissé retomber ma tête en arrière comme quelqu'un qui sait qu'un visage indicible est sur lui et qu'il n'a qu'à faire un mouvement pour sentir des lèvres et des paupières de feu blanc battre sur son souffle ; mais un nuage venait de l'entamer. Le ciel n'était plus qu'une tôle féroce.

VOLUTES NOIRES

Bien plus loin il y avait un homme qui parlait tout seul. Cela n'a rien d'effrayant. Cela le devient quand un autre homme, venant en sens contraire, et que l'on quête involontairement des yeux pour être témoin se trouve aussi parler tout seul. Qui est-ce qui me

répond que moi je ne vais pas me mettre à vaticiner ou à brusquement tomber et perdre la mémoire, sans que pour moi, il y ait aucune chance qu'une abbesse de l'ordre du Saint-Sépulcre, à croix rouge orange et ocre, vienne jamais me chercher pour me guérir... afin que je recommence.

NOS LIONS ASSIS SUR DES BOULES

On voit : *Rue du rosier.* On lit : *Restaurant* en lettres de mauvais jaune de tristes chameaux se sauvant en arrière. Une étoile est la plus fine de l'éternité. Le passé fond. Ah ce que nous chantions : *sicut plantatio rosae in Jericho.* Nous étions frais comme l'aurore, frisés comme des papiers de manches à gigots.

L'homme continue :

« — Je sais bien... Oh je sais très bien... Vous êtes tous très forts... je vous remercie quand même... Je vous dis merde.... L'enseignement c'est l'enseignement.... Oui c'est oui... »

C'est devant le Temple des billettes. Tout ceux qui ont été par là savent qu'il y a un banc. C'est là qu'il est assis, et il lance des grands gestes là où il n'y a rien.

Une femme et un vieillard traversent la rue. Ils tiennent à peine. Leurs enfants, princiers — le respect de l'ivresse et, dès cet instant une initiative improvisent ce miracle : la tenue — marchent à distance. Ils tiennent des clefs qui sonnent et brillent.

Si les autres s'arrêtent (c'est quelquefois très long), eux aussi s'arrêtent, sans discontinuer de parler de choses à eux qui ne sont nullement du désespoir de leurs parents mais de toute la vie, dans un français alerte et correct.

Plus la nuit avance, plus il fait lourd, plus on se sent étreint comme si d'immenses bêtes feutrées voulaient progressivement vous ôter le sang et vous tuer.

On veut fuir. On appréhende le moment où l'on n'aura plus le sens de le faire. Et puis fuir c'est abandonner cette chose précieuse et douce et fine plus que tout ce qui est précieux et doux et fin qu'est Paris à ce moment énorme. Cependant mourir, la nuque plantée dans un tesson d'eau minérale tandis que la Vierge aux voiles sorbétiques vous aspire, n'est pas encore ce qu'il faut.

Je sais une gare. J'ai l'heure précise d'un train : un but ; retirer ma belle bicyclette bleue laissée en consigne en banlieue.

Eh oui, tout à coup, l'idée de grands frais qui s'accumulent m'irrite. Béni soit Adonaï qui a mis dans le cœur de l'homme la colère de ses intérêts qui le fait vivre.

Je pars. Je dors un peu. J'arrive.

LA TERRE

Il est minuit trois quarts. Je donne mon récépissé à un homme qui tourne des disques dans le lizeron. Il me remet cette bicyclette qu'il faut gonfler ; et, alors, tout de suite, je m'élance sur un chemin bitumé, bordé de tilleuls, jusqu'à un carrefour où croise une chaussée d'ancien pavé royal.

Bientôt après, le bitume recommence. Il est exquis. Le rouleau vient de passer.

Les blés célèbrent Dieu La Lune jette. Voici cinq villages et, après, dans la vitesse qui ne coûte rien, une forêt, des cressonnières, un viaduc où passe tout petit, à cause de la lune qui le communie entièrement, le train (A Quahuatexil-de-Santa-Luisa, le contraire, exactement, se passe : c'est le train qui stoppe et reçoit des mains d'un évêque indigène l'hostie petite et ronde qui est le vrai corps de Dieu fait homme).

FRANCE

Autre village.

Une place, un débit de tabac, une église, une mare.

C'est là que, stupide d'air, je me suis arrêté. J'essaye de résumer, Je m'asseois sur le mur de la mare. Je roule une cigarette. Je fume. La lentille de la mare est si épaisse que la pierre que j'essaie de lancer s'y pose et reste.

J'admire ma bicyclette. Elle n'est plus bleue. Elle est de marcassite. La lune est si ardente que je vois très nettement sur le cadre ses armes bien peintes qui sont celles d'une ville pleine de podestats de pierre pleine.

Ce petit héraldisme m'enhardit. La porte de l'église n'est pas fermée à clef. J'entre. L'harmonium aussi est ouvert. J'ôte une fourre de soie brodée qui recouvre le clavier. Je tire le faux bourdon : je tire la harpe éolienne. Je tire aussi l'expression, afin d'avoir le souffle sur le bout des pieds. Je me sens très coupable d'oser toucher ces choses.

J'ose néanmoins jouer. J'écoute ce qui sort. De très beaux sons, dans une haleine de poussière et de vieil os, retrouvent le credo de Lully qui est du plain-chant vécu : du plain-chant de routes, de blés, de chevaux, de rivières. Une ancienne odeur de pain bénit m'approuve. Aussi une tête polynésienne blanche qui depuis neuf siècles de vivants et de morts tient la voûte.

Il est certain que personne ne m'entend. Le village entier est livré à la lune. S'il y a quelque part des habitants, ils dorment et si profondément que leur présence n'est pas plus à redouter que s'ils étaient en rooking-chair, en train de se balancer dans les canaux de la planète Mars.

ΙΠΠΟΔΙΑΚΚΟΝΙCCA

De grandes meules, des moulins à vent français (pas pittoresques : élégiaques, cendrés, bien remuants, comme dans une histoire de carrosse et d'ogre allant par des accès argentés aux plus vieux secrets de la terre). Il y en a en grande multitude. Quelques-uns sont abandonnés.

Un arbre cassé barre la route. C'est l'aurore. Il est plein de petites poires. Faute de mieux elles sont exquises.

Un peu plus loin je prends du repos dans une cabane qui est la gare d'un petit chemin de fer à écartement Decauville. A part un bélier dans une cage, il n'y a personne. Je dors bien.

Ce bruit qui me réveille ce sont des caisses à lait que des garçons de fermes qui doivent être suisses jettent avec brutalité, en sifflant des airs, à un seul endroit qui est celui où s'arrêtera le wagon qui doit les prendre. De fait j'ai à peine le temps d'allumer une cigarette qu'un guichet craque faisant apparaître une tête sublime.

— Mademoiselle.

— ...

— Mademoiselle.

— Hé ?

— Voulez-vous cette rose ?

(C'était une rose artificielle blanche que j'avais trouvée dans l'harmonium.)

— C'est pour enregistrer. Attendez je vais vous donner la colle.

— Non, simplement, je vous aime.

Il n'y a pas de demoiselle. Dulcinée est une image bien encadrée clouée au mur. Cette voix qui parle existe, mais appartient à une casquette d'un homme qui écrit sans lever la tête. Il n'a sans doute pas entendu. Ce qu'il a compris se continue.

— Et puis il faut absolument une étiquette. Si vous n'en avez pas je n'en ai pas... La colle est dehors.

Juste à cet instant le petit train arrive, plein de vapeur à l'arrière et à l'avant dans des fleurs jaunes.

LA FOIRE AUX TÊTES

Je place moi-même ma bicyclette dans le fourgon pendant que les Suisses font dégringoler le lait. Il y a par terre le *Matin,* le *Journal,* le *Petit Parisien,* le *Petit Journal.* Un gamin qui a une trompette en compte vingt-cinq de chacun et puis part pour les villages. Je veux en acheter un. C'est impossible.

Les chemins de fer Decauville ou à voie étroite ont ceci de particulier que les gens ne sont pas disposés comme dans les trains ordinaires ; ils sont afflanqués les uns aux autres.

Nous avons assez grimpé et sifflé ; maintenant c'est la descente, et comme la voie est vieille, ils oscillent tous tellement qu'ils ont l'air de rire ; mais on remonte, et je vois qu'ils sont du plus grand sérieux.

Il y a là tout ce qu'il faut pour un grand drame humain. Il y a un notaire, un prêtre, un marin, un monsieur de fond de ville, une dame de même, un docteur, un kabyle, une fille rose et jolie, trois gamins à franges d'ébène et à tabliers noirs qui ont l'air de fils décapités régénérés par la République, une femme écarlate, une autre sèche et pincée, un muet, deux muets, trois, quatre, cinq, six muets. Il paraît que tout le wagon suivant est plein de muets.

— Où vont-ils ? Peut-être à un congrès ?

Je viens de m'enhardir et c'est une question que je pose à ma voisine qui d'abord me regarde et puis se met à parler abondamment, mais juste à cet instant, le train descend et se met à osciller terriblement ; si bien que je ne comprends rien sinon que

tout ce monde est d'une gaîté folle, ce qui, je le répète, est illusoire, même complètement faux, puisque maintenant l'on remonte et que cela cesse, et que jamais l'univers n'a été plus grave.

Ma voisine parle encore mais c'est la suite d'une parenthèse dans une parenthèse où l'idée du début est aussi inexistante que le don oratoire chez ces muets dont je renonce à savoir le motif de leur affluence vers un point qui n'est pas celui de ma destination. Car c'est ici une halte, où encore des journaux partent et où je dois me précipiter pour empêcher mon véhicule de continuer.

Et aussitôt comme le train s'en va, me laissant dans la solitude et que je gonfle mon pneu d'avant qui perd toujours, je me souviens que celui d'arrière contient de l'air d'il y a six mois dans tout autre pays de gros joncs où les grenouilles secouent le ciel tandis que, comme par des fils, un petit navire se grée dans une bouteille : Bételgeuse, Rigel, Belletrix, et le baudrier, amenant Orion suave à voir.

PILE ET POINTE RENVERSÉE

Des loutres, des hermines, des putois, *ie ne sais quelles bêtes,* font que les broussailles frémissent, et au loin, comme dans un gobelin reprisé par soixante demoiselles au tic tac d'une pendule, il y a ce bon meuble exposé aux vents qu'est la cathédrale de Gabriel.

Je pourrais être à Orléans tout de suite, mais d'abord je n'y ai que faire, et ensuite j'aime mieux aller là où je vois des oriflammes et c'est une piste dans des framboisiers et des arbres un peu en ficelle autour de maisons à un ou deux étages, à pisé ésotérique, répondant assez à une idée qu'on peut se faire de petites maisons de mages modernes. Car il y a des mages, et c'est très sûr, et c'est toujours dans ces banlieues de villes de second ordre, qui n'ont

l'air de rien, où on se sent tout à fait désolé quand on descend pour deux heures. On reprend le train et alors on voit ces maisons, et on se dit qu'elles ont bien l'air de maisons de mages ; et ce qu'il y a de plus curieux c'est que c'est vrai. Il y a bien là de ces bougres qui lisent le *Voile d'Isis* ou de ces livres de la Renaissance beaux à voir, mais qui, traduits, sont la déception même. On se représente ce qui s'est passé. Un quinquagénaire vaguement défroqué que des filles disposées à se métamorphoser en descente de lit pour le servir appellent « maître », ou bien un trop jeune homme aux intonations fatidiques, montrent à un éditeur, d'un index d'albâtre, un vieux gros livre. « Un jour ou l'autre il faudra traduire ça. » L'idée étant lancée, on laisse peut-être passer du temps, mais un jour on s'y met. On se relaie, on abandonne, on s'y reprend.

L'éditeur — c'est une mèche grise ployée sur un arriéré — dans le fond, s'en fout. Cinq ou huit années après un texte, mis debout n'importe et par n'importe qui, voit quand même le jour en l'espèce d'un volume à 14 francs fermé par une ficelle. On se saigne : on l'achète : on se jette dessus pour happer la grande énigme. Ce n'est rien : ce n'est qu'une puissante odeur de colle et un trop beau papier. Le texte est une phraséologie moralisante : pas du tout ce que l'on croyait : des rapports établis par analogie discursive (Vénus — grain de musc — Vendredi — myrthe — colombe). Le mage se fatigue. Les pentagones ratent. Les digestions d'eau de pluie demandent des précautions, infiniment de temps, et ne démontrent rien d'autre que de la suie, des ailes de moucherons et de la vase. Voilà pour la magie blanche. Quant à la magie noire, elle compromet gravement, s'il en a une, la conscience de celui qui s'y adonne et, pour consolation, elle rate aussi, car pour faire, blanche ou noire, de la magie, il faut une simplicité originelle ou des contacts occasionnés par les circonstances — une petite pierre côtoyée à droite au lieu d'avoir été côtoyée à gauche, ou bien

l'inverse, ou bien l'inverse de l'inverse — qu'il ne m'appartient, à moi, ni d'indiquer, ni de décrire. On n'est pas mage dans la mesure où un romantisme vous y pousse. On est mage ou on ne l'est pas. Le plus souvent on ne l'est pas. Ceux qui, à notre époque, en prennent le nom et en font une raison sociale ne sont quelquefois pas de mauvais bougres ; mais ce sont bien souvent des insuffisants et des raseurs. Cependant comme, à notre époque, il faut vivre, la plupart sont obligés de faire aussi autre chose : par exemple de la copie. Certains ont des Remington superbes et sont très maniaques en ce qui concerne leur entretien. L'on passe entre ces jardinets et l'on entend : « N'efface pas ; tu tiens mal la gomme : tu fais tomber des déchets dans la machine. » ...Ou bien ils s'adonnent à la petite agriculture, à l'élevage du lapin, ou à l'industrie assez productive de la réparation des timbres-poste. Ce ne sont pas nécessairement des célibataires. Volontiers ils ont des femmes qui adornent des crédences d'un coin d'étoffe « orientale » ; des filles qui lisent dans le tram ; des garçons en futaine, très pâles, qui parlent féraille avec d'autres sur des talus. Et aussi quelques-uns sont musiciens. La vierge, ma foi, c'est Isis, c'est Kouang-yin : c'est l'éternel féminin. N'importe quel motet frankien fait l'affaire. Alors c'est cette musique d'harmonium que l'on entend dans les framboisiers quand les voies ne sont pas libres un peu avant d'arriver aux Aubrais.

Là où je suis, il y a de l'eau, du liseron écrasé par terre. Des messieurs à moustaches café crème qu'on voit ont l'air de surveiller un virage. C'est que c'est aujourd'hui le grand jour du circuit. Les oriflammes aux couleurs rouges et jaunes — ce sont celles d'Orléans — ont été mises là pour signaler aux coureurs un passage d'itinéraire difficultueux.

On me prend pour un coureur. J'ai le tort de dire que j'en suis un. Cela m'oblige à fuir à tire d'ailes des visages et des choses au milieu desquels j'aurais voulu rester.

Voici la Loire.

Plutôt que cette route qui la longe, je vais prendre un sentier qui rejoint le canal en s'écartant légèrement vers le Nord.

ELEPHAS EUROPEUS

Le jour s'affaisse. De suaves petites étoiles commencent à naître. Le sol est invitant, fardé, aimable, élastique, lunaire. Ou bien c'est moi, et alors je suis dans des dispositions extraordinaires, ou bien c'est ce grand frémissement subit d'en haut des peupliers qui n'est pas des oiseaux mais le vent que je ne sens pas parce que je vais avec, qui me pousse et fait que je vais si vite.

Aucune fatigue. Cela pourrait être éternel. Je suis un cristal qui ne respire pas : qui existe — c'est l'intention — ; le reste qui était fendu pour récupérer, obligeant à un rythme d'esclave, est aboli. Par le bas, je reste animal, mais je suis une boule. J'ai frais aux cuisses. Je n'ai plus besoin de voir. C'est adorable. J'ai aussi un peu peur. C'est adorable. Je vais excessivement vite.

Un bruit, le seul, à part ce torrent momentané des feuilles sur quoi éclate la lune, est ce grincement mutuel — sexuel — de deux bois profondément encaustiqués, l'un, ocre, de vieux miel de frelons, l'autre grenat comme le porphyre de certaines gaules des saules, et c'est mes jantes. Je suis heureux de ce siècle, heureux de ce sable, heureux de ma selle Brooks aux exquis craquements.

Il y a tout le temps une alanguissante odeur salubre de roseaux qu'on brûle, et c'est des tas, on les voit bien, c'est environ tous les 800 mètres, mais il n'y a jamais personne.

Je suis, moi, de temps en temps lancé en l'air, quand il y a des ponts et que le sentier qui suit l'eau, brusquement, remonte ; alors il y a la route — deux mètres de plat — et, sans avoir pédalé, du même élan l'on redescend et l'on file.

Et voilà maintenant que je suis obligé de mettre pied à terre. Quelque chose arrive. Je dois me garer aller sur l'herbe. C'est une jument dont on n'entend que le bruit d'une chaîne : une jument et un petit monde qui tire. Le chaland est vide et va vite. A l'arrière une somptueuse plante à fleur que la décoloration de l'astre fait noire mais qui, de jour, doit être de cet opulent vieux rouge portugais triste de tout ce qui chante les siècles sur les routes des eaux depuis Mérovée.

Ce n'est rien : c'est prodigieux.

Comme ils virent, légers, une tenace exhalaison de ce seul géranium solennise toute la campagne. La lune, assurément, a envie de faire un poème, mais comme elle ne peut, elle se fait si grosse et arde si fort avec un gros visage suintant si complètement humain que c'est effrayant, qu'ils se hâtent et on ne les voit plus.

On file encore, longtemps, des heures. Il n'y a plus cet exhaussement subit : plus de ponts. Le silence est énorme.

Je ne crois plus que c'est le vent. D'effort, je n'en produis plus aucun. Je me sens positivement aspiré, bu par la nuit.

Oh ! mais c'est brusquement plus compliqué. Il faut passer des planches, enjamber un mécanisme. C'est que c'est ici un de ces lieux à niveaux différents où plusieurs canaux se rejoignent. Au centre il y a une espèce d'île, une maison, petite, citadine, des œillets, une niche à chien, un beau petit canon. Tout est propre. Je suis étonné de ce gravier. Quel indicible œillet blanc doit être la fille de l'inspecteur ! Une chaîne sort de la niche à chien où il n'y a rien que l'ombre. Une casquette fluviale a été oubliée. Je bondis sur mon cycle et file de là par un pont où les planches détalent comme des aigles qu'on expulse à coups de canne.

La solitude n'est plus absolue.

D'autres cyclistes croisent. Des êtres bien étranges comme ce vieillard avec un sac qui récolte des orties secret d'une énergie

terrible ; ou ces trois hommes et cette dame qui vont vite sans lanterne et qui ont de dangereuses cannes à pêche qui dépassent. Je suis obligé d'aller à pied car je crains d'en rencontrer d'autres.

C'était jusqu'ici la demi-forêt. Maintenant le noir se fait terrible. Je ne puis savoir que le sentier existe que parce qu'il y a un mince ruban qui fait comme un sentier de lune aux cimes des arbres. Je dois pour avancer, regarder tout le temps en l'air, et si je perds ce point, je vais dans les ronces. Au contraire, en faisant comme je dis, je sens que le sol est toujours net. C'est bien le sentier.

Quelquefois il descend, ou bien il monte mais rarement ; je sens plutôt que je descends.

MAUPERTUIS

Le ruban s'était fait tout à coup assez large. Maintenant c'est la nuit absolue. Faut-il continuer ? Oui car il reprend. Bien mince, mais il reprend. Et on descend toujours.

On parle ou on batifole dans les ténèbres. Non, c'est ma respiration. Je ne respire plus. Mille petites voix cessent.

Je reste encore un instant. Rien. Je continue.

J'éprouve maintenant la sensation de remonter.

J'arrête. J'écoute. Je continue.

Quelquefois je me cogne à ma pédale et j'entends ce moulinet de billes qui fait un bruit dénonciateur. Il faut que je fasse bien attention.

CHE VUOI ?

Il n'y a pas à s'étonner que quelqu'un vienne en sens contraire. Mais je me demande si c'est un homme. Ce fracassement annonce un déplacement formidable.

J'attends, l'âme appauvrie.

Cela s'est rapproché. Cela s'est tu. Longtemps.

Nouveau bruit de branches : cette fois tout près. J'ai entendu souffler, foncer. Je distingue des pas énormes.

Qui est-ce ou qu'est-ce que cela peut-être ?

Il est évident qu'il s'est arrêté et que c'est tout près. Qu'est-ce qu'il pense ? Qu'est-ce qu'il veut ?

J'attends un quart d'heure. Pas de bruit.

Je me garde bien de respirer, ni même de penser. Je me garde bien même d'exister.

Cela dure encore. Est-ce qu'il ne semble pas que ce silence n'est que préparateur : que je vais entendre vibrer d'épouvantables sons doux ultra bas : non des mots : une contribution à des mots naissant tout seuls de l'horreur du lieu — qui est un centre — je le sens bien : un grand centre noir connu de personne que de cinq ou six qui ont des dehors paisibles, vivant tout à côté de nous sur la terre.

J'attends toujours. Je sais comment cela vient. Eh bien cela ne vient pas. J'attends encore. Rien. J'en suis à me demander si je n'ai pas été victime d'un mirage acoustique, s'il ne vaut pas mieux partir. Je ne puis éternellement rester ici.

Un craquement : j'ai bien entendu. Un autre craquement celui-là épouvantable. Un arbre entier s'affaisse. Je n'ai pas bougé. Rien. Dix minutes. Rien.

Enfin il se passe que cela se décide, un peu honteux, et que tout naturellement cela part. J'écoute : j'écoute bien. De lointains fracassements. Ci et là un tronc mugit, tombe. C'est de plus en plus faible... vraiment bien faible. Ce ne sera bientôt plus qu'un bruissement imperceptible.

Je reste encore. Rien. J'écoute encore. Rien.

C'est absolument fini.

J'ose bouger.

Il n'y a plus de ruban. Je continue, maintenant dans les fougères, dans les ronces, dans la boue, dans l'eau, vers un rassurant point blanc vorace qui est une trouée vers la route pleine de poteaux indicateurs.

LE FAISAN

Vitry est à deux kilomètres ; Anaise à 5,400 ; La-Cense-des-Prêles à 0,200 ; Grévincy et la tuilerie à 3,600.

De l'autre côté, il y a d'autres indications, mais c'est à contre-jour de cette clarté et je suis obligé d'allumer un journal et puis à ce journal encore d'autres pour voir les plaques et ma carte. Je comprends que je me suis trompé. J'aurais dû prendre une passerelle : j'aurais ainsi évité la forêt. Le mal n'est pas bien grand. Vite, en allant sur Grévincy je retrouve le canal et, cinq kilomètres après, une sorte de tannerie ou de lavoir derrière des mâts.

Je dois prendre un pont en dos d'âne, et, quand je suis en haut, je vois qu'il y a encore de la lumière sur la place. Il n'est donc pas si tard que je pensais.

A l'instant cette lumière s'éteint. Le bureau de tabac qui est un bar ferme à grand fracas.

Il reste l'hôtel. Je vais voir. Les fenêtres sont honnêtes, la porte n'est pas fermée. Je m'enhardis beaucoup et j'entre. C'est un effarement sans pareil.

— Pouvez-vous me donner une chambre pour la nuit ?

— !!!.....?? ( ) !!!.....

Je répète ma question. Ils se regardent, me regardent, se regardent, et puis ils disent « non ».

Alors, comme je m'en vais, et que je me retourne, je les vois tous se masser sur leur porte et continuer à me regarder.

Ils me voient descendre, ils me voient aller à l'autre hôtel, hésiter, regarder, frapper, entrer... aussitôt repartir. Et ils sont bien contents, d'autant plus que ces autres, faisant comme eux, se portent aussi sur leurs portes et, en plus de ce contentement, ils ont aussi celui-là de les regarder me regarder partir.

Pas longtemps, car la rue tourne, et il y a l'église morte, sans lampe (le curé est probablement antiquaire), un autre canal, d'autres saules pleins de torchons et de chats morts, encore une place et, là aussi deux hôtels, l'un en face de l'autre. Le premier est vociférant de boules de billard et je m'éloigne. L'autre a des fenêtres aimables, mais des rideaux empêchent de voir.

Entre chaque rideau et la vitre il y a un cache-pot. Cinq fenêtres sont ainsi. Pourtant à la sixième il y a une fente. Je regarde.

DA CAPO

De fines longues mains brunes poussent avec un lent respect une soupière vers une dame chez qui le manque de soins n'empêche pas le fard naturel de clamer une grande naissance.

Elle se tourne vers celui qui l'oblige ainsi et elle le regarde. Elle est triste : elle ne sourit pas. Comme il puise — avec une louche de vermeil — ils ont leur vaisselle à côté d'eux dans un étui qui est un suave crocodile entier — et qu'il s'apprête à la servir, elle avance une assiette, mais elle s'arrête.

Elle ôte au préalable un grand cache-poussière plissé et je vois apparaître trois fois, sur sa poitrine et son front, des croix rouge et ocre. Je regarde alors mieux celui dont les mains se sont avancées. Il ôte le cache-poussière, le plie, le dépose sur le coffre à argenterie. On voit alors une valise. Lui, il dit quelques mots. Je n'entends rien. Elle répond. Lui reprend. Elle le regarde encore, baisse les yeux. Lui continue insinuant, rapide, harcelant, irréfutable. Je vois

qu'elle fait un grand effort, soupire, se tait, puis lève et baisse gravement la tête. Alors il pèse sur le bouton de cette valise et en sort des masques. Elle a l'air au supplice, mais elle consent. Et cela commence. Personne ne me voit : il est indicible que je sois là, mais j'y suis — le fait est indéniable. — et, précisément, dis-je, à ce moment, cela commence. Lui, devient un renard, elle un phoque, lui un coq, elle une souris, lui un porc, elle un hypneumon, lui une civette, elle une carpe, lui un âne sauvage, elle une couleuvre, lui un chat, elle une pie, lui un moufflon, elle une épinoche, lui une tête sauvage, elle une figure toute jaune, lui une femme toute bleue, elle une figure grenat-bleue-plâtre, lui une figure toute blanche, elle une figure rouge et jaune, et puis grise et puis entièrement lie de vin ; lui une figure verte, elle une tête à l'envers, lui un paquet d'ouate, elle une tête de côté avec du vide dessous, lui un escargot, elle six étoiles, lui un harpon, elle un métronome, lui de l'huile et du vinaigre, elle ce métronome, lui un sablier, elle ce métronome, lui ce sablier renversé, elle et puis encore, et puis encore et puis encore et puis encore et puis toujours et puis toujours et puis toujours et puis toujours ce métronome, mais tandis qu'il se renverse et se vide à chaque seconde, elle, elle veut faire autre chose et alors la planche du milieu vibre, se trémousse, éclate en l'air sous le battement à une vitesse insensée de l'aiguille ; lui, alors, devient de la ficelle, elle un hyppocampe, une cage, un polytechnicien, une clef de sol, un tir ; lui un chardon, mais, évidemment, c'est pauvre, et il cherche, et, avant qu'il ait trouvé, elle le devance et devient l'extinction d'une pendeloque dans une loge quand un bras tourne, et, aussitôt après un jet d'eau de baleine qui inonde le plafond, qui inonde les livres et le piano et toute la table, et l'eau monte ; alors, lui une échelle, lui une corde, lui un tuyau à aspirer la poussière, mais il a tout de suite une hernie et il éclate alors, sans perdre une seconde, il se fait un moulin qui sombre en lourds, fastueux appels

avachis d'infini aux grands astres ; elle, une entière cavalcade de foulons qui secoue si férocement la lune que cette dame, ne pouvant supporter ce traitement, se voile.

La maison est toute fissurée. Les ampoules, lasses de vivre, se dévissent, tombent. L'obscurité est partout.

Un temps.

C'est la fenêtre alors qui s'ouvre. Moi-même avec des flammes d'étoupe d'avaleur de sabre entre les dents, je m'apparais, disant :

« Pour — quoi — vous — met — tez — vous — dans — de — tels — é — tats — ? »

Vais-je répondre ? Avec lenteur et grand soin la fenêtre se ferme, et je me sauve, ne tardant pas à tomber inanimé.

Cependant dans l'eau — un épouvantable choc et de l'eau — *(quand on meurt ou qu'on s'évanouit, tout est d'une précision extrême, jusqu'au moment où le combustible, aliment de la.* . . . . . .

. . . . . .

ALESIA

— Monsieur :

Le luminaire (c'est une lampe de bergerie tout à fait comme une lampe romaine) jette de grands doigts d'ombre. Une des trois mèches fait une orgie. Un mouton entier grille, éclate et fume dans une avenue. Les prêtres attendent. C'est à cela que je rêve à moitié.

— Monsieur :

De sourds coups de pieds ou de cornes dans le mur.

— Aïe... Oh mon Dieu !... Ah... il est mort.

— Pas du tout.

Que ça me fait mal de regarder ! Je ne bougerai plus.

— Monsieur :

Il m'ennuie. Qui est-ce ?

. . . . . .

J'ai dû perdre encore connaissance. Je suis dans une autre position.

Je puis maintenant voir la pièce. Cette lampe est bien une lampe de bergerie, une lampe à tige, à trois luminaires, posée à même le sol qui est de la terre. Les murs sont très vieux, les chaises sordides. La table est recouverte d'un tapis grenat. Pour tout ornement il y a sur un placard deux statues : l'une de Stilicon, l'autre de Vercingétorix. Elles sont de fonte ou de plâtre enduit de poussière d'aluminium, très ordinaires. En me baissant je puis voir, tout à fait au bout de la pièce, un corps sur un lit de sangle. J'entends encore « Monsieur ! », mais, en même temps « *bééé ! bééé!* » sur tous les registres. Ça c'est dans la pièce à côté, donc tout de suite derrière le mur qu'ils chauffent massés en boulée et je les entends sourdement.

— Monsieur !... Je vois remuer votre pied. Est-ce que vous êtes en vie ? Est-ce que vous m'entendez ?

— Qui êtes-vous ?

— L'abbé Lepoultre, votre tamponneur et, dans le même temps, votre sauveteur.

— Où est ma bicyclette ?

— Dans l'eau ; la mienne aussi. Je dois vous dire en peu de mots ce qui s'est passé. Je vous avais vu quand de l'extérieur d'une fenêtre vous étiez ainsi que moi — mais, moi, vous ne m'aviez pas vu et j'étais à l'autre fenêtre — en train d'observer une scène infiniment intéressante.

— Oh... Assez !

— Est-ce que vous avez mal ?

— Non, mais cela m'ennuie.

— Vous avez l'air d'aller mieux. Moi ce n'était rien ; vous il y avait quarante-huit heures que vous dormiez.

— Je vais continuer. Je suis très bien, ici.

— Bon, mais dans six heures on vous réveillera. Il le faut absolument pour les pansements.

UT SCIANT

Ces gens nous gardent parce qu'on paye. Je suis bien mieux là qu au dispensaire. Mais j'aimerais être seul, et rester là encore longtemps, Je vois rarement l'homme, jamais une vieille femme. C'est une petite fille ou un joli petit berger qui nous apportent à manger. Quelquefois l'un compte sur l'autre et ils oublient, alors je dors.

Lui il continue.

— Vous étiez donc à cette fenêtre, et moi je ne perdais rien. Quelle scène intéressante que celle de ces voyageurs de marque, ce jeune homme et cette dame, chacun devant une planche noire, appliqués, la craie à la main, à se lancer des défis d'une arduité mathématique telle que seuls de rares spécialistes...

— Assez !

— Ce récit ne vous intéresse pas ?

— Rien ne m'intéresse.

— Pourtant vous allez mieux et il faudra bientôt que vous songiez à vous lever. Où irez-vous ?

— A Romanshorn.

— Où donc.

— A Romanshorn.

— En Suisse ?

— Oui, Romanshorn est en Suisse. J'y ai planté des saules. Je veux voir comment ils vont.

— Très drôle.

— Il n'y a rien de drôle. Je compte m'adonner à l'agriculture.

— A la grande agriculture ?

— A l'agriculture.

— Et vous resterez là toute votre vie ?

— Je resterai là un certain temps.

— Vous avez un contrat ?

— Je ne sais pas ce que cela veut dire. Je vais chez de braves gens. Ils s'appellent Fritz, Emma, Hans, Peter, Bruno, Bubbi. Je les aime beaucoup, mais je n'ai pas besoin de le leur dire, et ils parlent aussi peu que possible.

— C'est charmant.

— Non ce n'est pas charmant. Je n'aime pas ce qui est charmant. J'aime ce qui est carré, bruissant, énorme, chevalin, humain, divin.

— Moi aussi.

— Non.

— C'est votre affaire... mais... dites-moi. Là-bas vous ferez donc de l'agriculture. Et vous ne ferez rien d'autres ? Vos bagages, pourtant, vos carnets...

— Vous avez été fourrer le nez dans mes...

— Non tout est là : tout est en ordre, mais...

— Mais vous voulez savoir si je ferai autre chose. Eh bien oui je ferai autre chose. Entre temps j'étudierai une langue. Je compte me préparer à partir pour une île où il y a des suisses et où les indigènes sont doux. On y vit perpétuellement en pirogue. Je compte y faire le commerce des éponges, mais sérieusement, rationnellement. Je compte gagner des sommes énormes.

— Cette île, dites-vous, est suisse.

— Je ne vous dis pas qu'elle est suisse : je vous dis qu'il y a des suisses.

— Des suisses romands ?

— Non, des suisses allemands. J'aime surtout les suisses allemands, les autres sont plus suisses — il n'y a rien de plus suisse

qu'un suisse français — mais ils manquent d'*être*. A Romanshorn je serai bien et, dans cette île, je serai mieux encore.

— C'est très intéressant. Dites-moi où c'est. Je viendrai vous y rejoindre.

— C'est impossible.

— Pourquoi.

— Parce que vous n'êtes pas suisse. Je ne veux avec moi que des suisses.

— Vous alors vous êtes suisse ?

— .....

— Vous êtes suisse.

— Non.

— Ah !

.....

— Encore un mot. C'est dans le but d'avoir de l'aisance que vous voulez vous enrichir ?

— Non : dans un but militaire.

Charles-Albert Cingria.

■

ÉVÉNEMENTS

Un prestidigitateur de New-York, M. Fields, avait imaginé ce tour pour la scène des « Vanities » : au cours de son numéro, il coupait la barbe de son interlocuteur et un canari, qui y était dissimulé, s'envolait.

Mais, cette plaisanterie ne fut pas du goût de la Société pour la protection des animaux dont les agents arrêtèrent l'artiste, l'accusant de cruauté vis-à-vis du volatile, qui, d'après eux, effrayé par la lumière cinglante de la scène, risquait de se briser les os sur les planches.

La charge ne fut pas retenue par les magistrats américains, qui, même, reprochèrent aux agents de la Société protectrice d'aller un peu fort.

POÈME

la tête rampe entourée d'échos sur la trace des beuglements fumigènes
que les volcans ont sillonnés le long des migrations de prospecteurs
là-haut où tout n'est que pierre
et fragile gazouillis d'inconsolés soleils suivi
l'anémique viaduc débouche dans l'entonnoir de chaux de la vallée cravatée de portails
et la faune métallique grouille amèrement dans la mare de rouille et de fourrure

fragile gazouillis d'inconsolés soleils — remous des dunes
dures à craquer — les courtes sauterelles dans les fentes
qu'un doute fidèle délivre des mailles palpitantes du sommeil
et les fatigues qui bavent sur les sofas brûlants où le soleil se couche
entouré de bavardes anxiétés d'escortes géométriques
de touffes d'ectoplasme de pênes dormants et hilares
de trappes translucides de haltes d'espaces
et de bariolages de gerçures cadenassées — l'air crève

et que l'amour suive l'amour d'inconsolés soleils suivi
là-haut où tout n'est que pierre
amoureux des pentes douces sorcier des brusques eaux

que la nuit grelotte au fond de cale
que tu puisses sortir des poches des cocotiers
les mouchoirs volants où sourdent les vœux des voyageurs sans lune
sur les illusions difformes et les entrepôts des races
la pluie met sa bâche de serre
et le côtre grandi au sein de corail béquète le récif
les yeux mouillés en rade de découragement
qui t'attendent
là-haut où tout n'est que pierre
et s'en détournent avec indifférence

des chants voraces ont embrouillé les plumes de leurs mesures mourantes
au pupitre du navire où le vent a ramassé le déluge de toutes les directions
que les faunes ont suivies et délaissées
tant ils tournoyaient de lents printemps dans l'œil clément de l'embouchure
que les écueils s'étaient mis à frémir des oreilles de radeaux
que les insectes durcis à la lune mijotaient dans l'impuissance des rêveries
c'était des cloches des immémoriaux bastingages que les giboulées des siècles giflaient les voûtes
le fruit du sable blême gisait auprès du mamelon d'effroi
et la rude falaise assise en elle-même les genoux au menton
mastiquait son étoile et la paisible lumière qui la gouvernait

ramasseuse de mégots dans les brousses d'extases
et d'astres délabrés tombés loin dans la fosse aux secrets
tronçons de pays de lourdeur déchiquetés segments d'invraisemblables soupçons
de trébuchantes fluidités de ressac
distraite convalescence de flammes de casoars
là-haut où tout n'est que pierre

les cuves mystérieuses de la fascination
fermentent le blé illusoire des voix
sur les branchages des cataractes le soir les araignées des yeux se muent en peine
sauvage espoir projeté avec les boomerangs et les comètes
dans l'obscure humidité de jais que nul retour n'effleure d'ailes pensantes
ni de tisons d'amour

et la dormeuse — incrédule aux vagabondes caresses —
ceinte des galères où se pétrit l'esprit
où nulle avance ne fêle d'un infidèle reflet l'étoilée paresse du mystère
se fraye un essor dans le sentier de tessons de proverbes que le bruit dissimule
vers la chair infiniment mobile du rêve
et s'en détourne avec indifférence

et c'est dans la fumée les treilles de fumée la fumée
que caracole le beaupré piétine le grésil
c'est dans la fumée des pâturages extrêmes là tout n'est que pierre
et c'est la fumée du soleil qui monte de l'éboulement des dés
les attroupements des cases autour des aveugles résignations
les côteaux déplissés aux passages des lourds convois de chaleurs
les lents loisirs élimés couverts sous le plaid des fourrages
évanouie figure dans les bruits des bêtes
éclat épanoui dans le panier de bruits
et coupant en biais le crayeux relief la torpeur de ce bruit
tatoue la façade de funestes visées
et d'amour

tant d'heures m'ont bâti de leur ciment friable de tibias en croix
tant d'hommes m'ont précédé dans l'auguste sillon d'exaltation
tant d'âme s'est dispersée à édifier la chance que je joue

dans la geôle sans compagnons où rôde un sang épais de remords
tant de douces frénésies ont charrié les paysages vers mes yeux
et d'amères consciences ont retenu les lames de fond dans leur tamis d'anxiété
tant d'invisibles voyages ont trempé dans mes sens
tant d'alcalins miracles nous ont lié
à la flottille de paroles — sédiment des divines insinuations
et déposé de fugitives hypothèses dans les creusets des minuits de l'esprit
où se brisent les lames de fond et celles de l'amour se brisent
et tant d'autres s'enflent et se dénouent
et tant d'autres se brisent secrètement

et que le hiboux marche et que la nuit tresse
et que la nuit marche sur le pied de l'étang
et que le rocher tressé de hiboux dresse sa tente
que le froid vienne de nus boas couvrir la paix de la colombe
là-haut où tout n'est que pierre
où l'herbe durcit où les doigts se fanent
où le héron craint le flot où son ombre grésille
où les bijoux tombent et les lèvres du glacier vacillent
où le foetus se creuse l'écrin dans la lampe mandibule
où le souvenir secoue le vent des victoires sur le deck
où l'on écrase la côte pelure du temps
où l'ouïe se voile d'orient d'autrefois et de fatalité
sur les mouvantes vanités des distances de cristal
là-haut tout n'est que pierre indéfiniment

et dans l'alambic des jeux où nous versons les larmes et là-haut tout n'est que pierre
l'alarme celle qui sonne une seule fois sonne tirée du haut d'une larme au hauban

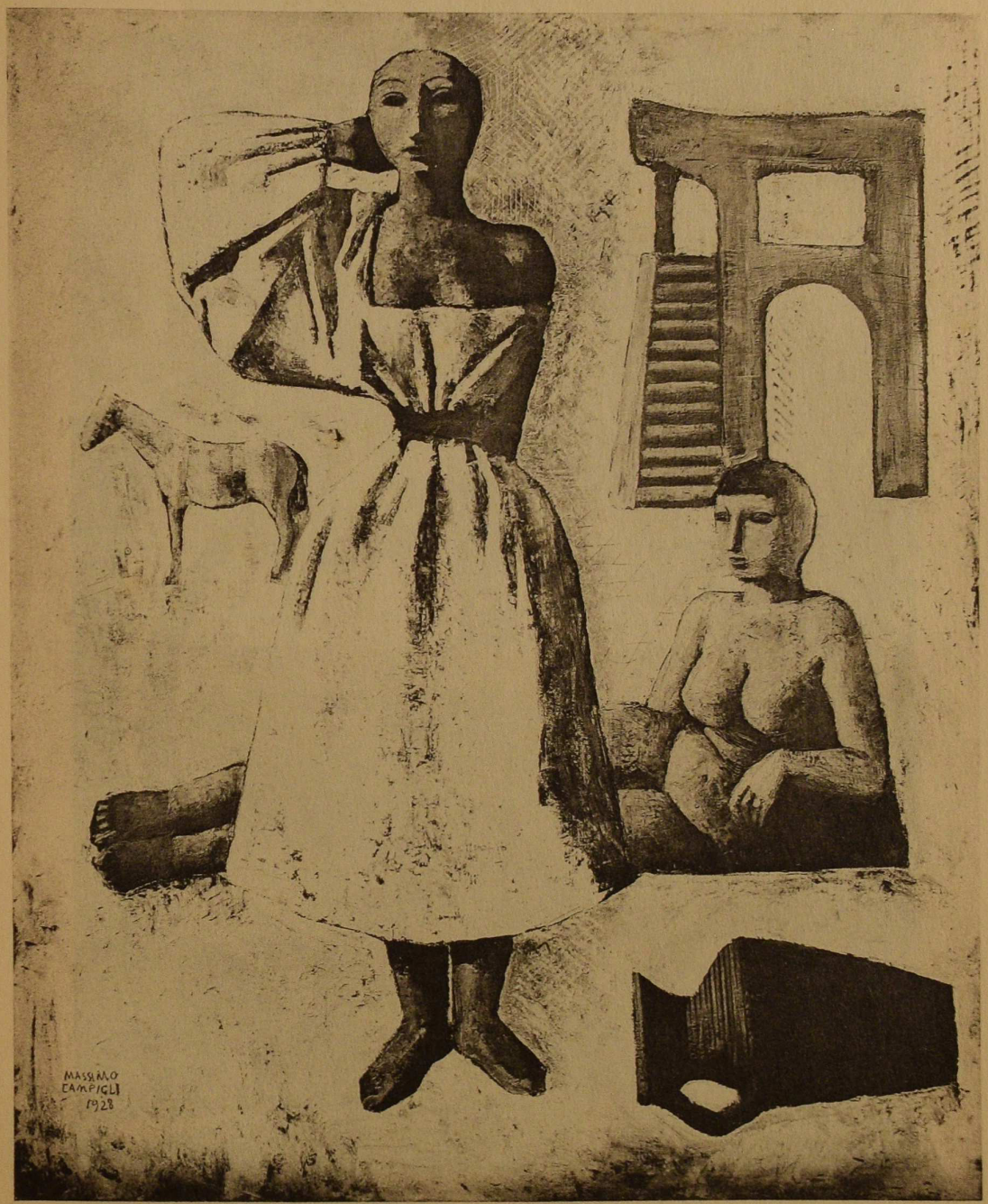
suspendue au gosier crachat du vent lente à ne pas pouvoir dormir
déchirée du soleil visitée des soleils lourde à la mer
tant que l'ombre grignotte les bords poreux de la nuit
tant que les feux se rangent du côté des amis sur les bancs
et s'en détournent avec indifférence
l'oiseleur de quartz peut abreuver la lumière naine d'abside
au chuchotement qui perle le déclic de son élytre
mais de quel irréel désordre de cryptes et de paupières
de quelle âpre couleur du fond des refrains
avons-nous puisé l'ancien dégoût couvert sous feuille morte de boucliers
et entourés d'invisibles boucliers
repoussant toute vie sur le passage
l'ennui — infernal moyeu — les vilebrequins furetant le bled —
leur bourdonnant magnétisme cernant les alligators dans le marcher sans pas —
avons-nous atteint — là-haut où tout n'est que pierre — la fraternelle pierre
là-haut où tout n'est que pierre
et contagion dans le hâvre des talismans et des instincts

miroir englouti dans les amples golfes nous rendra-t-on à l'aurore les vitreux refuges
des feintes nudités les noms où n'ondule encore que l'indulgence des roches
les bastions de la chaîne humaine lustrés de mica
rabottent le massif de nuages — ce sont les dents du tonnerre —
gorge déployée — que nous tend la croûte de neige —
ricanent là-haut
un hiatus dans la béante éternité a mordu
et les terrasses se fendent jusqu'au cœur des croyances
les zones de cerveaux démantelés glissent sur des embarcations de perfides limites

ce sont les amorces de nos expériences —
polaire désagrégation — caverneuse fanfare —
qui s'en détournent avec indifférence

frileux avenir — lent à venir
un écumant sursaut m'a mis sur ta trace de regard
là-haut où tout n'est que pierre et nappe de temps
voisin des crêtes argileuses où les jamais s'enflent sous robe d'allusion
je chante l'incalculable aumône d'amertume
qu'un ciel de pierre nous jette — nourriture de honte et de râle —
en nous rit l'abîme
que nulle mesure n'entame
que nulle voix ne s'aventure à éclairer
insaisissable se tend son réseau de risque et d'orgueil le pouls de la nuit
là où l'on ne peut plus
où se perd le règne le silence plat
ainsi se rangent les jours au nombre des désinvoltures
et les sommeils vivent aux crochets du jour sous leur joug
jour après jour se ronge la queue et danse autour
et là-haut là-haut tout n'est que pierre et danse autour

Tristan Tzara.



PEINTURE de MASSIMO CAMPIGLI

Photo André Kertész

SOURCES

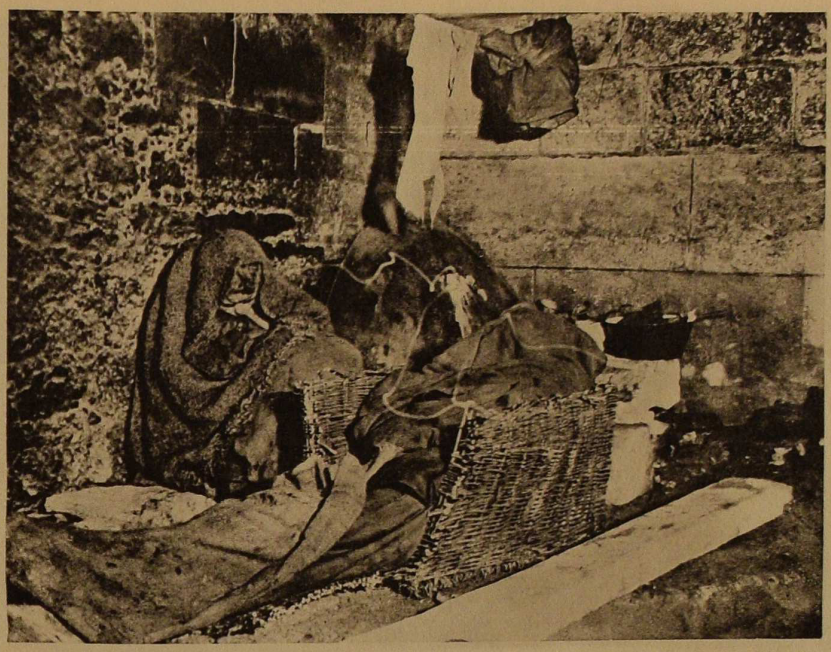


Photo André Kertész

REFUGE

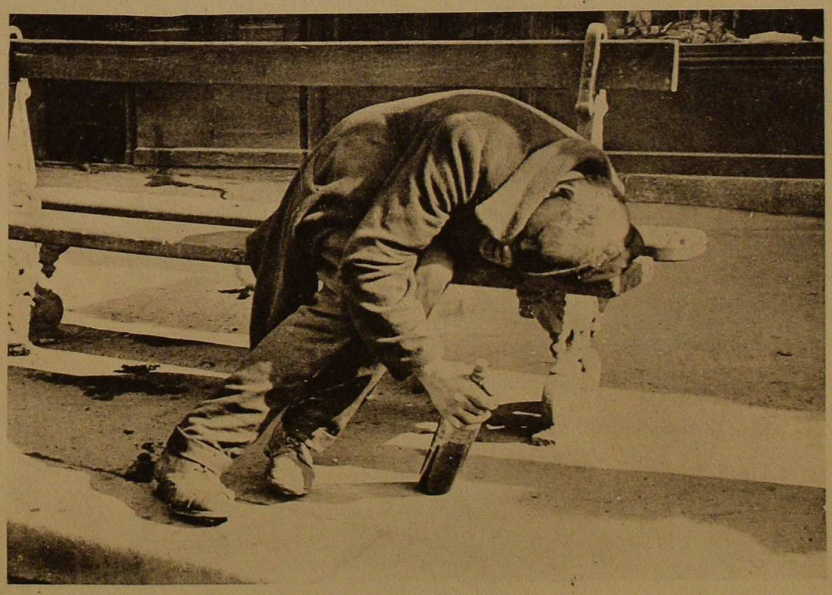


Photo André Kertész

CLOCHARD

Photo Moholy Nagy

PERSPECTIVE

LETTRE D'AMÉRIQUE

L'élection d'Herbert Hoover à la présidence des États-Unis était et reste, à mon avis, la plus importante dans l'histoire de ce pays. Sa portée était triple. En premier lieu, elle dépassait sa signification politique, étant un essai qui mettait en question la vie entière et l'orientation de l'Amérique. Ensuite, elle était une décision énergique prise à une période, qui est peut-être critique, de l'histoire américaine. Il est probable que M. Hoover sera président pendant les huit prochaines années. Il ne sera pas un simple mannequin, mais un centre actif d'influence. Ses mandataires, qui constituent le type américain dominant, un type à tendances pratiques, positif, commerçant, rationnel, dirigeront les affaires nationales pendant ces huit années. Au cours de cette période, le sort, non seulement de l'Amérique, mais de la civilisation occidentale, sera probablement réglé. Enfin, l'élection cristallisait à la fois les meilleures et les pires caractéristiques de notre vie nationale et individuelle. Elle a montré ce qui nous manque. Elle a montré ce à quoi nous attachons de la valeur, et ce à quoi nous n'en attachons point. Personne, parmi les gens qui réfléchissent, n'a aucun doute à présent sur les caractéristiques et les tendances générales du peuple américain. En somme, une analyse de cette élection faciliterait une assez complète et exacte compréhension de notre « psyché ». Dans

cette lettre je ne ferai qu'indiquer certaines de ces significations.

Il est intéressant de noter qu'avant l'élection, presque tout le monde, de quelque parti qu'on fût, quelle que fût la classe de la société à laquelle on appartînt, quel que fût le tempérament personnel, savait sans l'ombre d'un doute que Hoover, administrateur d'affaires qui avait fait ses preuves, serait élu ; que Smith, homme politique qui lui aussi avait fait ses preuves, serait battu. Ceci revient tout simplement à dire que la plupart d'entre nous, consciemment ou non, comprenaient les formes et les forces dominantes du pays. Nous comprenions que Hoover y correspondait, que Smith n'y correspondait point.

Herbert Hoover est un symbole. Il est le symbole des Affaires, de l' « Efficiency », de la Prohibition, du Protestantisme. Il représente le type pratique, compétent, dénué de sensibilité et d'imagination. Il nous confirme que nous sommes définitivement sortis de la phase d'idéalisme social, que, à la lettre, nous sommes prêts à nous mettre à la besogne. Nous n'avons plus à nous laisser troubler par des rêves, des sentiments, des aspirations — sympathiques, mais sans avantage matériel. Il nous promet la continuation de la Prospérité. Et la Prospérité, semble-t-il, est un terme qui embrasse tout ce qui dans la vie a de la valeur, tout ce qui est désirable. Woodrow Wilson proposait de rendre le monde sûr pour la Démocratie. Herbert Hoover nous convainc que le monde est le domaine des affaires.

Chez Alfred Smith le vieil idéalisme, l'ancien procédé de sollicitation aux émotions, s'attardait encore. Il nous parlait, pour ainsi dire, d'une société plus belle et meilleure. Il était moins prohibitif, plus libéral. Il avait d'autres intérêts que les intérêts d'affaires. Il était donc une source de perturbation. Nous ne voulions pas de lui. Il retardait sur l'époque. En tout cas, il n'était pas de notre époque.

Il y a quelques années, Sinclair Lewis écrivait *Babbit*. A cette époque déjà tous les Babbits voulaient un gouvernement d'affaires. Ils l'ont maintenant.

Chez les coiffeurs, avant l'élection, on entendait souvent dire : « On va voir si l'Amérique veut pour président un homme d'affaires ou un homme politique. » On l'a vu.

Thomas Edison a dit ceci : « Le gouvernement des États-Unis est la plus grande entreprise commerciale du monde. Herbert Hoover est l'homme le mieux qualifié pour la diriger. » Nous ne doutions aucunement de la première partie du postulat d'Edison. Par une majorité écrasante nous avons affirmé notre croyance en la deuxième partie.

En un mot, Hoover était l'homme qu'il fallait à nos hommes d'affaires typiques. Son élection a cristallisé les formes commerciales dominantes. Elle a donné de l'impulsion et de l'assurance à tout ce qui participe à cette sphère de la vie.

Cela signifie que l'orientation que nous suivons depuis la Guerre mondiale ne sera pas modifiée, si notre allure se trouve accélérée. Plus que jamais nous allons « faire l'argent », et amoindrir la vie, l'art de vivre. Personnellement, je crois que c'est là une mauvaise orientation. Au point de vue de la vie et de la culture nationales et individuelles elle est, bien entendu, justiciable de sévères critiques. Elle l'est aussi au point de vue de l'harmonie mondiale. Ici, toutefois, j'appuie mon opinion, non sur les facteurs envisagés par la critique culturale, mais sur le témoignage de ceux qui font profession de soutenir cette orientation et qui semblent en tirer profit. Car ceux-là mêmes, dans leur vie quotidienne et la sincérité de leurs sentiments intimes, la repoussent et savent qu'ils n'en tirent point profit. En effet, nombreux sont les hommes d'affaires qui aiment les affaires comme un jeu. Elles sont, disent-ils, du bon sport. Mais il y en a beaucoup qui sentent que c'est un jeu vil, un

fardeau, une chose dont il serait bon de se débarrasser au plus vite. Des milliers d'entre eux se soumettent au présent avec dégoût et attendent avec impatience le moment où ils pourront laisser tomber. Ils visent, comme on dit chez nous, à faire leur magot pour tirer leur révérence, Ils veulent accumuler une fortune suffisante, et se retirer ensuite. Ce n'est pas là l'attitude de quelqu'un qui trouve de la valeur à son occupation. Au contraire, c'est l'attitude de quelqu'un qui hait cette occupation. Une grande partie des propos concernant la grandeur et la gloire des affaires est du « bourrage de crâne » et de la « propagande » de la pire espèce. Bref, un grand nombre de ceux qui en apparence donnent leur appui à l'orientation actuelle la détestent en réalité. Et pourtant...

L'élection signifie aussi que les affaires vont étendre leur domination sur toutes les autres formes de la vie américaine. Les arts, les sciences et les professions devront épouser plus étroitement encore le rythme et la technique du commerce, de l'industrie, de la finance et de la publicité. La publicité est le grand vice américain.

Bernard Shaw a appelé notre attention sur ceci : que les affaires sont une chose excellente — quand elles se confinent dans leur propre sphère ; mais que quand elles s'avisent de gouverner, comme en Amérique, elles sont un agent de destruction pour l'individu — en ce qui concerne sa conduite. Eh bien, nous risquons fort de voir les affaires prendre non seulement la direction, mais devenir le gouvernement même, que dis-je, devenir l'Amérique même. Bientôt nous dirons : l'Amérique, ce sont les Affaires.

Nous avons de la littérature. Nous avons de grandes quantités de littérature-affaires. Nous avons de l'art. Des quantités d'art-affaires. Nous avons quelques excellents médecins et dentistes. Nous avons beaucoup d'affaires médicales et dentaires. Et ainsi de suite. L'éducation, la science, la religion, la philosophie, bref, toutes les

professions libérales et toutes les formes de culture, en arrivent à n'être que des ramifications des Grandes Affaires.

La majorité du peuple américain semble vouloir exactement cela.

Il semble aussi que la plupart d'entre nous désirent une nouvelle guerre. En tout cas, nous ne sommes pas disposés à risquer de perdre cinq dollars pour contribuer à empêcher une nouvelle guerre. Nous savons parfaitement que nous produisons trop. Nous savons aussi que la surproduction, accompagnée de la surcapitalisation, amène fatalement à chercher des marchés à l'étranger ; et que la concurrence autour de ces marchés amène les nations à se faire la guerre. Mais la surproduction fait, semble-t-il, partie intégrante de notre Prospérité. A n'importe quel prix, il nous faut la Prospérité. Hoover a été élu pour faire durer le règne de la Prospérité que Coolidge ou Harding, enfin un républicain quelconque, est censé avoir inauguré. Qu'importent la vie et l'avenir créateur du pays, pourvu que nous puissions obtenir une augmentation de salaire qui nous permette d'acheter une plus grande auto et de vivre dans un meilleur quartier ?

Nous ne voyons pas, nous ne percevons pas les résultats importants et capitaux. La faute en est à nos dirigeants, qui sont incompétents. Il ne faut pas incriminer le peuple américain, mais ses gouvernants et leurs agents. Si nous avons des yeux perçants, ce n'est que pour mieux voir les buts insignifiants et les gains triviaux. Dès notre naissance, on nous apprend à ne voir que ceux-là. Nous voulons obtenir ces mesquineries pour devenir plus grands et meilleurs. Plus grands et meilleurs, toujours ! C'est la devise américaine. Nous avons déjà sous la main des choses gigantesques et importantes. Nous ne voulons pas les apercevoir. Nous cherchons les choses mesquines — et nous les trouvons. Nous passons notre temps à les exagérer. C'est un trait de la psyché américaine. C'est

un aspect ridicule de notre caractère. C'est aussi un aspect grave et lourd de possibilités.

Mais de cela nous nous occuperons plus tard... Nous sommes, on l'a montré, une nation de constructeurs. Un besoin criant nous force à commencer avec presque rien en l'augmentant sans cesse. Nous trouvons un désert et en faisons une nation. Nous prenons un marécage ou une prairie, et dessus nous bâtissons une ville. Chicago, par exemple, est une ville de ce genre.

Elle est édifiée sur des prairies, au bord du lac Michigan. Il existe encore des gens qui se rappellent l'époque où la région qu'elle occupe était ce qu'ils appellent une « bauge à cochons », c'est-à-dire une étendue de terre boueuse. Aujourd'hui elle a une population de plus de trois millions d'habitants, venus de toutes les parties du monde ; et, après New-York, elle est la ville la plus importante d'Amérique. Chicago est plus américaine que New-York. Elle est, je crois, le prototype de la ville américaine.

Les gens qui habitent ailleurs entendent beaucoup parler des aspects négatifs de Chicago. Ils entendent parler de ses crimes et de ses « gangsters », de ses « racketeers » et de ses « gunmen »[1]. Ils entendent également parler de sa politique d'opéra-bouffe. Ces bruits sont exagérés ; sans doute ont-ils un certain fond de vérité. Mais Chicago possède aussi un aspect positif. Elle élève et perpétue les plus hautes qualités du caractère américain. Par sa juxtaposition d'extrêmes dans le mauvais comme dans le bon, elle est typiquement américaine. Car c'est ici un pays — et nous sommes un peuple — où le bon et le mauvais, le beau et le laid, le sincère et l'hypocrite, intensifiés, magnifiés, existent côte à côte. Aucune nation européenne n'est, comme nous, à ce point asservie au gain,

1- Dans l'argot américain d'aujourd'hui on appelle « gangsters » les chefs de bande, « racketeers » les aigrefins qui exploitent un truc quelconque pour gagner de l'argent illicitement, « gunmen » les exécutants qui vont toujours armés de revolvers, et n'hésitent pas à s'en servir (N. du T.).

aux normes qu'impose la masse, à la standardisation, aux machines. Par contre, aucune nation européenne n'offre autant d'occasions de s'écarter des normes. L'histoire de l'Amérique est pleine d'individus uniques, voire exceptionnels. Très souvent un de nos écrivains nous fait la surprise de nous donner la biographie d'un de ces individus. Et, dans la vie de tous les jours, on les rencontre ici, là, partout dans le pays. Quand on ne comprend pas cette dualité, si l'on peut s'exprimer ainsi, il est difficile de comprendre l'Amérique. J'ajouterai que quand on ne connaît pas Chicago, où cette dualité s'incarne de la manière la plus frappante, il est difficile de connaître le pays dont elle est typique. Dans tous les cas, cette grande cité, en moins de cent années, a jailli, a été édifiée sur un marécage.

Nos meilleurs hommes d'affaires ont débuté au dernier échelon et ont gravi l'échelle jusqu'en haut. Lincoln naquit dans une humble cabane. Nos meilleurs écrivains et nos meilleurs artistes travaillent une pâte grossière, sans grand secours de tradition, et, comme Whitman, ils la façonnent en formes imposantes.

Nous aimons à planter des graines et à les voir pousser. En cela nous sommes créateurs. Nous n'avons qu'indifférence pour les cultivateurs et pour les moissonneurs. Nous sommes de mauvais, parfois même de criminels usagers. Nous avons tendance à mésuser du produit achevé.

Voici notre vice : nous n'avons aucun attachement pour les choses que nous édifions. Nous les édifions. Nous les abattons. Nous achetons et nous vendons. Nous n'avons pas tendance à priser les choses. Pour peu que nous poursuivions quelques années de plus l'orientation actuelle, il se pourra que nous ne prisions plus rien. Nous nous attachons de moins en moins. Nous jetons de plus en plus à la poubelle. Bientôt nous n'aurons d'attachement pour rien. Nous respectons de moins en moins. Bientôt nous ne respecterons plus rien. Cette tendance est patente, non seulement en ce

qui concerne les produits matériels, mais aussi dans la sphère des relations humaines. Nous avons tendance à respecter de moins en moins nous-mêmes et les autres. Femme et mari, parents et enfants — le respect va décroissant. C'est là, naturellement, une des raisons pour lesquelles le mariage et le foyer sont en dissolution.

Ceux d'entre nous qui héritons d'une structure déjà faite — fortune ou bien culture — n'en tirons guère parti, à moins que nous ne la dissipions en nous dissipant nous-mêmes.

Nous éprouvons le besoin de sentir la résistance de la matière brute. Nous éprouvons le besoin de constater que nos efforts ajoutent quelque chose de remarquable à l'Amérique.

Le meilleur de nos sentiments envers le président Hoover participe à la croyance qu'il est capable de contribuer notablement à l'organisation et à la direction intelligente des affaires de la nation — et qu'il ne manquera pas de le faire. Lui aussi, il a été et reste un constructeur. Il nous inspire comme un symbole qui représente notre besoin et notre foi.

L'élection a mis fortement en relief le type américain dominant. On peut appeler ce type le type « factuel ». Il s'intéresse surtout aux faits, aux choses tangibles. Il est littéral. Il est pratique. Il s'intéresse à l'action. Il est extraverti. Il se méfie de l'émotion. Il a tendance à réprimer la sensation. Il est prohibitif. Inesthétique. Inimaginatif. Indifférent à l'art, à la religion et à la philosophie. Ou, s'il s'y intéresse, il tend à les traiter rationnellement. Exemple : il prend l'Écriture et la réduit à une doctrine rationnelle, la desséchant ainsi de toute essence.

Ce type comporte deux subdivisions principales. L'une comprend le monde des affaires. L'autre le monde des professions libérales. La majorité de nos meilleurs hommes, de nos meilleures femmes, ont tendance à se ranger dans l'une ou dans l'autre de ces catégories

générales. Ceux qui entrent dans le monde des affaires ont, au mieux, l'habileté pratique, l'adresse technique, des talents d'invention et d'administration. Au pis, ils se montrent actifs avec futilité. Ils s'affairent, ils ne peuvent s'empêcher de s'affairer. Ils gaspillent du temps et de l'énergie, et n'accomplissent rien. Ceux qui entrent dans le monde des professions ont, au mieux, des yeux et des esprits lucides pour voir et pour raisonner les divers aspects de l'existence factuelle. Au pis, ils réduisent toutes choses à un prosaïsme sec et littéral.

Qu'ils soient libéraux ou conservateurs, vitaux ou faibles, riches ou pauvres, ils ont en commun le mode d'approche factuel, la réaction factuelle devant la vie. De même, ils se ressemblent en ceci, qu'ils ne s'intéressent pas particulièrement à l'intime contenu de l'existence.

Dans le monde des affaires les gens de ce type ont tendance à devenir, comme on dit chez nous, « hard boiled », — des durs à cuire — c'est-à-dire de prétendus réalistes, durs, sans sentiment. Ils se glorifient d'être ainsi. Sous la dureté de leur extérieur on trouve généralement l'un ou l'autre des deux états suivants : le cynisme et le sentimentalisme.

Quelques Américains du type dur le sont intégralement. Ils sont cyniques envers eux-mêmes comme envers la vie. Ils n'ont ni croyance, ni foi en quoi que ce soit, hormis dans le Dollar ; hormis dans la sensation de puissance et de plaisir que donne l'acte de gagner et de dépenser de l'argent. Notre littérature nous offre peu d'exemples de ce type. Babbit est authentique. Mais, au fond, Babbit est un sentimental, et vous trouverez en lui toute la foi que vous voudrez. Au surplus, c'est un personnage mineur. Certains de nos grands hommes d'affaires sont des personnages majeurs.

D'autres Américains du type dur sont mous et sentimentaux sous la surface. Le jour, quand il faut bien qu'ils le soient, ils se

montrent hommes d'affaires réalistes. La nuit, ils aiment la douceâtre sentimentalité du cinéma, de la radio, des romans à l'eau de rose, des chansons populaires, des réunions où l'on fait de la confraternité. Le dimanche, ils ont volontiers la larme à l'œil en écoutant le prêche. Les hommes d'affaires de ce genre sont nombreux. Ici nous nous rapprochons de Babbit.

La psychologie de l'Américain homme d'affaires est celle de l'achat et de la vente à profit, aidés par une bonne technique de vente, par la propagande et la publicité. Quand vous l'abordez, il s'imagine — et s'y attend d'ailleurs — que vous venez pour lui vendre quelque chose, peut-être pour le refaire, le rouler, le mettre dedans. Si vos travaux d'approche se trouvent être formulés en termes d'idées, il croit que vous cherchez à lui « vendre » vos idées. Il se tient sur ses gardes, de crainte que par le moyen d'une adroite méthode, vous ne lui fassiez « acheter » des opinions sans profit ou suspectes. En tout cas, il exige que vos idées soient d'une marque qui s'appuie sur une solide publicité, sur une firme importante et bien cotée. Bref, tout véritable échange intellectuel avec lui est difficile, sinon impossible.

Si vos travaux d'approche se formulent en termes d'art, il soupçonne que vous essayez de lui vendre de l'art. S'ils se formulent en termes de vie, de simples relations humaines, il en est de même. D'ailleurs, si vous n'avez rien à vendre, vous êtes vraiment un individu suspect. En résumé, sa « psyché » est mécaniquement fermée à tout ce qui n'est pas les affaires. Elle a tendance à réduire tout à l'acte d'acheter et de vendre à profit.

Bien entendu, cette tendance à réduire les choses aux termes de la spécialité d'un chacun n'est pas particulière aux hommes d'affaires. Un mécanisme semblable fonctionne chez les artistes et chez les savants. Chez les artistes, c'est volontiers l'art, l'art. Rien que l'art. Ils veulent réduire le monde à l'art. Ils tendent à rejeter tout

ce qui n'est pas l'art. Chez les savants, c'est la science, la science. Rien que la science. Tout doit se plier aux nécessités scientifiques. Tout ce qui n'est pas scientifique, ils tendent à l'éliminer. Les affaires, les affaires, l'art, l'art, la science, la science — la mentalité est partout la même.

Je dois ajouter que je ne prends pas position contre l'homme d'affaires ou contre les affaires ; contre l'artiste ou contre l'art ; contre le savant ou contre la science. J'entends tout simplement décrire une caractéristique de la mentalité de certains hommes d'affaires, de certains artistes, de certains savants. Ce que je dis implique une critique des vies fragmentées à quoi nous sommes commis.

En littérature l'Américain factuel produit le roman littéral, prétendu réaliste, le poème vécu, le drame sur « les gens que nous connaissons tous ». Il transcrit un aspect de la vie quotidienne. Son œuvre a des points communs avec le journal. Lui-même en a avec le journaliste, le reporter. En même temps, la plupart de nos meilleurs romanciers appartiennent à cette catégorie. Sinclair Lewis, Dreiser, Booth Tarkington, et ainsi de suite. Beaucoup de nos jeunes écrivains, pour attirés qu'ils soient vers ce qui est émotionnel, intellectuel, imaginatif, symbolique, n'en sont pas moins à ce point subjugués par le factualisme dominant (ou par un esthéticisme stérile, résultat d'une trop faible « révolte » contre le factualisme), qu'ils ne peuvent ni n'osent se libérer. Waldo Frank est un de nos écrivains bien connus qui a essayé de le faire. Ses œuvres se rapprochent du symbolisme. Sa position serait autrement forte chez nous si son mode de présentation était moins verbal et travaillé, plus simple et plus direct.

M. Frank, entre parenthèses, vient de publier un nouvel ouvrage intitulé : *La Re-découverte de l'Amérique*. La critique s'en occupe à l'heure actuelle. Les critiques semblent d'accord sur deux points :

d'abord, que M. Frank a apporté une utile contribution à la critique constructive de l'Amérique ; ensuite, que son style bloque le contenu du livre et en diminue la valeur.

H. L. Mencken est factuel.

Eugène O'Neil tend à perdre sa main-mise et à devenir trouble et confus quand il s'éloigne de ce qui est actuel. Il est au mieux quand il travaille une matière dramatique concrète dans des situations réalistes. Quand il entreprend d'être symbolique et imaginatif, il sacrifie volontiers le drame à une gesticulation obscure et ennuyeuse, à une vague verbosité.

Nos meilleurs magazines d'intérêt général — *The Dial* excepté — sont factuels. Ils ont des tendances bien définies en politique et en sociologie. Ils demandent des articles, des essais, des contes qui traitent avec compétence d'aspects factuels de notre monde. En général, ils accueillent les expressions de la science progressive. Ces expressions toutefois ne doivent pas être intellectuelles ; elles doivent être concrètes, familières et rationnelles. La science, sous cette forme, ne touche pas au sentiment. Nos magazines ont peur du sentiment. Libéraux par ailleurs, ils opposent un veto à tout ce qui attaque franchement les émotions. Ils restent fermés aux tentatives en littérature et en art. Ils n'ont guère le sens de l'esthétique et n'estiment guère celle-ci. Ils sont étrangement aveugles ou indifférents au potentiel.

The American Caravan, publication annuelle, a été créée pour encourager et publier le genre de littérature qui « creuse sous la surface », j'entends, qui essaie d'atteindre aux profondes forces mouvantes de la vie humaine et de les transmettre. Ce recueil occupe en conséquence une place unique dans notre littérature.

En psychologie, le type factuel, notablement représenté par John B. Watson, a donné naissance au « Behaviorism », système de données et de théories dérivé de l'observation de la conduite

(« behavior ») humaine. Par le contenu et par l'expression il correspond au type américain dominant. Par cela il est un de nos plus influents modes d'accès à une compréhension de la nature humaine. A l'heure actuelle, il est une source de perturbation dans beaucoup de milieux. C'est qu'il va contre un grand nombre d'idées préconçues qui nous sont chères concernant la vie, contre un grand nombre de nos attitudes envers la vie. Et aussi que le Dr Watson est de tempérament agressif et polémiste. Mais cette perturbation s'apaisera bientôt. Le Behaviorism, ou une modification quelconque de la doctrine, règnera sans rival. Il a les faits pour lui.

John Dewey est le plus notable éducateur et philosophe américain contemporain. Dewey est pragmatique, ce qui revient à dire pratique, factuel. Santayana est, entre autres choses, plus subtil et plus poétique. Dewey a peut-être cinq cents lecteurs quand Santayana en a un.

C'est faire, à vrai dire, un bien grand pas, que de passer de l'homme d'affaires moyen à John Dewey. De même, il peut sembler bizarre de réunir Babbit, Sinclair Lewis, Dreiser, O'Neil, Mencken, Watson et Dewey dans une même catégorie. Certes il y a des différences marquées entre ces hommes. Leurs manières d'être et leurs capacités diffèrent. Ils se battraient probablement si on les enfermait dans la même pièce. Néanmoins ils traitent tous, ou tendent à traiter, des aspects actuels de l'expérience. Ils sont identiques en ceci, qu'ils envisagent le monde et que le monde les fait agir factuellement, rationnellement.

La majorité des Américains est, ou voudrait être, de ce type. En Herbert Hoover ils ont trouvé un symbole concret. Il leur a parlé pratiquement, en termes de faits. En tout cas, son mode était factuel. Il a utilisé la radio et, sans doute, était-il heureux de s'en servir. Car la radio, qui élimine l'élément humain, qui réduit

l'homme au son (bruit !), qui ne peut transmettre ni sentiment ni imagination, est un excellent instrument au service du type technique, statistique, factuel.

Les discours que M. Hoover a prononcés pendant sa campagne électorale furent remarquables par deux choses : d'abord, la présence de données statistiques ; ensuite, l'absence de sollicitation aux émotions, aux idéaux. Il se tenait devant le public américain en ingénieur commercial, en administrateur d'affaires. Il promettait le maximum de sens pratique, le minimum d'idéalisme ; le maximum d'activité extérieure, le minimum d'expérience intérieure ; le maximum d'organisation extérieure, le minimum de forme intérieure ; le maximum de prospérité, le minimum de signification intérieure. Certains présidents ont promis moins. D'autres présidents ont promis davantage. Mais aucun président n'a émis de propositions qui correspondent aussi étroitement à celles qu'apparemment veut la majorité. Pour la majorité, il est, comme je l'ai indiqué, un symbole presque parfait. Et il est, soit dit en passant, plus représentatif même que ne le montrent les voix qu'il a reçues.

Il y a eu un temps où l'Amérique était le fier champion de l'idéalisme social. C'était un pays — et nous étions un peuple — d'indépendance, d'égalité et de liberté. Ce n'étaient point d'ailleurs là de simples mots, de vaines devises. Nous étions un peuple en croissance, un peuple du présent et de l'avenir. Ceci est changé. L'Amérique est un pays d'affaires. Nous sommes un peuple d'hommes d'affaires. L'élection d'Herbert Hoover a été le coup décisif de ce changement.

En terminant je dois faire observer que ce changement n'est point une défaite spirituelle. Il signifie simplement, entre autres choses, que les valeurs humaines et les profondes, mouvantes et croissantes forces de la vie, ont définitivement passé de la majorité à la minorité ; que la vie elle-même n'est plus confiée à la garde de

la masse, mais à celle des individus. Je m'attends à voir cette circonstance même donner naissance à la solidarité entre individus. Je crois qu'elle produira un sens plus grand et plus efficace de responsabilité individuelle. Je m'attends à voir la domination des affaires produire le puissant jaillissement d'un mode nouveau de vie. Un type américain nouveau se formera — pas tout à fait nouveau, puisqu'il y a eu Emerson, Whitman et Melville. Ce type ne s'opposera pas nécessairement au type factuel. Il le compensera plutôt. En nombre assez considérable, des Américains se chargeront de leurs propres fonctions.

Jean Toomer.

Traduit de l'américain par Victor Llona.

■

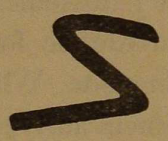
ÉVÉNEMENTS

Un détenu de la prison de Clinton (U. S. A.), Jean Lawrence, est mort avant-hier. Il purgeait sa peine pour condamnation de polygamie. On prévint ses neuf anciennes femmes, qui toutes se retrouvèrent derrière son corbillard.

La conversation pendant le trajet de la prison au cimetière roula uniquement sur ce point : « Combien de temps, chère Madame, resta-t-il avec vous ? »

Et l'émotion était très vive, paraît-il, chez toutes les victimes de ce don Juan.

L'amiral Edward Herbert Mourray, décédé samedi à Hyères, devait être enterré aujourd'hui à Dagety (Fifeshire), mais il a fallu ajourner la cérémonie. On est, en effet, sans nouvelles du cercueil qui devait amener la dépouille mortelle en Écosse mercredi soir. Des communications télégraphiques échangées avec les différents terminus londoniens n'ont donné aucun résultat et tout porte à croire que c'est sur le réseau ferroviaire français que le cercueil contenant la dépouille de l'amiral a été égaré.



FLY-TOX

Faute de mieux, j'aime les premières heures du jour. Avec un un peu de prudence (économisée lentement, posément, dans le passage des octrois, des frontières, auprès des juges militaires, dans toutes ces nocturnes traversées, avec E. B., de Broadway et surtout la fréquentation des peintres et de leurs mascottes) ; un peu de prudence sans affectation, un peu comme une méfiance qui tend la première la main (l'autre dans une poche qui contiendrait, mais qui ne contient rien) ; le passage des poubelles, la rencontre des dépositaires de journaux, des premières porteuses de pain, d'atroces notambules dégoûtés du Métro, d'un abbé qui tousse dans un foulard, et tout à coup cette charge en Tonnerre de Dieu des camions Latil[1] avec leur équipage rouge de barytons et de cymba-

1. Il y a très peu de gens qui se lèvent matin : Je ne cherche pas à toute force l'obscurité, une obscurité qui d'ailleurs lasserait vite : l'essentiel de ce papier approche ; je ne dirai pas qu'il se situe vers la fin, mes lecteurs y courraient. Que l'on veuille cependant tenir compte pour la bonne intelligence de cette conversation que les Latil sont des fourgons fourgonnant dans les artères du XIV^e^, du XV^e^, et de ces autres arrondissements dont l'importance m'échappe, ces scories de notre vie ménagère ; mais passons : n'en tirons pas vanité. Mon chien Zaâr (Zaâr signifie « chance » en arabe, et c'est d'un sénateur que je le tiens !) mon chien s'en écarte. Mais nous sommes ainsi faits, si « mécaniciens », que ce sont de pseudo paquebots de luxe qui charrient nos étrons...

listes, leur toux ferrugineuse et ce déchirement fatal des embrayages ; avec une prudence de patrouilleur, de Blanqui à Chevaleret, par l'Italie et les Pyrénées, à gauche Italie Ivry-Italie Bicêtre — Châtelet-Ris Orangis, les périls de l'exploration s'amincissent. Preuve, drapeau sans berne les taxis stationnent à gauche à dix inches des tournants. Leur odeur de crapulos et de bas-cotons pervertis traîne à terre : je la disperse d'un coup de pied. Ce sont d'ailleurs des taxis rouges ! Doigt sur la narine, la gauche, son pilote jonche le tronc du maronnier d'un mucus strident, lancé en pointe. Ça soulage. Sur une chaise de paille, les ouvreurs de portière second choix font leur extra d'Amis du Peuple, on en achète.

Je fais un grand détour. Je fonce, narines désolées, dans un cyclone de chaux vive. J'escalade des brouettes appuyées du coude sur de la brique, des briques, une grue démembrée, un métreur et ses mémoires, des sacs éculés, des flaques de terrazolite, du madrier, du gravat. La vie reprend, pleine d'une odeur de caoutchouc et de marc fantaisie. Passent des brocheuses, puis un colonial dépareillé, une veuve de guerre trouée par des blattes et la sueur, un gosse siffleur solitaire à habitudes, deux chiens, un chien, un autre chien qui allait suivre ce chien, mais ce n'est pas une chienne, mon chien éberluant le chien d'un autre.

Le soleil zézaie sur le bitume. Un vague petit nuage en vadrouille, sorti de rien du tout, ni cîrus ni cumulus, un moins que rien de nuage vient m'escroquer mon soleil. J'éternue : et dans la recherche de mon équilibre m'effondre sur un kiosque.

Le temps ne presse jamais le flâneur matinal. Tout est alors à tarifs réduits. Le temps, les trams, des employés, des frotteurs retraités des contributions, d'anciens colonels plaçant des assurances aux Halles. D'ailleurs, une voix suinte de tous ces cornets en papier, ces faux-frères, « Cinémonde, Radio, Dimanche Auto, Ma Maison, La Semaine de Suzette, Nus ». Ecoutons.

Une voix répond, d'en bas, comme de l'entresol de cette ratière. Je m'assieds sur les bouillons de la « Liberté » de la veille. Je tire ma pipe, bats le briquet. Je suis bien tranquille : Cette « Liberté » là ne prendra pas feu.

Je crois qu'Ils lisent.

Ils lisent ; une des deux, un des deux lit. L'autre doit raccommoder, plié en deux, le lacet rétif d'un soulier, ou peut-être boucher avec de la gomme des fissures sur les flancs de l'édicule. Sur un rayon quelques bouquins s'éboulent.

Pas de doute, ce couple sans nom sirote une littérature entre le coup de feu des quotidiens et les premiers Paris-Midi.

..... « Une femme, c'est le rêve à jamais vécu
c'est l'amour qui passe..... »

Lui. — Hein !

L'Autre. — .....

Lui. — C'est pas seulement bien balancé, c'est littéraire !

Relis qu' j' te dis, Nom de Dieu !

On relit.

L'homme pose les accents. Je m'inquiète de sa gueule. J'écarte quelques brochures.

Je ne vois rien. Ce qui est une façon de dire que j'entrevois un profil usé avant l'âge, sans nez, sans lèvres, sans yeux. Non pas que tout ça manque dans cette face sans côtes, sans descentes, ça n'a pas été mangé par les rats, par les vents ; seulement, c'est comme absent. L'homme a un teint d'asperge. Quand il rit, on dirait qu'il a peur. L'Autre l'interpelle en l'appelant par son nom « Varinsolle ».

« *Et l'amour au régiment ! Le bordel et les femmes publiques avec tous les risques, toutes les tares qu'elles traînent après elles dans une ville de garnison ! Et les histoires de chambrées, histoires obscènes où les mots*

arrivent crus, excitent les hommes privés de l'acte naturel qui, la lampe soufflée, cherchent dans un plaisir solitaire l'apaisement du désir qui les brûle ! Et les regards des troupiers pour les femmes, sur les routes ! Une femme, c'est l'amour qui passe, c'est le rêve à jamais vécu ! Le soldat.,.! Mot méprisant qui nivelle tout. Le soldat que les femmes et les gosses montrent du doigt quand un régiment passe : « Regarde donc celui-là ! » Oh ! l'éternel, l'impersonnel celui-là ! *Le* celui-là *du gosse, de la femme, du sergent et du capitaine ! »*

On se tait. J'ai conscience qu'un effort de réflexion les mine, qu'ils se dévorent les ongles dans cet antre.

L'Autre. — Eh ! bien, Varinsolle, tu rêves ?

Lui. — Je sens, maintenant, que je pourrais écrire.

L'Autre. — Allons ! ne dis donc pas toujours des varinsolleries ! Un fracas leur coupe la gorge. Le soleil, débarrassé de son parasite, s'est aplati sur trois monstres, le mufle vert, accroupi, mi cafards-mi bulls-, un ventre de sarrigue où se déglinguent des eaux lourdes. Sous le râble, une brosse énorme, en furie. Elle écorche le sol, s'emballe, crache, pétille des immondices, fonce dans des virages. Un autre monstre suit, un autre poursuit les deux autres. Cette ronde ahurit tout le boulevard, les pavés surgissent pâlis, luisants, gonflés d'eau. Mon chien hurle.

J'ai lâché mon observatoire. A droite, un serbo-croate décapité par une poubelle, rejette derrière lui, comme un nageur de crawl, une écume de papiers, de croûtes, d'artichauts, de bouchons, de mâchefer.

Je m'attends à voir surgir un noyé, des corsets, l'écritoire de M. Mauclair.

Une sirène ouvre des vantaux en fer. Des hommes et des femmes s'y engouffrent dans un bruit de savates. Je lis « Caïfa ».

Saloperies !

Là-bas, vers Clamart, vers Fontenay, les premiers pommiers pétillent, plus loin une moisissure d'avoine verte envahit les champs. Je voudrais m'asseoir dans du sable, du vrai, très au sud, vers Guémar, El Oued, m'asseoir et attendre. Je croyais que nous n'étions pas aussi maudits !

Jean Lurçat.

ÉVÉNEMENTS

Un banquier célibataire habitant le Texas, Mr W. Mac Donald, occupait ses loisirs à regarder dans la lunette d'un observatoire de l'Université du Texas.

Dernièrement, il mourut en laissant un testament qui embarrasse beaucoup ses héritiers. Ne précise-t-il pas, en effet, qu'un legs de 25 millions est destiné à l'Université du Texas, afin de lui permettre de construire un télescope assez fort pour regarder à travers les Portes des Cieux !

Les savants héritiers, surpris, se demandaient si la dernière pensée du banquier n'avait pas pris une forme métaphorique qu'il s'agissait de traduire en clair, lorsqu'un barbier nègre, qui, au titre de sa profession, est habitué à recevoir les confidences, vint rapporter que Mr W. Mac Donald considérait comme certain la possibilité de voir Dieu le Père sur son trône, à condition de bâtir un télescope suffisamment puissant.

L'Université du Texas cherche un site convenable pour commencer les travaux.

MOUVEMENT

Il y a en Hongrie 7 familles de Magnats. Entre autres, celle des Bougritzine. Par le jeu des fidéicommis, il se trouve que Bougritzine (Thadée) était l'héritier à 7 ans de champs de blé grands comme deux fois la Belgique. Dès qu'il sut compter, des vieillards de sa famille venaient lui emprunter de l'argent. Au berceau, notamment. Avec les années, le jeune héritier révéla toutes les perfections. Il était beau comme on ne peut l'être qu'en Hongrie, bon cavalier, aimable danseur, extrêmement intelligent et à 7 ans il avait déjà tué 12 personnes. Malheureusement, très tôt aussi, on découvrit qu'il était affligé de certaines tares. Pour le changer il fut attaché à titre tout à fait exceptionnel, dès l'âge de 19 ans, à l'Ambassade de S. M. Apostolique l'Empereur d'Autriche et roi de Hongrie, près de Sa Majesté Ottomane le Sultan de Turquie (Les Bougritzine avaient obtenu cette faveur de François Joseph, d'abord parce qu'ils cousinent avec les Habsbourg, et aussi en raison des services considérables rendus à la diplomatie autrichienne par les Bougritzine depuis dix siècles). Le jeune Thadée se fait faire des douzaines d'uniformes hongrois, et arrive tout chamarré à Constantinople, accompagné d'une nombreuse suite. Peu de temps après son arrivée le Sultan donne une réception pour le corps diplomatique. C'était chose rare, car Abdul Hamid ne recevait presque jamais les Ambassadeurs

accrédités auprès de lui. A ces occasions Sa Majesté avait coutume de n'échanger que quelques mots avec l'Ambassadeur de la Nation avec laquelle il entendait sympathiser. Tel ambassadeur se voyait rappelé immédiatement par son gouvernement pour n'avoir pas été remarqué par le Sultan. A cette époque la lutte était vive entre l'Autriche et l'Angleterre pour la prépondérance sur le Bosphore. On attendait avec anxiété cette réception à la Dowingstreet et au Fischergraben à Vienne. Édouard VII avait donné l'ordre de lui faire tenir un rapport à n'importe quelle heure. En effet, si Abdul Hamid faisait un signe à l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique, la cause de l'Angleterre était gagnée. Abdul Hamid demandait-il au contraire à l'Ambassadeur de François Joseph s'il se plaisait à Constantinople, c'était 40 ans d'efforts diplomatiques de l'Autriche couronnés de succès, mais c'était aussi la guerre probable entre l'Autriche et l'Angleterre.

Maintenant que la radio vient de se taire je vais pouvoir écrire mieux.

C'est par ces échappées que vaut surtout Rosset mais il faut, pour qu'elles se produisent, la contrainte de cette prose, Rosset n'est ni le surréaliste dont tout Paris s'entretient, ni l'autre. Mais il n'est pas avec eux sans le rapport d'une lointaine parenté. Il voulait absolument, dans le temps, que j'allasse, à 8 heures de chemins de fer, chez un oncle, ministre de l'église réformée de cet endroit, qui avait tout Migne « series graeca et latina » dans une métairie basse, entre des eaux et des saules, et qui avait aussi deux petits garçons dont l'un devait être l'actuel surréaliste (je le trouve surnaturel, mais pas surréaliste du tout). Le Rosset, celui dont on lit les lignes, est l'être le plus stupéfiant que je connaisse. C'est sa vie surtout. Il faudrait 1 000 pages et j'ai déjà excédé 6 lignes qu'on m'accordait. Je dois donc négliger les cimes et attaquer le gros massif. Nous étions à Zurich au Bauer au Lac qui est le seul hôtel au monde, à part quelques particuliers dont l'affection m'honore, à avoir un tramway spécial — il est bleu — et des jetons spéciaux pour sa clientéle ou ceux qui viennent la voir. C'est dire le genre. Il y a là, tout naturellement, comme chez eux, surtout des rois, des dames, des chiens, en somme de tout à fait braves gens. Il y a une nuée d'opulents

babbys anglais ou anglo-indiens à qui rien n'est refusé dans l'existence et qu'on voit partout dans toutes les rocailles où fume le thé. Mais il y a aussi des distributeurs automatiques. C'est là que j'en veux venir. Si le physique de Rosset est celui d'un homme d'esprit, sa force excède celle d'un gorille. C'est donc là qu'il s'amuse, car les appareils, comme tous les appareils, font ce qu'ils veulent et on connaît leur genre. On insère une pièce et, au lieu du chocolat qu'on attend, on le devient soi-même. Rosset ne supporte pas cela. Ils ont beau être énormes, vernissés et massifs il faut voir comme il les empoigne, les fait tituber, rebondir, leur enfonce le ventre, leur amincit la taille. Mais le plus beau ce n'est peut-être pas cela : c'est ces gens qui sont là, qui n'ont jamais été à pareille fête. Il fallait voir leurs têtes, leurs yeux humides. Jamais tant d'attendrissement ne s'était produit chez les êtres où l'ennui est l'existence. Il y avait deux chinois : l'un mince comme le fil d'une douillette et furtive apparition sur cette terre, l'autre — un roi — obtus comme un pois. Il y avait des lords, des prophétesses, des archimandrides, des surintendants des châtiments et des officiers de listes civiles. Il y avait de tout et tous pleuraient. Voilà donc Rosset, mais que n'ai-je mille pages.

(Trois-ixe)

Le Sultan est affalé sur un morceau de coussins. Le corps diplomatique est admis, et se range en demi-cercle autour du trône. Abdul Hamid semble ne pas s'apercevoir qu'il n'est plus seul, et que deux cents diplomates couverts d'or sont autour de lui. Il parle de choses et autres avec le Grand Vizir. Bougritzine, cadet de l'Ambassade Austro-Hongroise est à demi caché par le Prince Coloredo-Mansfeld, Ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne. Il est revêtu d'un uniforme éloquent. Dolman rouge écarlate, culottes bleu ciel, bottes de daim blanc à talon rouge, brandebourgs or, chapka à aigrette, avec du cygne partout. Sur la poitrine on remarquait un diamant de 12 carats qui ornait le Grand Ordre de la Croix de Malte, un diamant de 9 carats 1/2 sur l'Étoile de Séraphin, dont les Bougritzine sont grand cordon, de père en fils, le Grand Cordon d'Elisabeth la Catholique, uniquement composé de rubis et d'émeraudes,

et une foule d'autres décorations richement ornées. Sa toilette avait commencé dès l'aube, et un coiffeur qu'il avait disputé au Prince Metternich dans une partie de Golf, d'où il était sorti victorieux, et qui le suit dans tous ses déplacements, avait pratiqué, après des massages faciaux, un maquillage dont ses 19 ans n'avaient vraiment pas besoin. Tel qu'il était, on aurait dit un jeune dieu égaré parmi ces diplomates plus ou moins recollés.

Le Sultan, au bout de dix minutes durant lesquelles on n'entendait que les petits rires qui accompagnaient les propos qu'il échangeait avec le Grand Vizir, promène sur cette foule un regard ennuyé. Il ne se gêne pas pour faire sur certains diplomates et tout haut des remarques ironiques à son Grand Vizir. Cependant le moment approche. On sent peser lourdement chaque minute. Abdul Hamid va-t-il faire signe à Lord Birmingham d'approcher, ou bien ses faveurs iront-elles vers l'Autriche. Pour l'instant, le Sultan a l'air de ne vouloir faire signe à personne. Il a renoué avec le Grand Vizir un conciliabule qui semble ne rien avoir de commun avec la politique. Il met, sans le savoir, à la torture tous ces diplomates. Dans une demi-heure, l'audience terminée, de longs télégrammes chiffrés partiront pour toutes les capitales d'Europe. Le sort de plusieurs familles dépendra de son attitude. Si c'est Lord Birmingham qui obtient un sourire, le Prince Coloredo Mansfeld peut être sûr de son affaire.

C'est la disgrâce entraînant un remaniement de tout le corps diplomatique autrichien. Le Prince sera mis à la retraite, ou dans le cas le plus favorable nommé à Santiago du Chili, où il ira terminer une longue carrière et mourra dévoré par les fièvres et les chagrins. L'ambassadeur d'Autriche à Tokio le remplacera à Constantinople, et celui de Washington ira à Paris, tandis que celui de Paris sera nommé à Madrid, remplaçant le Prince de Turn et Taxis, qui, lui, ira remplacer son collègue de Washington. (Un entrepreneur de transports internationaux me confiait que ces bouleversements diplo-

matiques constituaient pour lui le seul réel profit de son métier.) Et qui sait, puisque dans la vie, le sort de chacun dépend avant tout du hasard, quelles répercussions le sourire qu'Abdul Hamid aura ou n'aura pas, sur d'autres encore, Songez que douze ambassadeurs seront déplacés suivant son attitude, que ces douze ambassadeurs ont douze femmes, qui chacune a un amant, douze fils, avec douze fiancées, douze filles avec douze fiancés ou amants, tout ce monde sera déchiré, déchiqueté, désemparé, séparé suivant que le Sultan voudra bien ou ne voudra pas chuchoter un mot. L'assemblée est haletante. Abdul Hamid est passé à un sujet plus sérieux. Du doigt, il désigne au Grand Vizir, par les croisées grandes ouvertes sur le Bosphore, de petits nuages, et comme il n'a pas plu depuis quelques jours, et qu'il fait très chaud, il espère que c'est un signe précurseur de pluie. Il fait encore deux ou trois plainsanteries et parle de la chevelure de l'ambassadeur de France, en le désignant du doigt. Les uns prétendent que c'est une perruque, les autres jurent au contraire que l'Ambassadeur n'a recours à aucun artifice. « Quoi qu'il en soit » dit le Sultan, « si c'est une perruque, elle est bien faite, mais pour ma part, perruque ou pas perruque je le trouve charmant et je vous envie de pouvoir vous entretenir avec lui. » Car le Sultan n'adresse jamais directement la parole à qui que ce soit du corps diplomatique. Lorsqu'il veut faire une gentillesse à un ambassadeur, c'est toujours par le truchement du Grand Vizir,

Abdul Hamid semble maintenant vouloir lever l'audience. On remarque qu'il n'a fait signe ni à la Grande Bretagne, ni à l'Autriche. C'est donc le statu quo, la crise, sinon surmontée, du moins retardée d'une année au moins, car le Sultan ne reçoit pas souvent. L'Autriche respire, Lord Birmingham ne laisse rien percer de son trouble. Cependant Abdul Hamid, continue à jeter un regard circulaire, glauque et interrogateur Des signes d'inquiétude se manifestent. Les têtes se penchent. C'est que non content de s'arrêter

sur l'Autriche, Abdul Hamid a nerveusement demandé au Ministre de l'Intérieur de lui prêter un instrument dont il se sert, et qui tient de la lorgnette et de la jumelle. On sent une catastrophe imminente. Abdul Hamid, armé de cette sorte de loupe, arrête longuement son regard sur le groupe autrichien. Lord Birmingham est blême, Abdul Hamid fait un signe au Grand Vizir qui s'approche tout près du Sultan. Il a dû demander quelque chose au sujet de la délégation autrichienne, mais quoi ? Le Grand Vizir fait un geste vers l'Autriche. L'Ambassadeur Prince Coloredo se précipite et s'incline jusqu'à terre. Le Grand Vizir fait un second geste. Toutes les portes se sont ouvertes. L'audience est levée. Le corps diplomatique sort lentement et voit ceci : le Sultan à l'approche de l'Ambassadeur a eu un geste d'impatience. Il a fait ce geste de la tête de bas en haut, par lequel les musulmans veulent dire non. Ceci accompagné d'un petit bruit de langue, difficile à rendre sur le papier. Le tout est très impertinent, et peut aussi vouloir dire : Non pas vous, vous ne m'intéressez pas pour deux sous. L'Ambassadeur est affolé : il ne s'agit donc pas de la question du proche Orient ? Tour à tour approchent le conseiller d'ambassade autrichien, croyant que c'est à lui que le Sultan en veut. Puis le 1er, le 2e, le 3e, le 4e secrétaire. Le Sultan s'impatiente. A chaque fois il répète son geste, qui veut de plus en plus signifier : non, mais quand on est mal foutu et fagotté comme vous l'êtes, on reste à la maison. Enfin il ne reste plus que Bougritzine qui s'approche un peu troublé. Abdul Hamid pose son auguste main sur son épaule, et, pour la première fois parle directement à un étranger. Il lui fait des compliments sur son uniforme, et le prie de venir partager son dîner le soir même. Le Sultan avait fait pour Bougritzine une chose qui jamais, à la cour d'Osman, ne s'était produite. Quelques minutes plus tard, Saint-Pétersbourg, Paris, Berlin, Londres, Vienne apprenaient cette insigne faveur, Lord Birmingham fut nommé gouverneur de la Basse Calédonie, une Colo-

nie qui avait été jugée trop insalubre pour les forçats ; il fut remplacé par lord Birkenkead venu de Washington, tandis que Lord Mountbattem, alors Vice-Roi des Indes était nommé à Paris pour remplacer Lord Beaverbrouk appelé à Constantinople. Le duc de Manchester alla remplacer aux Indes Lord Beaverbrouk, et Lord Castell-Castell alla à Tokio en remplacement du Duc de Manchester. Toute la flotte britannique reçut l'ordre de se transporter instantanément aux Dardanelles, et l'Empereur d'Allemagne, en raison de la tension diplomatique, décommanda sa croisière dans les mers du Nord. L'Impératrice douairière de Russie alors à Dinard traversa la France et l'Allemagne comme une flèche en train spécial, et 56 régiments, soit plus de 4 millions d'hommes de l'armée Russe furent massés à la frontière Austro-Hongroise. Le roi Alfonse alors en visite à Londres regagna sa capitale, et le transbordement à Calais jusqu'au train spécial fut effectué en 37 secondes. L'Empereur François-Joseph eut une syncope, et la Bosnie en profita pour se soulever. Il y eut dans les rues d'Agram de sanglants combats et toute l'Herzégovine jusqu'à l'Adriatique fut mise à feu et à sang. Le Grand Vizir n'a jamais parlé au Sultan des petites conséquences qu'avait eues, pour le nouveau et l'ancien monde, le fait qu'il avait trouvé joli l'uniforme de Bougritzine, et plaisant celui qui le portait. Du reste le dîner ne dura que quelques minutes et le Sultan fatigué se retira très tôt, laissant Bougritzine dans les bras de nombreuses femmes, dont il ne savait que faire.

Paul-Marius Rosset.

FAITS DIVERS

A André Gide.

Wlaminck n'avait pas publié son *Tournant dangereux*, plein des attendrissants souvenirs des classes 99, 100 et un qui virent fleurir l'antimilitarisme au-dessus des pétunias de l'adjudant de casernement, entre les eaux grasses et l'atelier des sapeurs, que les troupiers de l'armée du Rhin se mettaient à mourir comme des mouches, c'est-à-dire de froid. Ça rajeunit de vingt ans ceux qui ont depuis longtemps fini de courir de tels risques.

L'Assiette au Beurre, — t'en souviens-tu, Wlaminck ? — publiait une belle image, de Jossot, je crois ; ce Jossot du chiffonnier à la sardine et de *Toujours jeune grâce à L...*, devenu Sidi Ben Jossot, quelque part dans le Sud-Algérien — une belle image avec une belle légende.

L'homme de garde, épaulettes et képi pompon (comme les dessinait alors, mieux que Jossot lui-même, le pauvre Charly, ancien enfant de troupe, dont l'atelier de la rue de la Bidassoa, aux Buttes-Chaumont, était gardé par deux mannequins habillés, l'un en Chasseur d'Orléans, l'autre en Voltigeur de la Garde, et qui se tira un coup de revolver d'ordonnance dans l'oreille) épaulettes et képi pompon, dis-je, balançait son falot pour que l'adjudant à moustaches de vieux gaulois tombé dans la mominette, en long manteau noir

aux manches faufilées du sacré ver solitaire, son sabre modèle 1874 sous le bras, put, à loisir, contempler son client de deuxième classe, celui qu'il avait à l'œil et qu'il ne ratait pas, celui qu'il *pistonnait* et qu'il s'était promis de faire passer au *tourniquet*, raide en son costume de treillis, raide sur la planche des locaux disciplinaires et pour tout dire, mort, *clamecé*, indubitablement et réglementairement.

Il disait, cet adjudant :

— Mort de froid ?... En hiver... tout naturel !...

Je n'ai pas une bonne représentation du *juteux* contemporain, l'adjudant de Mayence, Landau et autres lieux. L'armée a bien changé du jour qu'elle m'a perdu pour la troisième fois... Bataillons de mitrailleurs... Escadrons de mitrailleurs de cavalerie... On n'y reconnaît plus rien. Mais la mortalité semble aussi bonne que jadis. Le treillis n'est pas plus chaud qu'au temps qu'on m'en enveloppait (novembre 1902) pour aller casser la glace de la Meuse, à Saint-Mihiel. Le rata... Léon Bailby qui a bon cœur et qui se désole de ne pouvoir fonder le *petit lit blanc* du soldat, estime honnêtement que cent-sous-papier c'est peu pour nourrir un jeune homme. Léon Bailby, l'écrivant, comprend pourquoi, l'autre dimanche, Paris a battu Armée française sur le terrain de Colombes. Pendant la guerre on mangeait bien. Mais oui, assez bien ; enfin... on mangeait, quoi !... C'est que, pendant la guerre, les administrateurs français qui ont le génie de l'improvisation... C'est comme dans les Beaux-Arts... mais oui... Le nouveau Musée du Luxembourg qui devait être la revanche de l'art libre tellement bafoué par les bureaux tandis que les Musées étrangers, dès le début du siècle, s'emplissaient des plus significatifs ouvrages de nos artistes indépendants, eh bien, il est complètement raté le pauvre Musée du Luxembourg. C'en est à ce point qu'on regrettera ce coup d'audace qui fit, sans que monte jamais aucune des protestations redoutées, enlever le *Rêve* de feu Édouard Detaille, belle image de calendrier (calen-

drier de la classe) qui a été, je pense, suspendu au centre des locaux disciplinaires de la caserne palatine accusant le plus beau chiffre mortuaire.

M. André François-Poncet, Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts et ancien commissaire dans les environs de Mayence, aux jours de la Ruhr, a dit que l'État n'avait pas à soutenir un art encore en discussion.

— C'est, m'a répondu un ancien officier devenu peintre, une sorte de Dubois-Pillet des temps modernes, comme si le Ministre de la Guerre avait dit en 1914 : le 75 et le Lebel n'ayant pas fait leurs preuves, je fais distribuer des chassepots et des canons de bronze.

Mais, il l'a dit ! Si bien que l'infanterie française a découvert en 1916 le chargeur dont on la massacrait depuis 1914 et que nos ateliers fabriquaient depuis 1896. Et voilà comment on protège les arts. Léon Bailby y a-t-il songé ? Soyez impitoyable, recommande-t-il au maréchal Pétain ; s'ils sont responsables, frappez vos plus anciens camarades.

C'est donc Joffre qu'il fallait envoyer à Mayence. Limoges a toujours de superbes cafés et les mystères criminels et judiciaires y sont la distraction toujours renouvelée des hommes de loisir. Aussi bien, le limogeage peut-il, jusqu'à un certain point, rentrer dans la catégorie des crimes passionnels.

Ah ! si la ligne de Dreux était mieux desservie, que j'aimerais discuter de ces choses avec le cher Wlaminck qui veut voir dans le cubisme une des origines de la guerre.

Cher Wlaminck... J'avais découpé dans les journaux quelques faits divers. En voici deux qu'un démon me fit coller bout à bout sur la même feuille blanche :

> Bombay. — Les troupes britanniques ont encore dû intervenir aujourd'hui à Bombay pour mettre fin à des rixes entre Hindous et mahométans.
> A deux reprises, les soldats ont tiré sur la

foule. Deux émeutiers ont été tués et six autres grièvement blessés, sont dans un état désespéré.

Les désordres menacent de s'étendre au quartier des affaires, qui était jusqu'ici demeuré calme. Dans le quartier du fort, où se trouvent les principales banques et les grands magasins, deux musulmans ont été poignardés par un Hindou.

Trois pathans ont été lapidés et mis à mort par la foule ce matin dans la région des docks. Sept Hindous ont été massacrés dans le quartier de Bheudi-Bazar.

D'après les derniers chiffres fournis par la police, 34 personnes ont été tuées depuis le commencement des émeutes ; 327 ont reçu des blessures graves et sont soignées dans les hôpitaux et 500 ont reçu des blessures légères.

Aix. — L'archevêque d'Aix a publié ce matin un nouveau mandement touchant la paroisse de Barbentane, sur laquelle pèse l'interdit canonique depuis les incidents du 18 janvier.

Par ce mandement, l'interdit est levé et les cloches pourront de nouveau sonner. Un vicaire général de Mgr Rivière a été désigné pour servir de curé à la paroisse de Barbentane, en attendant une désignation définitive.

Onze membres du conseil municipal et 1 200 paroissiens de Barbentane avaient signé la supplique demandant la reprise du culte.

Tu te rends compte, mon grand gars de Chatou ?

Pas une goutte de sang à Barbentane. Et cependant, là-bas, ils ont Rabindranath Tagore et, à Barbentane, ils n'ont que Daudet, de temps en temps. On peut bien se laisser mobiliser un peu pour sauver cette civilisation-là. Et puis l'armée... confesserai-je *ne m'y être jamais ennuyé* ? ...Et la Légion Étrangère demeure bien riche de qualité, bien émouvante et dans cette Coloniale dont, naguère, jadis, Pierre Mac Orlan première manière regrettait qu'il n'y eut pas un petit poste en permanence sur la place du Tertre, dans l'ancienne mairie de Montmartre, on trouve des rempilés retour du Tonkin capables de s'indigner à voix haute, et dans quel fier langage ! — à voir les « officiels » se comporter comme de simples cochons en la pagode du jardin colonial de Nogent-sur-Marne, si bien qu'après leur passage (aux officiels, donc) il faut ordonner des cérémonies expiatoires.

Wlaminck, nous pourrions encore nous entretenir de M. Laffitte et de l'affaire des faux tableaux volés. Qui de nous, toi ou moi, qui connut Laffitte ? Car certainement nous l'avons connu. Où est-il le temps qu'on ne pouvait trouver dans un journal le nom d'un franc coquin appelé aux honneurs de l'actualité sans reconnaître qu'il était de nos relations ? Ainsi quittai-je la rue de Buci, un samedi d'une semaine trop chargée : deux faussaires, un étrangleur, un chourineur... J'ai dit et publié que ce ne fut pas prudence mais honnêteté. Je ne me reconnaissais pas, amateur, le droit d'abuser plus longtemps ces spécialistes. Il faut qu'André Gide sache, un jour, toute la vérité sur les *Faux-Monnayeurs*.

Qui a truqué Murillo ? Laffitte ? Les employés-voleurs de Laffitte ? Les Américains ? M^me^ Cherdonnet ex-Laffitte ? Le prince de Bourbon ou le roi Louis-Philippe à qui Daumier prêtait le costume et les façons d'Othello (— *Avez-vous fait vos prières ce soir, Madame* ? (à la Liberté) et qui n'était peut-être que Robert Macaire.

Dans notre jeunesse, c'est le faux Daumier qui nourrissait son homme. Tu t'en fichais, parce que tu avais ton violon et ton vélo, mais tu as bien connu les fabriques. Ça n'est pas plus criminel que de couper en deux un Lautrec, histoire de vendre deux Lautrecs et j'en sais de bien jolis de ces faux Daumiers. Quant aux faux Wlaminck... tu sais bien que si tu n'avais pas 1^m^,87 et de larges épaules et d'admirables pectoraux, les protecteurs des faussaires t'eussent accusé d'avoir fait toi-même de faux Wlamincks pour déchirer les vrais. Et voilà que tu te fâches « après le cubisme » ! Il ne faut plus jamais se fâcher. La vie deviendrait impossible, comme aux Indes, tandis qu'à Barbentane on ne parle même plus de la guerre.

La dernière année de cette guerre-là, je fis l'*Éveil* avec Jacques Dhur. C'était le bon petit journal d'un brave homme. Je pouvais mettre tout ce que je voulais, là-dedans. Je n'y manquais point.

J'y fus faussaire, moi aussi. La mode venant des « manchettes », je donnai en « manchettes » un nombre fameux de fausses pensées du président Lincoln. Ce fut reproduit par toutes les revues de presse et on en produisit un recueil aux États-Unis. J'imaginai aussi un classement des faits divers. Une idée reprise à Maurice Barrès. A ce propos, j'ouvrirai une parenthèse pour rapporter ce dont on a toujours si légèrement parlé : l'engagement de Maurice Barrès.

Aux premiers jours d'août 1914, Louis Ducroc, directeur-éditeur des *Marches de l'Est,* dont les bureaux étaient en boutique, rue de Vaugirard, là où est installée aujourd'hui la librairie Sant-Andréa, fit savoir qu'il ouvrait, audit lieu, un bureau auxiliaire d'engagements pour les patriotes pressés et aux fins de faciliter la tâche des commandants de recrutement, assaillis en leurs bastions, tableau inscrit dans la mémoire des hommes de ce temps-là qui ne rejoignirent pas le premier jour de la mobilisation, et qui revinrent, qui plus est. Ducroc promettait aux enragés qui semblaient tenir debout et que refusaient les médecins des *Marches de l'Est,* de les incorporer dans un corps franc dont lui, Louis Ducroc, ferait les frais. Il y consacrait toute sa fortune déposée à cet effet chez un notaire.

Si je mens le moins du monde, que me confonde Louis Thomas qui fut l'assistant de Ducroc avant de devenir mon lieutenant au 294e de ligne et au 66e bataillon de chasseurs.

Je vois et j'entends encore le pauvre Ducroc, tellement Buzenval avec sa moustache et sa petite barbiche, nous dire, au retour d'une visite au ministre de la Guerre :

— Bonne nouvelle, vous ne serez pas pendus haut et court comme en 70 ; vous aurez un uniforme et un général du cadre de réserve s'offre à vous commander !

On vit, car il faut redire ces choses effacées dans trop de mé-

moires, des hommes distingués faire la queue sur le trottoir de la rue de Vaugirard et souffrir, patriotiquement, que des sales petits bougres de boys-scouts dont Ducroc avait agréé les services, mi-grooms, mi-flics, leur fichassent des bons coups de leurs longs bâtons dans les jambes pour les maintenir à l'alignement.

J'en avais pris tout de suite pour la durée de la guerre, mais par une porte de faveur ; quelque chose comme l'entrée des artistes dont Louis Thomas possédait un carré.

On allait, à peine accepté, faire l'exercice au collège Stanislas.

Un matin, l'instructeur arriva tout suant et la gorge sèche :

— M'sieu Ducroc, les cognes ont saisi nos armes !...

— Je sais, répondit Thomas qui ne savait rien, c'est une charmante plaisanterie.

La Préfecture de Police, patiente à récupérer le moindre fusil de chasse, la plus antique canardière, posta des fusiliers-marins intraitables et dont on ne savait que faire avant de les envoyer à l'abattoir de Dixmude, afin de se bien assurer que les Francs-Tireurs de Ducroc ne faisaient pas *une-deux*.

Or, ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, une belle auto de maître, belle enfin comme les autos pouvaient être belles avec leur pauvre capot et leurs cylindres de rien du tout, s'arrêta au seuil des *Marches de l'Est*. Une des rares autos non réquisitionnées. Le chauffeur était coiffé d'une casquette russe à cocarde tricolore. J'avais vu semblable équipage, le matin, rue Notre-Dame-des-Champs. De l'auto était descendu — vert, noir et argent — un colonel du Trésor et Postes qui étudiait un plan !... Joseph Caillaux... Mais les occupants de la nouvelle automobile étaient des civils. Deux civils et en même temps qu'eux descendit le chauffeur et tous trois pénétrèrent tout de go malgré les hurlements des boys-scouts qui, avertis par quelque pressentiment, s'épargnèrent tout de même de taper.

Maurice Barrès, son fils Philippe, un beau jeune homme très semblable aux candides adolescents des monômes de candidats à Saint-Cyr, le chauffeur enfin, sa casquette et sa cocarde à la main.

L'émotion de Louis Ducroc ! Il n'était pas seul à subir le sacré frisson. On attendait quelque chose de grand. Encore qu'on ait appris, le matin même, l'engagement de Gustave Hervé dans un régiment de Courbevoie... ou de Vannes ! — la surprise fut ménagée.

— Ce que je désire ? fit Barrès de sa belle voix de gorge, mais trois formules d'engagement, mon cher ami ; pour mon chauffeur, mon fils et moi.

On leur remit sans examen la formule d'acceptation. Ce fut vraiment une grande minute.

Philippe Barrès a bravement fait campagne. Je loue très fort Maurice Barrès de s'être ravisé et de n'être point parti. On est sans nouvelles du chauffeur.

On voit par là que l'histoire du « joli mouvement du menton », c'est de la blague, de la littérature de Vieux Marcheur malgré tout.

Donc, à l'*Éveil,* je repris, pour le classement des faits divers, une idée du Barrès de l'*Ennemi des Lois*. Savoir : « ...On pourrait faire une publication... Pas des théories sur le fondement d'une nouvelle morale. Non, un livret, chaque mois (*Pourquoi pas tous les jours ? pensai-je sous les gothas*) pour faire pleurer. Les anecdotes les plus attendrissantes sur la dureté des rapports entre les êtres, extraites des journaux (*Pourquoi ne pas donner au journal lui-même cette tâche pie ? pensai-je au chant de la Bertha*) et mises en valeur. Pas la *Case de l'Oncle Tom,* au bénéfice d'une classe intéressante, pas la *Maison de poupée* non plus, pour protester contre une forme trop étroite de la légalité, non, cela aussi serait bon, mais leurs thèses précises n'atteindraient que des sensibilités particulières et des cas déterminés. Dans notre recueil, au contraire, il faut que

chacun trouve l'anecdote qui fonde la sécheresse de son cœur (*la sécheresse de son cœur ! on y va venir !*) et que, l'appliquant à sa vie, il s'écrie : « Pauvre moi-même. » Tel que je le conçois, ce petit livre aux nombreux paragraphes alignés, ce sera un vaste hôpital où chacun reconnaîtra sa maladie, où chacun occupera un lit. Nous serons voisins dans la douleur (*Est-ce que Barrès n'écrivait pas ces choses l'année que Paul Déroulède visitait Léon Tolstoï dans sa retraite seigneuriale de Iasnaïa-Poliana?*). Bon moyen pour créer de la sympathie entre tous ceux qui souffrent. Mais surtout, toutes ces anecdotes seront touchantes. Voilà l'essentiel : pousser toutes les douleurs en beauté...

Et la belle phrase finale, bien balancée, comme un beau môme, pas vrai ? — sur la coupe du roi de Thulé qui s'enfonce...

L'expérience m'enseigna qu'il était assez facile de tirer des larmes. Il me suffisait de regarder dans les yeux clairs de Jacques Dhur et d'éprouver la poignée de main du patron par ailleurs friand de l'entrecôte « comme chez soi » et de la sole Rintintin du restaurant Lapérouse.

Je reçus de touchantes lettres. Des poilus, à qui l'on faisait le service gratuit du journal — *l'Éveil, le journal le plus lu sur le front !* — des poilus à dix mètres des boches, s'attendrirent, et le firent savoir, sur des histoires de réchauds à gaz et de bambins perdus et est-ce que je sais quoi encore !

Seulement, je m'aperçus que, penché sur cette tâche, de *tout son cœur,* le Nouvel André s'*y durcissait le cœur.*

Au-to-ma-ti-que-ment.

Oui.

Pourquoi il renonça, prétextant qu'il avait trop de travail que son secrétaire de rédaction était trop mutilé et qu'il n'en pouvait plus et qu'*il en avait marre,* comme on disait alors. Plus simplement : il se sauvait.

C'est la raison demeurée excellente qui ordonne que jamais plus je ne publierai de faits divers ordonnés de la sorte. Le petit train *Bombay-Barbentane,* c'est aux fins d'une démonstration occasionnelle. Qu'on ne s'y trompe pas.

Le *hic* était d'éviter le *chic* littéraire... en attendant ce moment, depuis si longtemps rêvé, où je me sentirai, peut-être, assez fort pour entreprendre cet exercice de pure nomenclature animale que seront, ou seraient, mes CONTEMPORAINS-CONTEMPORAINES, dont j'ai tort de rien dire ici si le mieux serait de les signer d'un nom forgé, tout neuf, ignoré, pour une tentative de personnelle renaissance. Jean Paulhan ne trouve pas l'idée malsaine.

Un beau fait divers, par exemple, c'est la mort de ces deux petites danseuses de Montmartre, enlacées dans la mort et suicidées par le gaz d'éclairage, ni plus ni moins que les chiens de la Fourrière.

— Vos petites danseuses, y'en a une des deux qu'avait quand même trente-deux piges, que me dit Léon, le frère du Tabac de la rue ... ; trente-deux piges c'est pas vioque-vioque si on veut, quand même qu'en fait de petite danseuse y'a plus jeunôt.

Il a raison. Mais les journaux vendent de la petite danseuse comme du petit soldat. N'est-ce pas ?

Il a raison, Léon. Des détails complémentaires nous apprennent que l'aînée gouverna un dancing à Beyrouth et qu'elle avait l'ambition d'une grande boîte à Paris. Tout un roman. Quoi ? C'est fait. Voir les chapitres initiaux du *Puits de Jacob,* l'un des plus jolis *contes* de mon ami Pierre Benoit.

Il a bien touché, et juste, le cœur populaire, ce double suicide.

Rien de romantique. Pas de *Mort parfumée.* Le robinet du gaz.

— Pour se tuer comme ça, dit Léon, fallait quand même qu'elles en aient gros sur le cœur.

A quoi répond son frère, le buraliste en pied :

— C'est juste, quoique, d'un côté, la drôle de vie que mènent ces poules-là, à la longue ça doive leur taper sur le système.

A la longue...

Cinquante ans à elles deux et l'aînée en prenait trente-deux à son compte...

Les questions de système, ça n'a rien à faire avec le temps et la commune mesure. Le Pr Bergson a dit là-dessus des choses.

C'est un système qui n'a rien de métrique.

— Pas vrai, buraliste...

André Salmon.

■

EVÉNEMENTS

Miss Catherine Harcourt, 15 ans, de Birmingham, a 1 m. 67 de haut, mais il lui suffit de s'accrocher à quelque chose et de laisser pendre son corps, pour s'allonger de sept centimètres et demi, ce qui lui a valu le sobriquet de Miss India Ruber. Cependant elle a refusé toutes les propositions des impresarios.

Cinq condamnés à mort, actuellement détenus à la prison de Sing-Sing, ont été avisés que leur exécution était retardée jusqu'après les fêtes de Noël. Cette mesure a été prise en considération de ce que ces condamnés font partie de la chorale de la prison et qu'on a besoin de leur concours pour la réalisation du programme des fêtes de Noël.

LETTRE SUR PARIS

Paris, brillante surface enrobée d'écume et de bave sanguinolente qui roulent légères autour de sombres monuments, comme la nappe fébrile des eaux stagnantes alentour des piles de pont. Humidité de la brume, atmosphère de phtisie, sous ta caresse, ô Paris, les négresses vagabondes blêmissent et vont prenant la couleur du citron fumé.

Excitation où l'on s'exténue. Délire. Les cris désespérés de tes victimes semblent s'atténuer sous ton ciel sourd.

Au lever de ton jour malade, il se pose un problème, le même toujours : ne pas céder le terrain, son pain à gagner, sa gloire à défendre et tout recommencer à pied-d'œuvre. Et dès l'aube, derrière les vérandas des cafés, dans ces innombrables cages de verre lavées par la pluie, des milliers de femmes assises devant l'apéritif bivouaquent en l'attente du soir.

*

Femmes échouées là de Normandie, du pays de Galles, du Pérou ; provençales, espagnoles, femmes du monde entier, créatures qui semblent tombées du ciel à l'heure de l'*Ave Maria*, elles débouchent de l'église de la Madeleine et, fleuve intarissable, descendent les grands boulevards. Toutes on les reconnaît à l'uniforme de la corporation : l'élégance. Elles portent, en guise d'armures, des diadèmes et des ceintures d'argent. Sur un rythme sacré, incessants cortèges de courtisanes,

peuple de démons, fauves troupeaux qui s'avancent tels que des bêtes poussées par le besoin d'envahir la rue, et par lents remous submergent le trottoir. Ce sont les milices qui chaque soir font la conquête de Paris, les prêtresses de l'amour, qui dans les yeux de la foule cahotée à contre-courant cherchent avec inquiétude la promesse d'un souper hasardeux. Sous des torrents de lumière, une pensée les aiguillonne : comment vivre aujourd'hui?

*

Paris est l'océan humain où toute certitude coule à fond. Personne n'est sûr de soi. Chacun doute, mais jamais ne se découvre, ne se décourage. Toujours sous les armes ; au travail avec une inlassable constance. Fatale serait la moindre hésitation. La légèreté, l'insouciance font un masque aux visages — méchanceté fanfaronne des mots, point d'honneur tout prêt à dégainer —. Ainsi chacun, circonspect et renfermé, joue son jeu de l'une à l'autre aurore, sous peine de se perdre dans les vingt-quatre heures, de voir s'effondrer sa renommée. Le ridicule et la faim, voilà le danger. Il suffit d'un geste malencontreux, d'un instant de mauvaise humeur, d'une confidence. Avec quel art pourtant, avec quelle souplesse féline ceux-là esquivent les foudres de l'adversité.

*

Sous ce climat qui vous démolit un hercule et fait moisir l'air autour des lampes à arc, sous ce climat qui prête un aspect livide à tant de figures harassées, la bonne éducation et la vivacité aimable sont de rigueur. Parmi ce peuple si raisonnable et si humain, il est des yeux qui luisent comme ceux des rats pestiférés. Ce genre de vie dont s'effraierait un forçat, d'innombrables vermisseaux le mènent du matin au soir. Et la fatigue devient poison et le poison haine. La misère, l'angoisse, le sang et le courage sublime remontent á la surface et brillent d'une splendeur sinistre.

*

Alors on voit d'étranges individus s'encagnarder en certains logis, s'enfermer à double tour dans leur chambre et vivre là des années, loin de la rue et du monde. Barricadés entre une écritoire et un mur, tracer des lignes, faire des calculs, jaunir comme l'ivoire et perdre leur poil, s'alimenter de chimie et de café, et déclencher, d'entre leurs cahiers ouverts, révolutions, cataclysmes obscurs, lois nouvelles et idées qui durent et scintillent lointaines comme des étoiles sur cette Babylone immortelle où, pour remédier à tant d'estomacs délabrés, à tant de têtes qui tournent, la cuisine s'est faite délicate, exquise, homéopathique. C'est ici que l'on suce les osselets des petits oiseaux faisandés, qu'on retire avec gloutonnerie les escargots de leur coquille et qu'on finit le souper avec des fromages fétides.

*

Comme on travaille ici, et quelle dépense de force et d'esprit ! Chacun s'exploite au maximum de rendement. On tire tout le revenu possible de sa santé ; lorsqu'elle ne suffit pas, on entame le capital. On risque même à l'occasion la guillotine. Une seule crainte : le vide, le marasme, l'ennui. Surmontant le dégoût et la nausée, on avance à marche forcée vers la mort : la voilà bien, la grande ville !

Et tout ce labeur immense est fait pour créer chaque jour la modernité, pour rajeunir la vie, rétablir les illusions perdues, les espérances flétries, pour utiliser et rendre inoffensive l'éternité.

L'apparence, le mensonge et la fatuité sont là pour le décor, héroïques bannières de tous ces martyrs ; mais dans le fond, dans la fange, il y a une résistance acharnée, une immolation stoïque, de la douleur et de la grandeur. Jamais de renoncement, de découragement, de désertion. Toujours de l'avant, les dents serrées, en retenant ses sanglots ; le vent siffle à travers les années, déchire votre existence ; toujours la course à l'argent, aux honneurs. Et l'on comprend alors pour-

quoi cette population n'est guère prolifique, on comprend la nervosité, les crises politiques, la férocité et les anomalies de cette nation raffinée et changeante.

Paris émerge envié, se transforme d'une heure à l'autre, s'écroule à tout bout de champ et toutefois il ne cesse de s'accroître et d'étendre hâtivement son rayon. Profond et fragile miroir qui accueille la lumière du monde, Paris est un défi au temps ; et puis on se dit que le temps se venge de ce qui fut édifié sans lui.

MOULIN ROUGE

Un impétueux brouillard violet tourbillonne sur les enseignes lumineuses de Montmartre. C'est le ciel bas de Paris, le ciel qui ne peut dormir et qui a les paupières brûlées de fatigue.

Du boulevard qui s'embrase comme une fournaise montent des bouffées d'incendie et des clameurs de foule, assourdissantes. Le ciel remue entre ses couvertures de nuages.

Des étincelles de tisons l'enveloppent et mettent le feu à son drap. Le ciel de Paris, accroché aux paratonnerres, se penche d'instant en instant sur le vide et fait à la rue de grandes grimaces météorologiques.

Les éclairs de magnésium ébranlent et font tinter les vitres ; les légères affiches-réclames voltigent enflammées, semblent vaciller et se ranimer au vent, grouillantes comme des vers luisants autour des corniches des maisons. Quelque vieille façade bondit en avant, livide, et jaillit un instant comme ferait un métal en fusion.

Parmi les bizarres édifices évoqués ainsi brusquement par un projecteur qui écarquille son œil et s'éteint, il en est un plus extravagant que les autres, couleur sang de bœuf, un pavillon qui fume et grésille comme une rôtisserie, environné de feux de bengale. Deux moulins à vent surveillent comme deux corps de garde le rayonnant portail où s'engouffrent les gens comme chez nous les femmes à l'église, le dimanche. C'est le Moulin Rouge.

*

Le Moulin rouge ouvre ses battants à trois heures de l'après-midi.

Les noctambules aveuglés par le soleil ne font qu'un saut jusque-là pour s'y réfugier.

Dans le dancing on respire encore l'air de la nuit.

L'endroit indéfini reste plongé dans une demi-ténèbre sulfureuse et sinistre ; on se croirait à l'embouchure d'un fleuve à l'heure du couchant, et bien qu'il manque le grincement des chauves-souris parmi ces vapeurs marécageuses, deux moulins hollandais, qui s'érigent là tout au fond, suffisent à nous donner l'idée d'un paysage étendu.

Les ailes incrustées de lampions rouges continuent à tourner lentement et, multipliées par les glaces qui sommeillent dans la profonde pénombre de la salle, ont l'air d'un feu d'artifice qui s'égrène en douce pluie.

Quand la musique attaque, le dancing se remplit comme une piscine. Les danseurs dégringolent les escaliers de quatre ou cinq marches et foncent parmi la foule des danseurs. Le mouvement est celui d'un homme qui a envie de se noyer.

Assis à une table on peut contempler d'en haut le spectacle.

*

Langueur des couples, houles amoureuses, remous denses d'écume, étreintes, cœurs brisés, embrassements de naufragés et sourires mourants ; figures égarées d'éphèbes frisés comme des agneaux, qui nagent accouplés ; jeunes filles lymphatiques et leurs balbutiements parmi ce bain où l'on cuit : enlacées l'une à l'autre elles se referment, comme les fleurs le soir, dans une étreinte qui ne se relâche plus. Marins de Toulon, troupeaux de courtisanes, nègres de la Martinique, charbon dans la farine, tous en bandes serrées s'avançent. Américains du sud trempés de sueur, gens de toute race, étrangers qui ont perdu

leur nom et leurs racines, flottent inertes et comblent d'orageuse léthargie ce dernier port boréal.

Les réflecteurs semblent fouiller dans ce vivier monstrueux qui fait corps et marche au ralenti comme un immense caméléon. Les ailes des moulins se mettent en branle et suspendent la multitude. On moud là-dedans, pour de vrai, on y moud avec un acharnement lourd, somnolent.

Les musiciens du jazz imitent de loin les hurlements d'une horde indienne, et le saxophone, en solo, reproduit les objections, les plaintes et les éclats de rire d'un hottentot qui se tord à en être malade. Les plus étranges vociférations instrumentales répercutées par les gorges des monts s'éteignent dans la campagne libre.

*

Ce fut peu après l'armistice que, pour la première fois, je tombai dans ce lieu. Ma vertu là-dedans, comme un oiseau pris à la glu, battait des ailes et y perdait ses plumes. Qu'elles étaient belles cependant, les jeunes femmes, ce jour-là, et quelle élégance caduque chez les danseurs !

La guerre était passée, la fièvre espagnole, puis sur le Moulin Rouge s'était abattu le feu blanc, « la neige » légère et glaciale des stupéfiants. L'amour à son apogée s'était pris dans tout ce gel. Vous auriez pu voir les grandes houles se cabrer, se briser dans le tango angélique, l'une sur l'autre comme du cristal. Un engourdissement, une solennelle angoisse régnait dans la salle. Tous coulaient d'un acquiescement unanime vers le bord extrême d'un monde qui finit ; ces danseurs ressemblaient à des poètes condamnés à mort, à des cadavres de prêtres noyés qui vont à la dérive.

Oh le silence de tant de bouches ouvertes ou pressées contre d'autres bouches ! La pâleur de ces faces qui surnageaient éblouies pour retomber en pleines ombres chaudes. Pas un cri qui déchirât la veillée tardive. Le silence de cette foule baignée par la douce lumière des phares était le silence héroïque d'une chiourme dansant sur un ponton qui coule.

*

Aujourd'hui, la mise en scène est la même, et, à dire vrai, tous les appareils vieux jeux sont à leur place et fonctionnent, mais la clientèle a changé ; les ailes tournent en vain cherchant à reprendre la route de naguère ; les temps sont durs et le Moulin rouge n'est plus la mer, l'enfer, l'éternité du plaisir. Les chimères ailées qui accompagnaient l'interminable voyage ont disparu. L'après-guerre est fini avec toutes ses prodigalités et ses vices. La voilà presque évacuée sous la réverbération hagarde, la grande salle de bal, rouge de honte et de lumière ! La grandeur, le stoïcisme peureux de cette foule qu'une furie de destruction transfigurait, tout a disparu. Maintenant on y vivote. C'est le triomphe de la petite bourgeoisie. Les approches sont réservées, les contacts prudents ; la danse n'est plus qu'un sport hygiénique. L'ordre et une économie rigoureuse président à ces agapes. L'égoïsme encadré par la morale fait ses évolutions là où jadis, il y a bien des années, le prodigieux contorsionniste surnommé le *désossé* était en vogue, où faisait fureur la célèbre *Goulue,* danseuse indécente, qui plus tard monta une baraque foraine et se fit dompteuse de lions.

Désormais le Moulin-Rouge a revêtu la nudité d'une caverne. Le « Genius loci » en est parti avec tout son arsenal de drogues célestes et maléfiques ; harcelé par la police il a changé de quartier, et Dieu sait où il cache maintenant ses poisons !

*

L'histoire de cet établissement est retracée par un peintre humoriste sur les murs de la salle, souvenir d'une ère de scandale qu'illumine un illustre destin.

Une véritable fureur érotique, un déchaînement universel des sens avait fini par s'abattre sur Montmartre et se donner rendez-vous au Moulin Rouge. L'aurore de ce vénérable bordel a vu naître les esprits les plus bizarres qui aient hanté Paris.

La salle, que l'on a refaite il y a quelques années, était plus petite en ce temps-là. C'était l'époque du clair obscur, du brio à l'italienne, et d'authentiques diamants garnissaient d'éclairs sombres l'obscurité des loges.

Le « quadrille des lanciers » était à la mode. Au commandement par une voix de stentor, flottaient les larges manteaux écarlates des hurlé spahis, et les zouaves aux longues moustaches en pointe, la barbiche à la Napoléon III, avançaient en échelons, tenant par la main leurs belles aux canotiers de paille. Des essaims de brillants officiers, la poitrine couverte de médailles, versaient là des effluves de gloire coloniale. D'irrésistibles mégères, parmi une sauterie de guerriers, retroussaient leurs cotillons et s'abandonnaient aux frénésies obscènes du can-can.

MONTPARNASSE

Il s'agit d'une montagne haute de quelques mètres ; admettons qu'il y en ait dix. De la Seine on remonte une pente douce, très longue. Le boulevard Raspail s'élève insensiblement vers la cité des arts. De la plaine au Mont Parnasse.

A Paris, sans imagination il n'est point de réalité ; les définitions les plus outrées sont, dans ce pays, d'un naturel indiscutable. Bien que la montagne si vantée ne soit guère plus élevée que d'un premier étage au-dessus du niveau moyen de la capitale, sa croupe hardie n'est pas loin du ciel. Les nuages et les étoiles se mêlent à la population campée sur l'échine ronde et interminable de ce monticule planétaire.

Vivre là signifie avoir tout Paris à ses pieds. Là se réveille la vie du monde avant partout ailleurs. Montparnasse est l'avant-garde qui entre dans l'avenir.

Il y a des années, Montparnasse était le refuge de quelques barbouilleurs de toiles échappés de Montmartre. Et furtivement descendus d'un versant, ils remontèrent l'autre versant après avoir franchi les lieux bas et les ponts de la Seine. Ce fut un acte de sécession humble et silencieux mais plein d'une funèbre éloquence.

Montparnasse était alors un village sans lumières, un sordide nid d'apaches, de misanthropes, d'anachorètes et de béguines. Des fantômes y rôdaient sous la brume des soirs.

Par les jours de soleil, les premiers peintres exposaient leurs croûtes sur le trottoir, et, drapés dans leurs manteaux, s'asseyaient à côté.

Dès le couvre-feu, toute la population était au lit. Les noctambules les plus « smarts » commencèrent alors à pousser jusque là-haut leurs périlleuses excursions.

Le quartier avait son climat hugotique et ses bourrasques de montagne. Presque visible dans les ciels chargés d'un amas de nuages, comme un navire sens dessus dessous quand la tempête est passée. Montparnasse au matin reprenait son équilibre dans une atmosphère rendue à l'obscurité.

Modigliani s'en vint d'Italie, muni d'espérances et non sans le sou. Débarqué de frais, blanc et rose comme une rose, c'était un jeune gars bien planté qui tirait derrière lui un chien de luxe. Mais il attrapa le mal du pays : la peinture. Il commença de mener une vie de misère. Le damoiseau se mua en un franc ivrogne. Bref, ce fut l'éternelle histoire. Il était déjà célèbre et mourait de faim. Un frisson d'horreur et un lamentable attendrissement ont entouré sa fin prématurée. Aujourd'hui ses tableaux valent mille livres sterlings.

*

Un congrès perpétuel des cinq continents sévit sur la butte. Montparnasse, marché de peinture, est bruyant comme une Bourse Américaine. Vendeurs de tableaux, de couleurs, modèles, critiques, hommes de lettres, poètes et artistes, fabricants de cadres, conseillers et amis forment une population de cent mille habitants. Si l'on en croit le dernier recensement, il y a là trente mille peintres, dont trois mille japonais.

La peinture est la loi qui gouverne l'arrondissement. Picasso, Giorgio de Chirico, Derain, Braque, Fujita y sont les dieux du temple.

Mais tout change. A la saison propice, le ciel s'ouvre à l'éventail d'une

ondée, et l'ange de l'avenir sort de là-haut avec un indicible fracas. Le voici qui prend son vol sur ces terrasses extraordinaires des cafés de Montparnasse. Les femmes des peintres, leurs amies, leurs compagnes, leurs concubines et aussi leurs admiratrices et leurs maîtresses, commencent à peindre et à jeûner avec enthousiasme. Au moment où l'on ne s'y attend pas, le succès tombe sur une tête marquée par la chance. Et elles sont nombreuses les têtes que l'on sent bouillonner, que l'on voit cracher le sel comme des casseroles sur le feu ; tandis qu'il en est d'autres en ébullition qui sifflent, débordent comme des marmites et lancent au dehors, à l'improviste, les plus formidables inventions.

Ce que méprisent les uns est ramassé par les autres ; même la poésie, le génie. Un flagrant plagiat enrichit les pauvres d'esprit. Tombé, on se relève par la bouche de ses apôtres. L'école libre du café et des ateliers fait les révolutions, la lumière et les découvertes. Ici rien ne se perd, ni un geste, ni une idée. Les morts eux-mêmes s'y font revenants.

*

Leurs coudes sur la table, des femmes fatales regardent en silence comme des furies, Des femmes aux tempes roses, les lèvres allumées de carmin et les yeux noirs qui n'en finissent pas, fument et jettent des éclats de rire. D'autres, les jambes écartées, gobent des huîtres, apostrophent sans aménité leurs voisins et se font ensuite appeler princesses.

Montparnasse exerce ses droits partout à la ronde, cité universelle des artistes. A les entendre, il n'est que Montparnasse où l'on se sente chez soi.

Il y a là des types venus des antipodes, qui fréquentent dix ans de suite le même bar et n'ont jamais vu Paris ; on y voit des prophètes et des fakirs en quarantaine : leurs visages se sont allongés à force de café crème, mais leurs conversations restent immuables, c'est : « palettes et couleurs ».

Un vieil habitué tenace du café de la Rotonde, le menton appuyé sur sa canne, prête l'oreille d'un air consterné aux divagations des uns et des

Photo Tabard

JEU

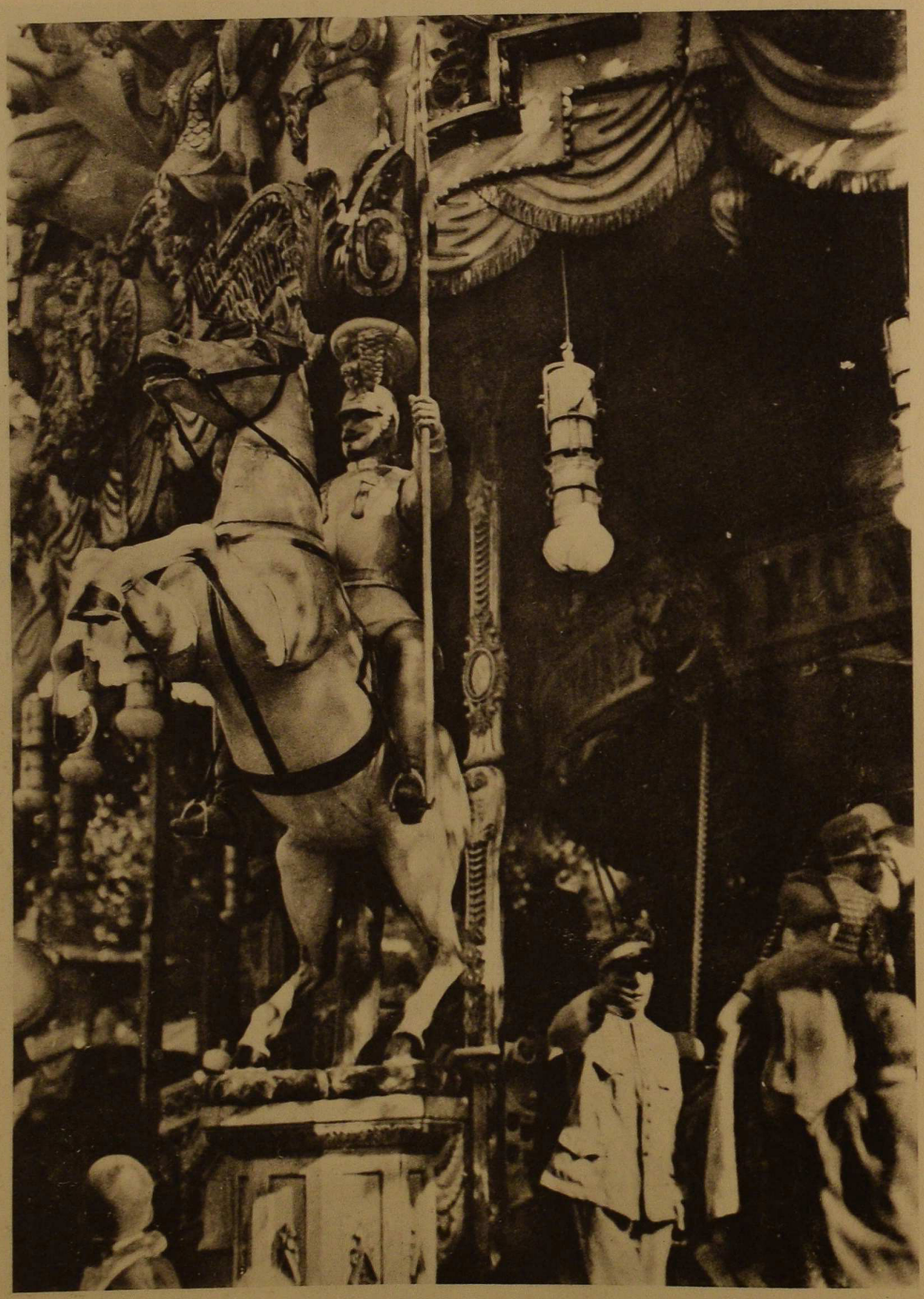


Photo André Kertész

CHEVAUX de BOIS

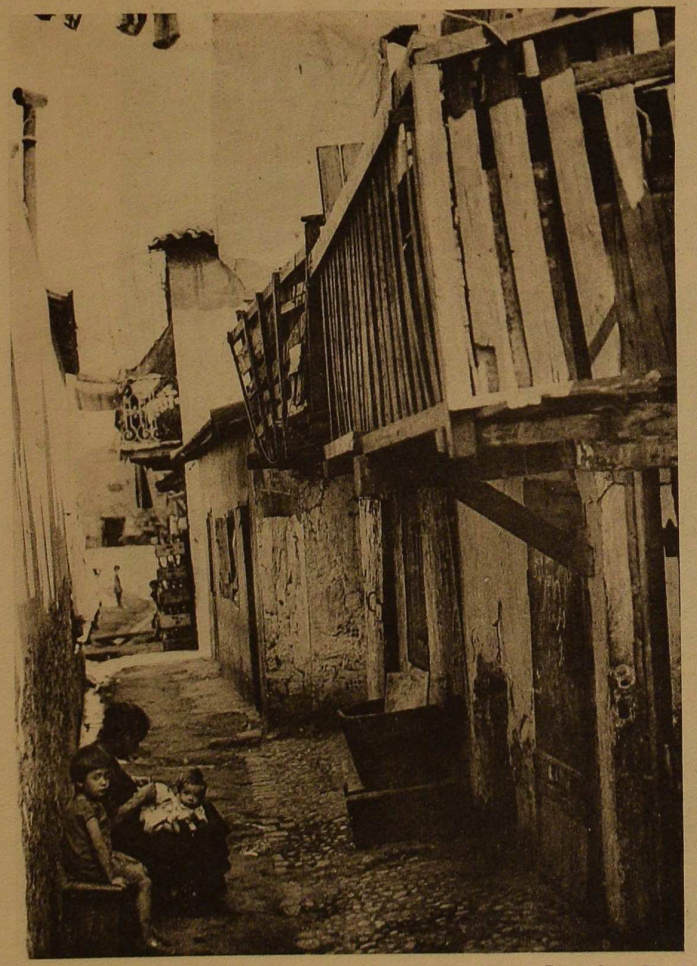


Photo Germaine Krull

HABITATION DU QUARTIER GITAN A MARSEILLE

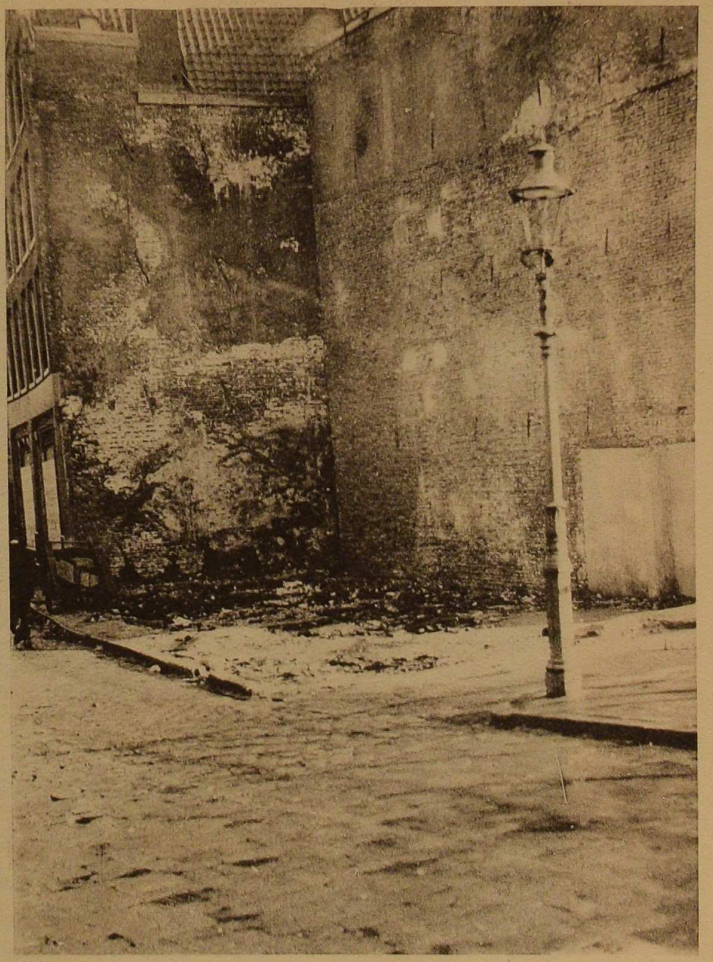


Photo Germaine Krull

AMSTERDAM

Photo Achay

TABLEAU de JEAN LURCAT

autres, puis, jetant les yeux autour de lui, éclate et se met à hurler : « Je voudrais au moins, avant de mourir, connaître quelqu'un qui ne soit pas peintre ! »

L'art se renouvelle ici en faisant la chaîne. De déduction en déduction, de nom en nom, le courant y passe. Les uns aident les autres ; c'est une collaboration acharnée et solide qui forme l'art français. De temps à autre, un maillon se casse et tout tombe, le cercle se raccourcit et se resserre. Celui qui se perd s'en va par les rues, se glisse comme une ombre au seuil des cafés, génie que la paralysie a mordu : quelle déchirante agonie ! Le pauvre raté déambule d'un endroit à l'autre, il vous semble presque voir le sang perler à son flanc, goutte à goutte.

Quand la journée est sur le point de finir, que le travail cesse et que les suprêmes lueurs du jour vont se croiser dans l'air une dernière fois comme des faisceaux de flèches ; quand le ciel graduellement se couvre de voiles et de silence, la fameuse Babel semble chanceler sur ses racines, se dilater et boire toute la lumière qui ruisselle.

De l'Avenue de l'Observatoire jusqu'à la gare de Montparnasse, l'immense quartier s'allume, tout pavoisé de couleurs et de feux, et semble rompre ses amarres et se soulever sur une houle de clameurs, fier et glorieux comme un grand navire qui prend le large.

UN PEINTRE

C'est un peintre de mon choix. Le hasard me le fit connaître alors qu'il était déjà célèbre à Paris. Devant certaines de ses toiles, je m'avisai qu'une soudaine et vivante parenté me liait à lui ; je commençais à entendre le son de ses couleurs.

Il allait en Egypte, pour deux mois. Je lui demandai s'il peindrait beaucoup là-bas.

— Je ne peindrai point, je prendrai seulement quelques notes, répondit Lurçat, en me montrant un petit carnet de cinq sous.

*

La lumière du soleil vous fait voir un côté, en vous cachant celui que la lune éclaire. Le même paysage, suivant la lumière, vous ne le reconnaissez plus. La lumière prend mille formes : l'épée, le rayon, la brume, la parcelle de mica, l'éclat, la décharge, la vapeur, le mirage, la réverbération, la flèche, le ruban, etc., toujours trompeuse, toujours injuste et partiale ; complice de la fraude des ténèbres, la lumière morte et sanglante chemine dans l'obscurité en boutant l'incendie.

C'est un mélange qui coule des fissures. Elle se pose sur les eaux et reluit comme une feuille d'étain. Elle se cogne au mur et se rabat. Elle écartèle les masses qui lui frayent le chemin, taille l'angle et retombe au delà comme un manteau fumant. La lumière trahit les faits qui sont tapis dans l'ombre.

Le monde entier fut créé dans l'obscurité. C'est du dedans que la lune, le soleil, ont été clandestinement accrochés à l'univers, ainsi que l'on prépare un spectacle ; et les étoiles mêmes, l'eau, les fleurs, tout a été fait à l'aveuglette, à tâtons dans l'inertie éteinte d'une totale éclipse. Le premier rais jaillit des volcans. La lumière entra en scène comme une ballerine sur les plus hautes cimes des monts, et tous les yeux la suivirent affolés, puis elle envahit le ciel et glissa sur la mer.

A ce moment, quelqu'un se cacha et disparut comme le machiniste quand se lève le rideau.

La lumière est le chemin qu'une fente des persiennes vous montre au plafond. Ce chemin qui bouge sur votre tête et marche à la renverse — la lumière est la photographie négative. Ce qui est blanc devient noir — et inversement. Pour celle de l'électricité, c'est un masque diabolique, elle est là comme une énigme, et tout d'un coup s'éteint. Même leurre, toujours. Le tourment du cerveau.

Notre intelligence dressée à ce jeu est devenue comme elle, s'est livrée aux mêmes manœuvres et en assume les fonctions. Il est possible désormais de peindre avec l'intelligence, qui n'est pas seulement la mémoire

de la lumière, mais qui en est la rivale. Voilà pourquoi Lurçat ne plante pas son chevalet dans le désert, mais revient en France et peint la nuit.

*

La lumière crée et détruit sans tenir aucun engagement. Elle se déplace, fuit, lâche comme un prophète qui abandonne son peuple ; ainsi en va-t-il de l'intelligence. Elle aussi affecte mille aspects. Elle pénètre et se retire. Que le peintre se méfie de l'une et de l'autre ! Leur vélocité brouille continuellement les longues expériences. La prestesse, l'habileté ne servent de rien à l'endroit touché par la lumière ; il n'y a que le souvenir entretenu par un sentiment, cette mémoire qui pèse sur notre destinée, dont le pouvoir soit efficace. D'un besoin de s'exprimer pour oublier, des figures naissent translucides et mollement s'évanouissent dans le néant. Telle est la manière tacite en laquelle s'est résolu l'art ultime de Lurçat. Ses dessins ont la fixité d'une projection médiumnique, ils sont là suspendus dans le vide laissé par un mystère dévoilé, à l'issue d'un de ces amours indicibles dans lesquels on pénètre sans peur, désespérément, jusqu'à ce qu'au point mort on se trouve devant un dernier mur. Et c'est à peine si la grâce arrive à temps. Alors seulement on a le droit de peindre, de faire de la musique et d'écrire des vers. Sinon, mieux vaut se réserver. L'abstinence est au sommet de l'art.

*

Les dessins de Lurçat sont un fil tombé sur l'eau qui passe ; l'oubli l'emporte au loin, souvenir sur le point de se dénouer, reconnaissable encore ; ils sont un long cheveu de femme qui se tord dans « la cuvette », une arabesque, un hiéroglyphe, une large écriture qui marque l'itinéraire suivi par l'humeur d'un artiste.

Perspectives qui atteignent un niveau et un équilibre olympien. On y voit la main habituée à dessiner après le déluge les nouvelles cartes géographiques : répartition de la terre et des eaux. Le simple contour d'un nu vous semble un continent.

Figures qui grandissent à les regarder, prennent un air de mystère antique, absorbées en cette lucidité qui précède la mort. Fluide qui émane des plus dures pensées, indissolubles. Apparition toute fugace que l'on ne saurait voir, découvrir et comprendre qu'une seule fois ; une seule, avant qu'elle se brise.

Lurçat est capable de créer au moyen d'un simple feuillet vierge de grands espaces tranquilles.

*

Passé la période de la concentration, des tourments, du feu créateur, l'artiste éloigné, presque absent, un rythme large et paisible, un rythme d'inspiration posthume fait surnager et conduit paresseusement ces compositions pleines de limpides résonances.

Des images qui depuis des années demeuraient emmaillotées dans la mémoire défilent sous le crayon de l'artiste et gagnent le large, véhicule progressif d'un carton à un autre. Ce qui vous pousse à vous enquérir s'il n'y a pas là-dessous quelque histoire.

— Je ne saurais dire quelque histoire — laisse tomber Lurçat dans un murmure — et cependant une histoire ignorée se déroule d'une façon occulte en ces travaux : l'histoire des ronds de fumée qui s'enchaînent sans que le fumeur y songe, absorbé qu'il est dans sa pensée. C'est l'inspiration clandestine qui distraitement s'échappe du sommet d'un toit, par bouffées, quand le feu n'est pas encore éteint.

*

Sa peinture est sobre, précise, circonscrite par un lyrisme exalté — aristocratique, claire et nourrie de hardiesse solitaires.

Un métal est dans ses ciels, le métal le plus léger, l'aluminium. Puis ses volumes sont des pains de gypse griffés de fard et de sang. Il y a bien quelques noirs, mais ils sont rares. Regards de corbeau, épais et crasseux comme les traces d'un bouchon brûlé. Et aussi de l'obscurité.

mais rose plutôt que violette, alors que les ombres portées sont noires comme l'été.

ITALIE ET FRANCE

La langue italienne est sincère et propre à la poésie, mais revêche et dénuée de sens pratique. Elle ne permet pas qu'on l'exploite ou la réduise en miettes. On ne fait pas de commerce avec elle.

N'était le caractère bourru qui la protège et l'entrave, notre langue aurait atteint le pôle et l'équateur ; au contraire l'italien, cette langue la plus belle de toutes, est restée presque toujours blottie chez elle, pudique dans ses mœurs et ses coutumes. A vivre ainsi retirée, elle a conservé une fraîcheur recouverte et intacte, comme une nonne dans son cloître.

Il faut un cœur filial, mille précautions et un sentiment très fort pour tirer de la pénombre ses vocables miraculeux, pour faire faire à cette langue timorée et dévote quelques pas en avant, de façon que la lumière du monde un jour au moins tombe sur elle.

Notre langue a le souffle long et léger. Pour les *Souvenirs* elle trouve des accents de somnambule qui patiemment tournent dans l'ombre comme le vent dans un puits.

Retenue et incertaine en ses règles grammaticales, lente à se composer un dictionnaire, toute pleine de proverbes charmants, la langue italienne a tôt fait de s'épuiser. Impossible de la saisir et de la faire monter en chaire.

Elle fuit les raisonnements, recherche la mélodie. Elle ne veut pas servir, ne veut pas obéir. Humble mais tenace, elle tend à dominer la pensée à travers l'ouïe.

La langue française, par contre, est composée de phrases toutes faites et court ainsi qu'un tapis roulant. Elle vous porte où vous voulez : à la ville, à la campagne. Langue souple, désinvolte, maniable, logique et des plus animées. Il n'y a qu'à plonger les mains dans son sac pour les en retirer phosphorescentes. Il semble que là-dedans brûlent tous les trésors illusoires. Vos phrases entrent facilement l'une dans l'autre

comme les anneaux d'une chaîne. Le jeu est variable au gré de chacun. Parlé ou écrit, le français tient marché ouvert. Tandis qu'en italien, pour composer une seule page, il faut un talisman, il faut la profonde passion d'un poète. Sinon notre langue se débarrasse cruellement de ses explorateurs.

Le français est tout nuances et lointains. Notre langue, au contraire, semble n'avoir qu'une seule dimension : sa surface nue. Elle ne semble promettre qu'une récompense : sa consistance sonore. On a besoin de la réchauffer de sa propre haleine, cette candide langue. Son visage uniforme, immuable, paraît sans relief, tant ce relief est effacé par les âges ; et ses cavités sont pleines de poussière.

C'est en la palpant, ce n'est que par le tact, qu'on y retrouve les traces de son immortelle beauté. Mais si la croûte classique vient à se rompre, un sang chaud en jaillit et vous asperge — le langage populaire, aussi rouge qu'est blanc son front de plâtre.

*

En français, tout mot est un instrument. Le français remplit vos poches et vos coffres, il s'adapte à toutes les dimensions de l'intelligence, il est comme la couleur sur la palette. Avec le français on peint, on voile, on habille la vérité. Ainsi l'on peut cacher les défauts du nu. La langue italienne, lorsqu'on la tient entre ses bras et qu'elle ne vous échappe point, c'est à devenir fou : il vous semble qu'elle palpite en vous offrant ses flancs : au contraire, elle se refroidit tout d'un coup, s'allonge et ne bouge plus. Il vous faut une puissance magnétique, l'énergie d'un Cagliostro, pour que la langue italienne se lève, marche et vous suive.

C'est la langue de la Sibylle, qui refuse de s'expliquer — peu de paroles traversent la nuit des temps ; beaucoup de paroles ne diraient rien ; son antique pudeur est devenue solennité. Dans la conversation, elle perd son sens et s'éteint. Pour en tirer un son juste, il est nécessaire que notre fantaisie et son originalité se touchent. Et l'on doit y mettre le soin le plus affectueux, si l'on ne veut pas troubler sa transparence de source à

laquelle on ne peut boire qu'à fleur d'eau, tant le fond trouble est facile à remonter.

*

La France et l'Italie sont deux modes différents de représenter l'éternité. Leur voisinage est un chef-d'œuvre du temps. Que serait la France sans l'Italie auprès d'elle ? Et réciproquement. Les deux couleurs juxtaposées sur la carte y font un accord prodigieux, mais vous ne sauriez dire quelle est des deux celle qui fait chanter l'autre. Laquelle préférer entre ces deux sœurs ? L'une mobile, capricieuse, tous les jours diverse ; l'autre, au cou de taureau, solide comme une statue habituée à porter sur sa tête le poids des siècles.

Devant ce scénario de l'histoire qu'est la Méditerranée, la France et l'Italie sont assises toutes proches, telles deux sœurs, l'une frétillante, endiablée, inquiétante et qui vous étourdit de ses agaceries ; l'autre, modeste et digne, s'offense et pique un fard jusque dans le blanc des yeux. La France se fâche, titillée par la démangeaison de tirer la langue et de nous donner un coup de coude dans les côtes.

De ces litiges, la faute est tout entière aux deux langues qui, tout en se ressemblant, ne sont jamais d'accord.

Il faudrait un traducteur intelligent jusqu'au bout des ongles, un musicien même, pour créer cette harmonie en défaut. L'équivalent ne se trouve pas, et le commerce en souffre : vous donnez un sanglier, on vous rend un cochon. Puis vous donnez un lapin et l'on vous vend un lièvre. C'est toujours la même équivoque entre Italiens et Français, et l'addition n'est jamais juste.

Mais devons-nous, par représailles, tomber à genoux devant les inventeurs du W. C. ? Notre vie en commun, n'est-elle pas illustrée par des faits précis et glorieux ?

On prétend qu'il ne restera de la civilisation américaine que des océans de boîtes de fer-blanc. L'Empire ottoman ne nous a laissé que des pyramides de crânes ; les Turcs n'ont produit que des déserts de sable. La Russie n'est plus qu'une steppe de désolation. Les Allemands, depuis

Wagner, à travers Bruckner, Strauss et Reger, sont allés s'enfoncer dans le ciment armé, et ils y sont restés. Après la guerre mondiale, si le Temps veut retrouver le plaisir et l'orgueil d'être vieux et immortel, il doit poser le pied sur la terre latine et rentrer dans son monde catholique. L'Espagne, l'Italie et la France le consoleront d'être éternel.

*

L'Italie, qui depuis Rome accorde à cet hôte son silence sacré, garde son attitude olympienne, avec deux oranges à la place des yeux. Simulacre archaïque disloquant les tremblements de terre, que l'Italie reprenne son aveugle immobilité d'avant-poste ! Le désert est au seuil.

Tandis que l'autre sœur, voilée de ses pluies, exaltée par les vents de l'Atlantique, toujours nouvelle dans ses humeurs et ses toilettes, circule mollement en cabriolet à deux roues légères ; tandis que les poètes, les artistes et les journalistes s'élancent aux brancards et lui font faire le tour du Bois de Boulogne, la poésie italienne, elle, est une statue posée sur un chariot bas et grossier, aux roues de bois trapues, semblable à ceux qui transportent les blocs de marbre de Carrare. Un hercule traîne ce char qui sort au soleil comme une idole, une fois tous les cent ans. Prosternée, toute l'antique paysannerie du Latium fait la haie sur son passage.

Bruno Barilli.

(Traduit de l'italien par Jean Chuzeville.)

LA MAIN DE FATMA

Il y a des soirs où le ciel a la couleur et le goût de la cendre. Il a la douceur de cette poussière infiniment fine comme la tristesse indéfinie, telle qu'aucune autre au monde ne saurait être plus fine, celle d'une matière définitivement consommée.

A-t-il donné toute sa fumée, tout son parfum ? Un doigt de femme, trempé dans le vase où repose le reste d'un grand feu passionné descend du ciel et nous trace un signe très doux sur le front.

O risée de pourpre, brasiers de sang, c'est par un soir pareil que j'ai connu la main de Fatma.

Je marchais dans l'air pas encore refroidi : l'homme quand il a longtemps franchi des espaces ouverts, mer ou désert, aime prendre son repos dans des villes aux ruelles étroites, fragile forteresse contre les assauts de l'infini. Il s'y sent en sécurité contre l'illimité quoique la rumeur des vagues ou le silence des sables le poursuivent encore dans ces corridors tortueux. Les vents malgré leur esprit subtil, les vents se perdent eux-mêmes aux entrées de ce labyrinthe et ne trouvant pas de passage, y sifflent, y tournent et tourbillonnent comme des derviches insensés : ils ne franchiront pas les enceintes de ce repaire où la vie pullule cependant à l'ombre du soleil noir de

l'humanité. Là l'homme se sent ignominieusement caché. Les petites rues torses sont des bandeaux qui appliquent la nuit sur les yeux brûlés par les grands espaces ; les ruelles étroites semblables à des pensées d'idiots calment les angoisses de ceux qui s'y réfugient et les villages qu'elles forment sont des cerveaux compacts de crétins, insensibles à la lumière et pareils à des souterrains. O cerveau de l'idiot dont nul doigt n'a suivi les étonnants méandres, et qu'aucune main n'a soupesé ; tu es frère jumeau de ce village jamais dessiné par l'architecte, jamais vu par la claire vision du sorcier et qui fut seulement contemplé, de très haut. par l'œil rapide du faucon.

Moi qui tout un jour avais porté sur mon dos le poids du soleil comme un soldat son sac et l'avais senti vers la fin de l'après-midi, glisser lentement, ses courroies relâchées sur mes reins, s'allégeant d'objets un à un perdus, sac crevé qui laissait couler sur mes talons, jusqu'à ce que ce fût la nuit, un filet d'or et de diamant, je marchais maintenant dans des rues de plus en plus étroites, sur une terre élastique et molle, sorte de terreau formé par la décomposition séculaire d'épluchures de fruits et du fumier semé par la marche religieuse des ânes. Une fumée bleue dans l'air : tabac, encens, feu de paille et brouillard crépusculaire.

De chaque côté des ruelles s'ouvraient des échoppes où ne travaillaient ni cordonnier, ni repasseur de couteaux, ni changeur ou usurier mais des femmes pareilles à eux et qui avaient comme eux un petit métier et une petite boutique, des femmes comme eux sordides, insensibles et rapaces et dont l'âme était depuis longtemps au clou du prêteur sur gages.

De ces échoppes où l'on se livrait au dépeçage du corps humain j'entendais des bruits de marteau et d'enclume, des roulements de chaînes, les soupirs des suppliciés, des souffles empourprant des tisons, des rires de bourreaux (car tu sais combien la voix basse

d'une vieille comptant les mailles de ses laines peut sembler, en certaines circonstances, des ordres de meurtre) et au-dessus de toutes ces boutiques pendait une enseigne trempée dans le sang, une main rouge ; cette main, d'un enfant ni mâle ni femelle, qui a remué les entrailles du plus morne et plus criminel amour.

Très souvent, la main ouverte et plate, était peinte sur un mur comme si un criminel ensanglanté s'y était momentanément appuyé,

Il avait suivi cette rue le criminel défaillant, et il y avait fait plusieurs haltes, car sa main était imprimée sur les murailles en maints endroits émouvants que j'appelais « stations ». Sans doute, sa main devait elle-même saigner pour qu'elle ait eu tant de sang en réserve, capable d'imprimer sur toute une nuit, au long de toute une rue sa souffrance comme les rotatives des imprimeries nocturnes. En marchant vite, je le rejoindrai, pensais-je. Avec quelle soif de sa souffrance, mes yeux plongeront dans ses yeux qui viennent de connaître le dernier amour, qui ont désiré et vu la mort, et l'attendent sans doute pour eux-mêmes. Je le verrai porter dans son regard un horrible cadavre.Non ! il ne sera pas le lâche fuyard qu'on imagine, le plus hypocrite des regards baissés, la plus discrète des démarches, le plus humble des sourires, mais fier et le front déjà dans la nue au-dessus de ces maisons maudites, les lèvres à jamais purifiées et reniant le baiser, déjà dans un pays lointain, ne laissant méprisamment dans celui-ci qu'un amas de chair, une de ces femmes auxquelles de sa vie, il ne voudra plus retoucher. Je le voyais comme sortant d'un jardin des oliviers, trahi déjà par son crime et lui pardonnant.

Le rejoindre ! Il devait être arrêté quelque part par le bât trop lourd d'un âne blanc. Dès que j'entendais des cris c'était lui ! que lui faisait-on ? Je rêvais de me porter à son secours. Etait-il tombé ? Avait-il cherché refuge dans la maison obscure d'une vieille femme

qui, dans sa lâcheté, avait par des cris ameuté la foule ? Il eût préféré la lapidation à cette humiliante cachette.

Nulle trace de ses pas sur le sol ; ses pieds n'avaient pas compté dans sa marche ; seulement sa main sur les murailles : sa douleur se posait comme les insectes, comme les papillons qui pour mourir se collent sur un mur.

Quand j'arrivais au bout du quartier la tête emplie d'une odeur de crime, d'une rumeur de meurtre, je n'avais rencontré que des visages obscurs et sans pensée qui me dévisageaient curieusement, comme si j'eusse été moi-même ce criminel. Quand je comparais ma propre main à celle marquée sur les plâtres, je vis que la mienne était plus longue et moins large mais celle des hommes que je rencontrais, mains que je cherchais dans leurs manches où elles se réfugiaient souvent comme honteuses d'elles-mêmes et de leur destin, avaient la même forme que l'empreinte sanglante. Cette constatation me révéla perdu dans un pays très lointain et hostile, au milieu d'une tribu barbare où des femmes portaient sur leur poitrine le fétiche d'or, la main sinistre, comme le signe miraculeux de leur puissance.

Une chiromancienne l'eût remarqué — mais comment pourrait-il y en avoir chez ces brutes aux mains sans lignes, polies par les pierres avec lesquelles ils se lapident entre frères — les mains peintes, paumes désertes comme un monde mort, étaient des mains sans destin. Elles appartenaient au néant, elles étaient les mains de la nuit inhumaine, impatiente de saisir l'homme et de le jeter sur un lit sans drap d'où la prostituée le ferait rouler inerte dans la grande fosse à moitié comblée du corps.

Je t'ai cherché une partie de la nuit, criminel jusqu'à ce que j'aie compris que tu n'existais pas ou que tu étais seulement le fantôme d'une foule fuyant son écœurante lâcheté.

Au-dessus des boutiques funèbres les mains s'ouvraient et lais-

saient tomber comme un dé un nom : Zaïre, Fatma, Olamém et le passant n'avait qu'à ramasser un corps.

Affreuses, je les sentais signaler et désigner mes mains, leurs ennemies, que je cachais dans mes poches, au moment où une mâchoire, éclatant d'un rire infernal, s'ouvrit en plein sous mon visage, avec des dents d'or qui brillaient dans son ombre comme des candélabres dans une cathédrale.

Vous dites la main de Fatma, mes amis, et vous ne connaissez pas le pouvoir terrible de cette main, celui des monstres qui nous inquiètent et nous séduisent avec leur accent souterrain ; leurs éclats métalliques, leur laideur inhumaine d'idoles. C'est la main coupée d'une femme qui avait la tête d'Isis, un visage de tigresse tout dévoré par la lèpre et l'on ose penser que s'étendant au long de cette idole et mêlant sa chair à sa matière irréelle, franchies les frontières de l'horreur, on passera de forme en forme au delà de l'humain et de métamorphose en métamorphose pour accomplir dans l'angoisse d'un impossible retour le plus terrible voyage au fond de l'obscurité.

Cependant au seuil d'une échoppe, devant un rideau tiré qui cachait son sanctuaire, une jeune idole était orgueilleusement, insolemment plantée, les chevilles, les bras, le cou et le front couverts d'un cuivre immobile et silencieux, les yeux allongés de peinture et déployés comme les ailes de l'oiseau de l'éternité et le visage tellement gravé de signes sacrés et de tatouages bleus qu'elle apparaissait non plus de chair, mais faite de bois de pierres et de métaux.

A présent, cette ruelle au sol de fumier m'apparaissait l'allée des Déesses et des Mythes solaires. « Isis, m'écriai-je, Isis dans les temples illuminés, au seuil des déserts, aux lieux solitaires hantés par le chacal, le lion et le faucon, vous êtes moins puissante et moins éblouissante que dans ces ruelles où sont vos habitations privées, où vous prenez vos repas d'hommes, déesses qui invitez le Soleil sur les tapis et les rideaux de vos antres obscurs. »

Devant certaines, des barreaux de prison à travers lesquels elles tendaient leurs bras les empêchaient de s'évader. Aux chevilles des autres et à leurs poignets se révélaient des anneaux d'argent par où des chaînes les retenaient à leur chapelle.

Et je voyais des lions couchés aux pieds de ces putains.

Georges Limbour.

■

ÉVÉNEMENTS

Un professeur de la Faculté de Médecine de l'Université de Minsk a présenté, au cours d'une conférence, le cas d'une jeune fille de la ville, qui, lorsqu'elle prend ses repas, pleure comme un crocodile. Elle a la moitié de la figure paralysée, la moitié droite : quand elle mange, des larmes tombent de son œil droit. Par contre, si elle est émue, c'est de son œil gauche qu'elle pleure, sans que son œil droit s'en soucie guère.

Théa-Alba, fille de Bohème, arrive d'Amérique : elle peut écrire simultanément cinq phrases différentes en cinq langues différentes. Elle prend cinq crayons dans ses deux mains et écrit sur une feuille de papier les cinq phrases qu'on lui a demandé d'écrire, dans cinq des vingt langages qu'elle connaît. Bien entendu elle les écrit simultanément. « *C'est comme si j'avais vraiment cinq volontés différentes* », explique-t-elle.

LA CONJURATION DES ÉGAUX

(fragment).

Vendôme est une tranquille petite ville, connue seulement par sa vieille cathédrale et son saucisson. Au début de la constitution de la Haute-Cour, Vendôme était méconnaissable. Partout, des tentes de soldats, des hennissements de chevaux, des patrouilles, des feux de bivouac, des faisceaux d'armes. On disait que ce serait tout juste si le procès ne se prolongerait pas pendant six mois. Les routes des alentours étaient sillonnées de chariots de bagages : c'étaient les aristocrates et aussi des citoyens qui, en toute prudence, quittaient la ville. Qui savait comment l'affaire se terminerait ? C'est que les partisans de Babeuf étaient nombreux... La ville était cernée ; son accès interdit. Les prisonniers avaient été logés dans l'ancienne abbaye de la Trinité ; dont on avait aménagé la chapelle pour les séances de la Haute-Cour. Les fenêtres des cellules, en plus des grillages, avaient été condamnées hermétiquement par un calfatage de bois. Sans interruption, cent cinquante soldats montaient la garde près de l'abbaye. Le commandant avait donné l'ordre de placer six canons, les gueules dirigées sur les six fenêtres. En cas de tentative de révolte : salve d'artillerie.

Des cellules, il n'arrivait que le bruit des chants. Les prisonniers

chantaient bien et les patriotes vendômois (on avait beau dire, il y avait encore des patriotes, même à Vendôme) s'assemblaient sur les collines voisines et écoutaient « le chant des Marseillais ». Les patriotes attendris applaudissaient.

Soixante-cinq citoyens avaient été déférés à la Haute-Cour, dix-huit d'entre eux étaient contumax. Y étaient compris, et les chefs des Égaux, et de simples conspirateurs, et des gens n'ayant nullement pris part à l'affaire, qui avaient été appréhendés sur de faux témoignages. Au cours de l'enquête préliminaire, Babeuf et ses plus proches amis avaient eu une attitude fière. Sans penser à nier leur participation à la conspiration, ils répondaient : « Nous ne sommes pas des prévenus, nous sommes des prisonniers de guerre. »

Ce fut à Vendôme que tous les inculpés se rencontrèrent pour la première fois. Comment élaborer un plan général de défense ?... On les jugeait en se basant sur les dires de Grisel, renforcés d'un monceau de documents. Les patriotes les moins compromis exhortaient les chefs : niez l'existence de la conspiration, parmi les Hauts-Jurés il se trouvera certainement des républicains, il leur sera alors plus facile, sinon de vous acquitter, du moins de nous acquitter...

Babeuf hésita longtemps : son orgueil inné et sa sensibilité humaine luttaient. A lui-même, il ne pensait pas : ses réponses, pendant l'enquête, furent suffisamment claires. Darthé était contre ce silence organisé. « Le sang des patriotes ne fait qu'attiser le feu dans les cœurs de la nation. » Babeuf répliquait « nous sommes en déroute et à la veille d'une longue période de répit. Nous sommes en droit de nous sacrifier, mais ce n'est pas ce qu'on nous demande. Qu'adviendra-t-il des autres ?... Ces trente patriotes peuvent être sauvés si je dis : — Oui, je suis contre vous. Je considère que l'insurrection est légale. J'aurais voulu me joindre

au complot, mais ces listes ne sont pas les listes des conjurés... Oh ! combien il me serait plus agréable de dévoiler à l'instant toute la vérité ! Mais, c'est contraire aux devoirs d'un patriote. Admets cela, Darthé, nous devons maintenant tenter de sauver les amis... »

Les Égaux avaient décidé, en niant la conspiration, de reconnaître que, si un tel complot avait existé, ils en auraient tous été les conjurés. Babeuf se mit à préparer sa défense, il voulait, encore une fois, exposer pour ses contemporains et pour la postérité l'idée de la « Société des Égaux ». Le Directoire affirme qu'il est acheté par les royalistes, qu'il a fait appel au meurtre et au vol. Il transformera en chaire le banc des accusés ; il dévoilera les travaux de ses nuits sans sommeil. Le complot de Floréal an IV contre le Directoire n'a pas réussi. La conjuration du peuple contre le luxe, l'oisiveté, les crimes, doit triompher.

Le président de la Haute-Cour, le citoyen Gandon était un fonctionnaire ponctuel. Dans tous les cas litigieux, il se mettait du côté de l'accusation ; mais comme de sa nature c'était un homme mou et stupide ; il resta plus d'une fois sans réplique devant les accusés dont un grand nombre connaissaient, combien mieux que lui, tous les articles du code. Alors les accusateurs nationaux, Bailly et Vieillart venaient à son aide. Vieillart rêvait à un fauteuil de député ; par son réquisitoire à la Haute-Cour il espérait s'attirer les sympathies des royalistes. Bailly, bien qu'il aimât à parler des « Idéals républicains » était connu pour sa haine des Jacobins. Quand Babeuf prononça le mot « Révolution », Bailly l'interrompit immédiatement : « Les tempêtes révolutionnaires sont depuis longtemps apaisées... »

Les débats judiciaires se transformèrent alors en discussion politique. Darthé crie :

— Vous entendez ? Ce n'est plus nous qu'il juge, mais la révolution ! Nous sommes les hommes du quatorze Juillet !

Sans se troubler Vieillart répond :

— Nous aussi !

Vieillart veut ainsi rappeler une fois de plus, que les juges en robe et en toque rouge ne sont, en aucune manière, les juges de Louis XVIII. Non, ils sont les juges du Directoire. Ils doivent tout à la vaillance des Sans-Culottes. Ils jugent ceux qui, en un temps, les ont aidés. Merci pour le quatorze Juillet... Mais, comme la Haute-Cour de Vendôme est mieux gardée que la Bastille !..

Le principal défenseur, le citoyen Réal, était un bon avocat et un habile homme d'affaires. Quelques mois auparavant, dans son journal, il affirmait que Babeuf recevait des subsides de Pitt. Il avait maintenant décidé de défendre les Babouvistes : comment laisser échapper un procès aussi retentissant ? Dès le début de la révolution, Chénier avait dit de lui : « et Réal ?... Eh bien, Réal réalise... »

L'habile avocat avait décidé de tirer bénéfice de la tragédie qui arrivait à son tour.

Parmi les accusés, le sombre Darthé troublait particulièrement Réal. Les arguments de ses camarades n'avaient pu convaincre Darthé. Il avait décidé de se taire. Aux questions du président il répondait laconiquement :

— Ce n'est pas à vous de me juger.

Se défendre ? il haussait seulement les épaules.

— Quand les adeptes de l'Égalité sont livrés à la rage des assassins conscients, quand la persécution est le lot de tous les hommes de bien, qui ont tenté de régénérer la France, quand, au nom de la Justice, des crimes s'accomplissent, quand la bassesse, la trahison, la débauche, le brigandage, sont en honneur, quand tout le pays est couvert de deuils, quand il n'y a plus de patrie, la mort, alors, est une faveur.

Babeuf n'était pas orateur, il fut obligé d'écrire sa défense. En

revanche l'éloquent Germain ne laissait pas de repos aux accusateurs.

Dans la salle, entre Georges Grisel[1]. Il regarde fièrement autour de lui : maintenant il ne tremble plus. Est-ce que deux compagnies de soldats et six canons ne sauvegardent pas sa précieuse vie ? Il répond volontiers aux questions des journalistes curieux. Il est vrai qu'il n'est pas encore général ; mais, au journal, il signe : « Le principal témoin de l'accusation. » Qu'au moins, quelque part, il soit principal !

Grisel regarde Babeuf avec dédain : eh bien ! oui, il l'a embrassé !... il attend les compliments du président : c'est qu'il n'est pas un dénonciateur intéressé, il est digne de la couronne civique.

Le président hoche la tête avec approbation. Il a devant lui un héros. Germain se lève :

— Non, Georges Grisel, non, tu n'auras pas la couronne civique. Non, Georges Grisel, tu n'auras même pas la couronne d'épines — cette couronne c'est la nôtre — la couronne qui t'est réservée à toi, c'est la couronne de houx, celle qu'on mettait à Rome sur la tête des esclaves pour les vendre quelques deniers de plus.

Tous les accusés se tenaient les uns les autres. Contre Antonelle, il n'y avait aucune preuve : par hasard, Grisel ne connaissait pas son existence, mais Antonelle, ce flegmatique, depuis longtemps indifférent à la mort, ce marquis convaincu de la noblesse des sans-culottes, ne voulait pas échapper au sort commun. Plus d'une fois il avait déclaré : « Je suis avec eux ». c'est là que se sentait la communauté, non d'un parti politique, mais d'une secte persécutée, où, tous sont frères, tous sont égaux : la chanteuse des « Bains Chinois » Sophie Lapierre, le « Tribun du Peuple », le marquis d'Antonelle et le serrurier Didier.

1. Grisel, capitaine à la 38e demi-brigade avait été admis dans la conjuration à cause de l'influence qu'on le croyait exercer sur le camp de Grenelle. Ce fut lui qui dénonça le complot à Carnot (N. d. T.).

Tous les soirs, lorsque le président levait la séance, les accusés entonnaient l'hymne des Martyrs de Prairial :

Levez-vous illustres victimes !

Ils s'étaient tous accoutumés à l'idée de leur mort prochaine ; par delà les juges et les gendarmes, ils s'entretenaient avec les grandes ombres d'un passé récent mais si lointain déjà.

Babeuf s'écrie :

— Goujon, Romme, Soubrani, illustres victimes, vos noms ont déjà retenti dans cette enceinte, nous ne nous lasserons pas de les répéter ; chaque jour nous glorifions votre mémoire par un chant. Votre stoïcisme devant les bourreaux, qu'il nous serve d'exemple ! Zélateurs de la Sainte Égalité...

L'accusateur Bailly interrompt Babeuf. Celui-ci n'entend pas.

— Nous avons pris votre place. Nous sommes prêts...

Les yeux de Babeuf flamboient, ils ne regardent pas les jurés, la foule ; ils regardent le passé.

On ne le laisse pas parler. Des cris, des altercations, des menaces. La cour se retire pour délibérer ; un jugement est pris : « les accusés n'ont pas le droit de soulever de questions accessoires ». Buonarroti sourit : si la révolution est ici une question accessoire, alors, pourquoi les juge-t-on ?

La déposition de Grisel avait pris deux jours, le traître avait tout raconté : la tante, le dîner de Carnot et celui de Darthé, même le baiser de Babeuf. Pas une fois il ne baissa les yeux. Naturellement, il passa sous silence qu'un Suisse du Palais du Luxembourg l'eût soutenu. Non, il n'est pas poltron, il honore la mémoire des héros de l'antiquité, et il espère se rapprocher d'eux.

Ayant terminé sa déposition, Grisel resta dans la salle. Non loin de lui, était assise une jeune femme. Du coup, Grisel la remarqua : une beauté ! En plus des héros de l'antiquité, il aimait aussi le sexe

faible. Rajustant ses cheveux avec coquetterie, il s'installa plus près de la jolie femme. Le succès l'attend certainement. Le succès fascine les femmes et lui, Grisel, est le héros du procès. Tous les journaux de Paris parlent de lui. La femme s'est retournée, elle jette un coup d'œil sur Grisel, et Grisel, qui pendant deux jours a soutenu les regards méprisants des prévenus, n'y tient pas, il recule vivement vers un banc en arrière. C'était Thérèse Buonarroti.

Quand il fut question de l'Acte du Directoire insurrecteur, le montagnard Ricord dit, pour éloigner un danger qui menaçait beaucoup plus les Égaux que lui :

— Peut-être est-ce l'ouvrage de Grisel ?...

Babeuf n'y tint pas :

— Non, l'auteur de ces lignes n'en doit point rougir, Grisel est un trop grand scélérat pour écrire de tels mots.

Le courage et la noblesse des accusés ébranlaient jusqu'aux escortes. Les soldats disaient dans la ville : « Ce sont des hommes... » Le commandant de Vendôme dut constamment relever les troupes : il redoutait une mutinerie.

Un certain Hézine eut l'idée de lancer un journal, décrivant les débats judiciaires : « Le Courrier de la Haute-Cour ou l'Echo des gens libres et sensibles ». Dans le journal, on donnait des comptes rendus détaillés. Le rédacteur fut bientôt arrêté. La femme de l'accusé Didier, et, avec elle, onze autres femmes, étaient incarcérées pour « excitation à l'insurrection ».

Le Directoire pressait le citoyen Gandon : « Marchez plus vite... » mais la seule lecture des papiers trouvés chez Babeuf dura plus de quinze jours. La Cour de Vendôme était devenue une nouvelle Convention. Le Président perdant patience criait :

— Taisez-vous. Qui juge-t-on ici ? Est-ce nous, qui jugeons des criminels ou bien vous qui jugez le gouvernement de la République.

Il n'était pas difficile de répondre à la question du citoyen Gandon : à Vendôme, on jugeait le Directoire et c'était le pâle Grisel qui y personnifiait la trahison, cette haute vertu des citoyens-directeurs.

On demande à Babeuf : « Qui était avec vous ? » Étonné, il regarde le président :

— C'est incompréhensible ! Comment peut-on, à priori, supposer l'absence de sentiments civiques :

A son tour, le président s'étonne : comme il comprend mieux Grisel. Mais dans la salle on applaudit. Les soldats expulsent les citoyens. C'est le peuple qui applaudit Babeuf, le peuple qui est incapable de défendre ses héros, mais qui peut encore s'attendrir devant leur vertu. Cette troisième « partie » qui n'était ni Grisel, ni Égaux apparut une seule fois au Tribunal.

Le Président ordonne d'introduire les témoins de l'accusation : les citoyens Barbier et Meunier. Tous deux étaient soldats de la « Légion de Police » licenciée par ordre du Directoire. Ils avaient été traduits en justice pour avoir pris part à une révolte. Ils avaient été condamnés à dix ans de prison et on les avait amenés à Vendôme sous bonne garde. Meunier entre dans la salle.

C'est un jeune gars chétif et pâle.

— Votre nom ? demande le président.

Au lieu de répondre, Meunier entonne :

Debout, illustres victimes.

— Taisez-vous.

Meunier chante, le chant terminé, il dit au président :

— Si vous êtes un véritable patriote, cette chanson doit vous faire autant de plaisir qu'à moi.

— Connaissez-vous les prévénus ?

— Non. Est-ce pour rendre hommage à ces défenseurs de la

liberté que vous m'avez amené ici ? Que ma langue se dessèche plutôt que de ressembler à l'infâme Grisel.

— Un tribunal de bourreaux m'a condamné. On m'a menacé de la torture si je ne signais pas de faux témoignages. J'ai eu une minute de honteuse faiblesse. Je m'en repens. Maintenant, mon âme est ferme. L'accusateur, le citoyen Vieillart, — le voici — est venu dans ma prison. Il m'a dit « si, au tribunal tu réitères ta déclaration, nous te remettrons en liberté. Si tu ne le fais pas, il t'en cuira... » Mais une conscience pure est plus précieuse que la liberté...

Le citoyen Vieillart tente de protester. On menace Meunier : l'article 336 punit sévèrement les faux témoignages. Cependant, il ne cède pas. On amène alors Barbier. Il répète : « l'accusateur Vieillart a exigé de faux témoignages. » Barbier a des preuves. Le président arrête le témoin à temps ;

— Vous vous accusez vous-même.

Barbier répond :

— Eh bien, s'il vous faut encore une victime, je suis prêt. Je suis heureux de m'asseoir à côté de ces héros.

Babeuf avait parlé au tribunal, de Rousseau, de Mably, de Diderot. Barbier et Meunier étaient à demi-illettrés. Ils ne savaient lire qu'en épelant et avaient peine à signer leur nom. Ce n'est pas l'intelligence mais le cœur qui leur avait soufflé ces paroles pleines de courage. Gracchus Babeuf, entouré d'ennemis, vit en eux ce peuple désintéressé et juste à qui il avait consacré sa vie misérable.

Le procès dura longtemps, il avait commencé en Ventôse, il y avait alors de grands froids. Maintenant c'était le gai Floréal. On étouffait dans la sombre salle du Tribunal. Tendant tous ses efforts, Gracchus Babeuf lit sa défense. Voici dix heures qu'il lit, sans une minute de répit. La sueur coule sur son front. Sa voix se brise. Il

expose ses idées aux juges : la loi agraire, ce n'est pas un remède C'est seulement dans la communauté des biens qu'est le gage de l'égalité. Bailly rit.

— Qui donc recueillera les fruits, si personne ne peut dire : ils sont à moi ?...

Babeuf répond :

— Le bonheur est à ce prix, qu'il n'y ait pas de « mien » et de « tien ». Jésus-Christ a prêché l'égalité, la justice, la haine de la richesse. C'est pour cela qu'il a été cloué vivant sur la croix.

Babeuf parle de sa vie : il sait ce que c'est que la Révolution, il sait ce que c'est que la faim : deux onces de pain... un cercueil d'enfant...

A ce moment, tout le monde se retourne ; quelqu'un, dans la salle, pleure en avalant ses sanglots. C'est la femme de Babeuf.

Babeuf parle du danger qui menace la République. Vieillart l'interrompt :

— Vous avez voulu ruiner la République.

— Non, nous avons voulu la sauver ! La révolution n'a rien donné au peuple et le peuple commence à haïr la République. Jetez un coup d'œil en arrière. Que voyez-nous autour de nous ? l'indifférence. Les patriotes, hier encore, intrépides et ardents, se taisent maintenant. Ils ont perdu tout courage... Mais l'égalité doit, triompher, elle triomphera. La Révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution, combien plus grande et plus triomphale, et, disparaîtront les bornes, les clôtures, les murs, les prisons, les vols, les crimes, les pendaisons, l'envie, l'insatiabilité, la fourberie, l'hypocrisie, et ce ver rongeur de l'inquiétude universelle...

L'agacement se lit sur le visage des juges. Les jurés sont las de cette haute philosophie — elle les endort. Maintenant, dans la salle obscure, Babeuf s'entretient avec les futures générations. Il a

prouvé que ses projets n'étaient pas vains, ce sont les enfants qui les comprendront. Mais, il est temps d'en finir. A ce moment, la douleur humaine change la voix de Babeuf, il ne prêche pas, il dit adieu à la vie, et ce n'est pas sa parole, mais le tremblement de sa voix qui fait que les jurés tendent l'oreille. Peut-être ne sont-ils pas des philosophes, mais ce sont des hommes tout de même.

— Si notre mort est résolue ; si mon heure dernière est fixée à ce moment dans le livre des destinées, je l'attends, cette heure, il y a longtemps. Identifié avec les cachots, familiarisé avec la pensée des supplices, des morts violentes qui sont presque toujours le partage des révolutionnaires, que peut avoir, qui m'étonne, cet événement ? Je laisse des monuments écrits dont chaque ligne attestera que je ne vécus et ne respirai que pour la justice et le bonheur du peuple. Mais ô mes enfants, du haut de ces bancs, lieu seul d'où je puis vous faire entendre ma voix, je n'ai qu'un regret bien amer à vous exprimer : c'est qu'ayant désiré fortement de concourir à vous léguer la Liberté, source de tous biens, je vois après moi l'esclavage, et je vous laisse en proie à tous les maux... Je n'ai rien du tout à vous léguer. Je ne voudrais même pas vous léguer mes vertus civiques, ma haine profonde contre la tyrannie, mon ardent dévouement à la cause de l'Égalité et de la Liberté, mon vif amour pour le Peuple. Je vous ferais un trop funeste présent... Je vous laisse esclaves et cette pensée est la seule qui déchirera mon âme dans les derniers instants...

Babeuf n'y voit plus : les larmes obscurcissent ses yeux. Mais Darthé regarde les jurés avec étonnement. Tout le monde dit bien que ces jurés ont été choisis, qu'ils haïssent les anarchistes. Eh bien, les jurés pleurent, le public pleure. Un garde s'essuie tristement le nez. Seul un sourire railleur ne quitte pas le visage du citoyen Vieillart. L'accusateur national n'a pas la maladie du sentimentalisme. Son réquisitoire est simple et clair : Y a-t-il eu conspiration ?

Il y a eu conspiration. C'est suffisant. Il sait que cela agira plus fort que tout sur les jurés, sur ces paisibles provinciaux qui aiment le wisth, les myosotis et la tranquillité.

— Assez. Il est impossible de rouler de révolution en révolution. Souvenez-vous des dix-huit mois de terreur, La France est fatiguée.

Au nom de la fatigue, il réclame un certain nombre de têtes : qu'on n'empêche pas la France de se remettre. Et les jurés qui avaient pleuré aux paroles de Babeuf, poussent un soupir de sympathie : que dire ? — s'ils sont fatigués...

Les femmes des accusés boivent avidement chaque mot, elles scrutent le visage des jurés : celui-là, à gauche, semble avoir pitié, mais l'autre, à droite, veut, c'est certain, condamner sévèrement. Émile qui a dix ans demande à sa mère :

— Est-ce qu'ils ont déjà pris une décision, ou bien vont-ils encore réfléchir ?

Marie Babeuf attend un miracle. Elle répond rapidement :

— Qu'est-ce que tu dis ! On ne sait encore rien. Avec la grâce de Dieu, ils auront pitié. Tout le monde voit bien que François est un honnête homme...

A côté d'elle, un respectable citoyen : c'est le comte de Dufort de Cheverny, le plus riche propriétaire des environs. Il a été en prison au temps des Jacobins. Tout change : aujourd'hui, il est venu voir comment on les juge, ces Jacobins. Il a entendu le chuchotement de Marie Babeuf, indigné, il s'écarte : peut-on appeler « honnête homme » un malfaiteur qui voulait détrousser tout le monde ?...

Le comte Dufort de Cheverny ne cache plus son attachement au trône. Qui donc juge les Égaux ? Le tribunal du roi ? Des républicains ?

Antonelle, tranquille comme toujours, a, pendant ces dernières heures, rappelé une fois encore aux juges :

— Contre les royalistes, nous irions nous battre même pour une république comme celle-ci. Prenez garde, Républicains, vous voulez anéantir les derniers patriotes. Qu'arrivera-t-il demain ? Qui pourra défendre la République française ? Vous ne nous tuez pas seulement, vous vous tuez aussi vous-mêmes.

Les jurés sortent pour délibérer. Pour la dernière fois, Sophie Lapierre entonne « Aux armes citoyens... » Une longue, une accablante journée commence. On étouffe dans la salle des jurés. Combien de temps resteront-ils là ? Jusqu'à ce qu'ils se soient mis d'accord ; mais se mettre d'accord est difficile. Les autorités ont eu beau faire, quatre des jurés sont des patriotes. Les citoyens-Directeurs lisent, chaque jour. avec anxiété, les rapports sur les dispositions des jurés. Tout le malheur, c'est la loi. Il suffit de quatre boules blanches pour que les accusés soient acquittés. Mais, c'est que l'acquittement de Babeuf, c'est la condamnation du Directoire. De Paris accourent des estafettes : il faut la tête de Babeuf. Les jurés discutent, se taisent puis discutent de nouveau. Le soir commence à tomber. Ils ne se mettront pas d'accord : quatre insistent pour l'acquittement. Il semble que Babeuf soit sauvé.

Dans les cellules des accusés, on ne discute pas, on ne présume pas de l'avenir. Tout y est tranquille, les hommes réfléchissent une dernière fois, ils se rappellent le passé, se serrent silencieusement les mains. Babeuf ne doute pas de sa mort prochaine. Il se souvient des paroles de Goujon : « Afin que ma main ne se trompe pas... » Il a déboutonné sa chemise, il regarde fixement sa poitrine. Il se lève ensuite, marche selon son habitude d'un pas rapide : il reste encore quelque chose à accomplir...

Il écrit à sa femme et à ses enfants.

« Bonsoir mes amis. Je suis prêts à m'envelopper dans la vie éternelle. Votre amour pour moi vous a conduits ici à travers tous les obstacles de notre misère, vous vous y êtes soutenus au milieu

des peines et des privations. Mais j'ignore comment vous allez faire pour rejoindre le lieu d'où vous êtes partis?... » Il écrit, à sa femme : « Ma pauvre, ma bonne amie », à son fils Émile — Émile se souviendra sûrement de lui. Et Camille? Il demande : « Parlez de moi à Camille ; dites lui mille et mille fois que je le portais tendrement dans mon cœur... » Et Caïus, le troisième qui est né après l'arrestation de Babeuf? « Dites en autant à Caïus quand il sera capable de l'entendre. » Babeuf demande de conserver sa défense. Lebois a promis de l'imprimer. « Cette défense sera toujours chère aux cœurs vertueux... »

« Adieu. Je ne tiens plus à la terre que par un fil que le jour de demain rompra. Cela est sûr, je le vois trop. Il faut en faire le sacrifice. Les méchants sont les plus forts, je leur cède. Il est au moins doux de mourir avec une conscience aussi pure que la mienne ; tout ce qu'il y a de cruel, de déchirant, c'est de m'arracher à vos bras, ô mes tendres amis. Adieu, adieu... Encore un mot. Écrivez à ma mère et à mes sœurs. Envoyez-leur par la diligence ou autrement ma défense, telle qu'elle sera imprimée. Dites-leur comment je suis mort et tâchez de leur faire comprendre à ces bonnes gens, qu'une telle mort est glorieuse, loin d'être déshonorée... Adieu donc encore une fois, mes biens chers, mes tendres amis. Adieu pour jamais ; je m'enveloppe dans le sein d'un sommeil vertueux... Gracchus Babeuf. »

Il fait nuit. La lettre est achevée. Maintenant Babeuf dit adieu à Germain. Tous deux se rappellent Arras, les joyeux billets, « l'ordre de l'Égalité », la vie. Puis, c'est avec Darthé, avec Buonarroti : combien d'espoirs, d'émotions, de chagrins. Ils parlent à mi-voix. Sous les fenêtres, on entend le cliquetis des fusils. Les sentinelles repoussent les femmes. Le petit Caïus crie dans les bras de sa mère. Thérèse Buonarroti supplie une sentinelle : « transmettez-lui seulement cela — Je suis avec toi ».

Dans la salle des jurés, il fait encore plus étouffant et les voix sont encore plus mornes : « Oui », « non », « non », « oui ». A la première question sur le complot, quatre ont répondu « non ». Restait la seconde sur les provocations, tendant au renversement du gouvernement. — Est-il possible qu'ils soient sauvés ?...

Quelques jurés se sont couchés sur le plancher et se sont endormis. Voici dix-huit heures qu'ils discutent. Le président a reçu des instructions d'en haut : il retarde le vote. « La tête de Babeuf ». Les quatre désobéissants sont connus de tous, bien que le vote soit secret. Avec trois d'entre eux, il est inutile de causer — ce sont des Jacobins. Mais voilà le quatrième, le citoyen Duffau, il est loin d'être un terroriste, il est simplement pour la République. Pourquoi exterminer les patriotes quand les royalistes font ouvertement appel à la révolte ? Et Duffau met une boule blanche. Le Président l'emmène à l'écart. Il lui murmure à l'oreille :

— Je tiens à vous prévenir, soyez prudent. On vous soupçonne... On dit que vous avez courtisé la femme de Buonarroti. Un juré vient de me dire que vous êtes un anarchiste. J'ai tenté bien entendu de le dissuader, mais voyez, vous avez tort de vous entêter. Vous êtes, n'est-ce pas, un père de famille ? Cela vaut-il la peine de risquer ? C'est que ce n'est pas une bagatelle : c'est la Haute-Cour. Le Directoire est intéressé au verdict. J'espère que vous me comprenez.

Le citoyen Duffau a enfin compris. Quand il s'agissait de la femme de Buonarroti, étonné, il se contentait d'écarquiller les yeux : pas une fois il ne l'avait vue. Mais le Directoire !... En effet, à quoi bon se risquer ?

Ilya Ehrenbourg.

Traduit du russe par Madeleine Étard.

LE BIEN ET LE MAL EN 1929

C'est une singulière aventure qu'il advient au Bien et au Mal, ces deux personnages nécessaires à la Morale. Ils ont perdu leur Père et Mère, la Morale elle-même. Ils sont orphelins, et quoi qu'on ait pu en penser, ils continuent leur petit bonhomme de chemin, dans la vie, sautillant à droite et à gauche, disant leur mot quand il faut et quand il ne faut pas. Ce sont de charmants enfants, et défunt leur Père et Mère a beaucoup perdu en les laissant en vie. Il semble même évident que cette solitude orpheline leur a conféré une ardeur nouvelle, brillante, primesautière, ce qui convient à des êtres de leur sorte. Ils n'ont plus cette gravité marmoréenne, cette sainteté implacable qu'ils avaient alors qu'on pouvait les tenir pour d'augustes vieillards nourrissant les racines de leur barbe dans les sources mêmes du monde. Ils ne sont jeunes et follets que depuis qu'ils ont perdu l'attache de leur naissance. La barbe leur est tombée, leur peau est devenue douce comme la poudre de riz, leur voix s'éclaircit comme celle des castrats. Le ventre proéminent du Bien s'aplanit, le front intelligent et noir du Mal se bombe sur une cervelle fraîchement laiteuse. Ils jouent aux dominos, font des châteaux de sable. Ils se jettent dans vos jambes, font leurs petits besoins en vous demandant de les aider. Quel bel âge ! A les voir ainsi agités et sans cette gêne irraisonnée qu'on découvre dans toutes

les familles, délivrés de la grandeur lugubre de leur Père et Mère, on se réconcilie avec le plaisir de vivre !

Tout de même, il est assez remarquable que semblable fait puisse se produire : la Morale est morte, mais le Bien et le Mal se portent bien.

Je suppose qu'on ne me chicanera pas là-dessus. La Morale est bien morte. Morte et enterrée. Et personne ne porte son deuil. On a un peu mal cœur, de temps à autre, on lève les yeux au ciel, on regarde ses pieds avec inquiétude. Mais cela passe vite. Ce sont malaises de femme enceinte. Quoi, allons-nous enfanter ? Mettons que ce ne soit qu'une grossesse nerveuse, car notre temps ne paraît guère prêt à faire un enfant.

Il va de soi que je ne parle que de la France. Nous nous comprenons. Goût français, ordre, mesure, démocratie, individu, intelligence, raison. Tout ce qu'en fait de pensée individuelle, et de rationalisme, l'homme a fait de mieux. C'est de cela que je parle lorsque je nomme notre temps. Car il y a un Temps français, un Temps italien, un Temps russe, un Temps américain qui coexistent en ce sens qu'on peut passer de l'un dans l'autre et revenir au premier, sans qu'ils soient superposables, et coïncidents. Ce sont là des images, et je les emploierai sans vergogne. On me dira qu'il s'agit de lieux, non d'époques, cependant en Russie c'est un Temps nouveau qui commença avec le Communisme, en Italie avec le Fascisme. L'Amérique est au milieu de son Temps, la France est à la fin : mais comme on sait qu'elle est immortelle, cela n'engage à rien.

En ce pays de lumière, si l'on regarde dans le ventre des réverbères que sont les journaux, et qui dans leur totalité doivent donner une image de la lucidité nationale, on voit beaucoup de récits de crimes et de moindres méfaits. On ne s'y trompe pas. On sait ce qui est crime et méfait, on les distingue de ce qui est louable et

vertueux comme par exemple les actes de sauvetage, l'antivivisection, la philanthropie, l'honnêteté du chauffeur de taxi qui rapporte au commissariat les perles de la belle dame, l'accouchement du qnatorzième enfant de la dernière famille nombreuse, la nomination de la plus belle dame de France, le dernier sourire de Nina Valentia, la star enivrante, etc., etc. Si l'on y regarde bien, on découvre, dans ces journaux, que les récits de crimes, de vols, d'écrasements, de forfaits, de viols, l'emporte en nombre et en importance, sur ceux de bienfaits ou d'esthétique. Dieu merci, d'ailleurs, car rien n'est écœurant comme ces descriptions anatomiques de la Vertu. Dans la vie sociale, le Bien se conduit de manière beaucoup moins attachante que le Mal, encore, ainsi que je l'ai dit, celui-ci ne fait-il que sautiller comme un enfant. Si d'aventure, le Vrai Visage du Mal se montrait, hors de ses hardes d'apparat, la Société toute entière, ou bien si vous voulez la Nation, vomirait, se révulserait, serait prise de choléra et du haut-mal, et préférerait trépasser à voir un tel spectacle, pour la raison qu'on entend résumer ainsi chaque jour : si c'était ainsi, ce serait trop affreux !

On parle aussi beaucoup de politique, qui est proprement la vie anatomo-physiologique de la collectivité. Et là aussi on s'entend : d'un côté le Bien, de l'autre le Mal. Dans le joyeux mélange de cérémonies, d'inaugurations, d'enterrements aux frais de l'État, de harangues, de délibérations, de votes, de lois, d'élections, d'invectives, d'anathèmes, d'attentats. de complots, de grèves, de hauts faits policiers, de jugements, d'apothéoses et de précipitations, chaque parti brandit d'une main le bien, repousse le mal. Il n'y a pas de confusion si l'on se place au sommet de l'angle, mais là encore il faut reconnaître qu'il ne s'agit que de plaisantes gambades. On songe à tout sauf au vrai visage du mal. Caché sous le désespoir social, sous les ténèbres mystérieuses de la race, non pas chilienne,

afghane, anglaise, norvégienne, française ou esquimaude, mais de la race humaine.

Personne ne songe à lui, parce que, cette fois plus que toute autre, il serait trop affreux. Peut-être attend-il son heure. O espoir... Mais là-dedans, je le demande, où est la conscience collective, le Père et Mère du Bien et du Mal ? De ces galopins en somme, on pourrait se passer. Cette fausse jeunesse qui sème les fleurs sous les ventres repus des snobs de l'esprit, dans les yeux des individualistes petit bourgeois, cette lâche canaille qui entre deux érections fait des rêves philanthropiques et pense améliorer le sort des ouvriers, par exemple, en leur brodant un joli chiffre sur leur mouchoir, à moins qu'ils ne pensent rétablir le lustre national en purgeant les récalcitrants à l'huile de ricin, que vient-elle cacher par ses entrechats la véritable vie coulante ? Mais voilà la question : Où est-elle, la vie ?

Écouter le chant de notre compatriote : — Je suis. Tu es. Il est. Nous sommes. Vous êtes. Ils sont ! Être ! Être ! Être ! Je rouspète contre le mal, et Dieu sait s'il y en a. Tout va mal, sauf ce qui est bien. Le Bien ! Ah ! le bien. Mais contre tout ce qui est mal, je rouspète. Et vive la liberté. Mais ne touchez à rien, nom de Dieu ! Et vive la liberté, l'égalité, la fraternité et la République. Et par-dessus tout, vive le chapeau de la République ! La chemise de la liberté, les godasses en verni de l'égalité et les plumes d'autruches de la fraternité.

Qu'est-ce que la Morale si ce n'est la conscience collective ? L'individualisme supprime la véritable conscience de l'individu qui doit se confondre dans la conscience collective. Crier vive la liberté est le signe qu'on n'est pas libre, et d'ailleurs qu'on n'aura jamais la liberté. Égalité, Fraternité, qu'est-ce, si ceux qui inscrivent ces mots sur des murs ne sont ni égaux ni frères ? On l'est, on ne le devient pas, comme pour la liberté ; quant à la démocratie, elle est

une bonne d'enfants-rois, la parlotte du rationnel. En fait de masse, tout le monde est président de la République. Chacun a sur la tête une petite casquette, un beau chapeau, n'importe quoi, mais sur ce couvre-chef (c'est bien le mot) un ruban orgueilleux porte une étiquette. On dirait du nom d'une navire comme on le lit sur le béret des marins. Ce n'est que la marque de fabrique du Monsieur, le petit nom fleuri de son esprit pétillant, sautillant, scintillant.

Non, il n'y a pas de Père et Mère ni dans le politique, ni hors du politique. L'approbation ou la réprobation du fait privé ou public, souriantes ou raisonneuses ne créent pas une morale. D'ailleurs si beaucoup de personnages parlent de morale ou au nom de la morale, se lamentent sur la perte actuelle de la morale, ils ignorent ce que c'est et en manquent eux-mêmes. Il va de soi que ce disant, je ne me place pas au point de vue de ces derniers pour qui l'article moral est de bazar, se pèse et se troque. La conscience du collectif ou plutôt la conscience collective, car celle-ci ne comporte pas précisément celle-là, ne supporte pas les évaluations du rationnel. Et l'évaluation des faits privés ou publics dépend de la conscience collective autant que la vie politique : c'est encore le collectif qui règle la vie générale. Qu'il s'agisse de politique ou de ce que les personnes « bien », les époux et les pères de famille, appellent morale, peu importent les partis ou leurs théories, peu importe aussi leur application. Ce qui compte c'est la masse qui fait une réalité irrationnelle, la seule qui compte, des systèmes moraux ou sociaux que partis ou systèmes préconisent.

En France une société communiste ne sera qu'une société d'individualistes. Une société fasciste n'y serait qu'une société d'individualistes. La démocratie n'y sera jamais « américaine ». Elle est individualiste.

Une société de ténors chanteurs et de gens qui les applaudissent et leur jettent des pommes cuites, voilà notre passé, notre présent,

notre avenir, quel que soit le drapeau flottant sur le toit des monuments publics.

Et somme toute, on pense bien que je m'en moque. La vie est autre part. La vie est si belle. L'homme ne se lasse pas du bien et du mal, et un jour il pleure parce qu'il s'aperçoit qu'il n'a pas de Père et Mère. O solitude. Il se fabrique un Père et Mère.

La vie est si belle. On entend ce que je veux dire. Sans deux ou trois choses, peut-être une, qu'on porte en soi et dont on habille les choses, elle est atroce, ignoble, répugnante : Cherchez les mots dans le dictionnaire. On se suicide. Car enfin, il y a des gens qui se suicident, mais comme on a pu le remarquer, ce ne sont jamais les professionnels du désespoir.

Dans un journal, l'autre jour, on lisait que des voyous lapidaient une fille publique parce qu'elle se refusait à eux. O bien ! O mal ! O morale ! O Père et Mère...

Au-dessus des considérations, des théories, des catalogues, des discriminations, des services municipaux, des votes, des lois, des gouvernements, des plus sacrés sacrements politiques, privés, publics, familiaux, religieux, au-dessus du Sacro-Saint lui-même et de Dieu par-dessus le marché, il y a les femmes. On oublie toujours ces fonctionnaires de la Société lorsqu'on a revêtu le casque du pompier, qu'on crie au feu ou qu'on l'éteint. Sans les femmes que serait la société ? Entre une caserne et une maison publique, il n'y a pas à hésiter. Elles démolissent alors qu'ils construisent. Elles démolissent la royauté et l'empire, la république et la révolution, elles démolissent la science et l'art, elles démolissent le féminisme. Quant à l'amour, cette entreprise de démolition ira-t-on jusqu'à dire qu'elles le démolissent ? Elles y sont, voilà ce dont on est sûr. Les hommes se regardent dans la solitude[1], seules les femmes sont dans l'amour.

1. On est prié de consulter le dictionnaire des synonymes.

La race humaine n'a de représentants que les femmes. L'homme est chargé d'une petite besogne physiologique que chacun sait. Pour le reste, il s'amuse comme il peut, analyse, tire des conclusions, dresse des catalogues, casse la gueule de son semblable, et commande.

Sa principale occupation est de donner des ordres. D'ailleurs il adore les galons de toutes sortes. C'est lui l'inventeur du Bien et du Mal. Les femmes s'en soucient peu et ne baisent l'un que pour faire enrager l'autre. Quant au Père et Mère, elles ne manquent pas de lui allumer un cierge avant de se livrer à la volupté ou à toute fantaisie dont il ne faudrait pas gratter le poil trop ardemment sans y découvrir l'odeur secrète de la volupté ou de ses dérivés.

Les amateurs de devises de jardinage et de photographies inventoriant les faits de chaque jour et leurs causes profondes, comme on pourrait croire que j'ai voulu le faire alors que je n'avais pour but qu'un divertissement au détriment de ceux-ci, ces amateurs donc, se fiant à mes raisons qui sont les seules valables de toutes celles qu'on agite dans la vie, pourraient facilement conclure du désarroi qui donne au Bien et au Mal, en 1929 et depuis quelques années un commerce si désinvolte zigzagant, en proie à des retours stupides, à des chutes de puisatiers, à des élans d'astronomes, et à la Morale, leur Père et Mère, une silhouette si fantomatique, si virtuelle, et pour tout dire, un reflet de silhouette, que ce laisser-aller de Carnaval n'a d'autre raison que l'augmentation du nombre des femmes par rapport aux hommes, du fait même de la guerre et la prépondérance des femmes et de leur rite dans la société. Il est vrai que la guerre de 1914 a été faite par les hommes, et si lointaine qu'elle soit, elle couvre encore d'une ombre invisible le monde étendu à ses pieds. Il n'est d'ailleurs question que de guerre. Non pas tant de la dernière que de la prochaine. Il est hors de doute que

la guerre a des rapports avec ce massacre des mâles qu'on remarque dans toutes les sociétés animales bien organisées. Chez nous, l'organisation de leur propre massacre est confiée aux mâles eux-mêmes, tandis que le Bien et le Mal font la musique. Étrange race qui confie la direction de ses destinées aux seuls êtres qui lui sont inutiles. Quand une femme vitriole une autre femme, ou lui enfonce des ciseaux dans les yeux, elle sait bien pourquoi elle le fait. Dans un meurtre, l'homme fait toujours intervenir un petit morceau du Père et Mère de toute chose, ne fût-ce qu'un cheveu, la rate ou un doigt de pied, ne fût-ce même que le souvenir, et pendant ce temps-là les autres hommes font un beau jazz avec le bien et le mal. Que voulez-vous, c'est la vie, comme dit l'autre.

G. Ribemont Dessaignes.

GLOSSAIRE

ISAAC BABEL, une tête qui est comme une bombe : blanche et violente. Tout ce qu'il écrit est aux couleurs de la révolution. Deux années dans l'Armée Rouge. Il se dit l'homme de cinq livres.

BRUNO BARILLI, il est né à Parme, comme Verdi. Il y a cherché et trouvé la musique. La littérature est venue à sa rencontre un jour où il ne savait pas quoi faire. Il s'est mué en styliste, le plus étourdissant d'Italie.

GOTTFRIED BENN, classé parmi les expressionnistes par les fabricants de palmarès, c'est un poète, un poète et un poète. « *Son lyrisme dur ramassé...* » (Bertaux). Il n'aime pas du tout les littérateurs. Il le dit.

BLAISE CENDRARS, le seul parmi les auteurs contemporains qui sache que la vie vaut mieux que la littérature. La vie est une aventure, l'homme un aventurier. Cendrars est leur poète.

Le texte que nous publions est la suite d'un fragment de Pompon paru dans la revue « Orbes » n° 1, pages 17 à 28, été 1928, Au Sans Pareil, éditeur.

CHARLES-ALBERT CINGRIA, Cingria quand on le chronomètre ou qu'on le mesure affole les instruments. « Ce n'est pas moi, dit-il, c'est la science qui est élégiaque. D'ailleurs c'est le printemps. Quelle place y a-t-il pour des questions quand les lilas envahissent comme la foudre ? »

FERNAND DIVOIRE, un homme au cœur d'un journal. Poète et amateur de mystère. Des mots coupants, des idées incisives.

ILYA EHRENBOURG, arrive en droite ligne de Moscou, mais il connaît tous les cafés littéraires et artistiques d'Europe. Ceci ne l'empêche pas d'être sarcastique et assez sauvage.

Les pages d'Ilya Ehrenbourg que nous publions sont extraites de la *Conjuration des Égaux*, dont la traduction va paraître aux Éditions de la N. R. F.

GEORGES LIMBOUR, le surréalisme derrière soi, la vie devant soi ; Limbour se lève à l'horizon.

JEAN LURÇAT, Lurçat dit « Moi je ne peins pas : je sécrète du fil. Ce n'est pas de ma faute si ce fil fait des images. » Il dit aussi : « Je suis parisien, je suis bachelier, j'ai une taille normale, un âge normal, des cheveux normaux : pas d'autre cygne particulier

que celui qui m'emmène où je sais le conduire. »

HENRY MICHAUX, jeune voyageur qui se rendit vraiment en Équateur et y emmena la poésie.

LÉON-PIERRE QUINT, est connu par ses œuvres critiques sur Marcel Proust. Mais rien ne lui échappe dans les complications de la psychologie sociale.

G. RIBEMONT DESSAIGNES, l'anarchie au sein de la révolution, voilà ce qu'il exige. En attendant, ses livres cherchent le point faible du monde pour y creuser les chemins de la folie, de la poésie et de la mort.

PAUL ROSSET, Rosset a des écailles sous son frac. C'est dans ce canal qui traverse Berlin qu'il faut le voir ; et surtout quand il remet ses escarpins cloués de saphirs de disques, après quoi rien ne l'arrête.

ANDRÉ SALMON, la grande époque. Un ton qu'on ne confond avec celui d'aucun autre. Poète, romancier, les belles histoires et les vers de couleur.

PHILIPPE SOUPAULT, poète de fluides romans, romancier mystérieux de sa vie, Philippe Soupault, voyageur, sportif ou ami reste toujours lié par le visage à la Poésie.

JEAN TOOMER, le poète nègre, dit Éugene Jolas, le plus doué de sa race. Il est né dans le midi des États-Unis. Il vit tout seul, dans un palace de New-York ou dans les rues de Chicago.

TRISTAN TZARA, père de Dada, Tristan Tzara est le poète actuel qui a tiré des mystères du langage le plus impressionnant anthracite de la Poésie. « *L'homme approximatif* » dont est extrait le poème que nous publions, semble en effet une mine d'éclatantes ténèbres.

Le gérant : Pierre Adda.

200

LE 25 MAI 1929
CE CAHIER A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LE TEXTE PAR DURAND A CHARTRES
ET POUR LES PHOTOGRAPHIES
PAR BARRY FRÈRES A PARIS

3 ■ 5, RUE DU CHERCHE-MIDI

PARIS

VI^e^

GALERIE JEANNE BUCHER

TABLEAUX MODERNES • GRAVURES
DESSINS DE BAUCHANT
BRAQUE • CAMPIGLI • MAX ERNST
GRIS • JEAN HUGO • LAPICQUE
LÉGER • LURÇAT • MARCOUSSIS
PICASSO • VARDA • SCULPTURES
DE JACQUES LIPCHITZ
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 12-34

PIERRE CHAREAU

ARCHITECTURES
INTÉRIEURS • MEUBLES
TISSUS • APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
PAPIERS PEINTS • TAPIS
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 35-04
ATELIERS : 54, RUE NOLLET
TÉLÉPHONE : MARCADET 23-77

LIBRAIRIE DU CARREFOUR

ÉDITIONS ORIGINALES
LIVRES DE LUXE • OUVRAGES
D'ART • LIVRES ILLUSTRÉS
PAR LES MEILLEURS PEINTRES
ET ARTISTES MODERNES
DÉPÔT DE LA REVUE BIFUR
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 12-34

3 ■ 5, RUE DU CHERCHE-MIDI

BIBLIOTECA MART ANS 16635